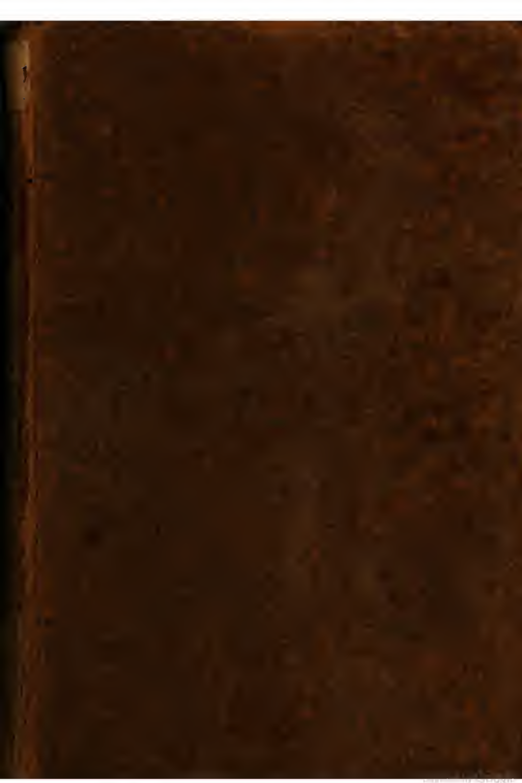
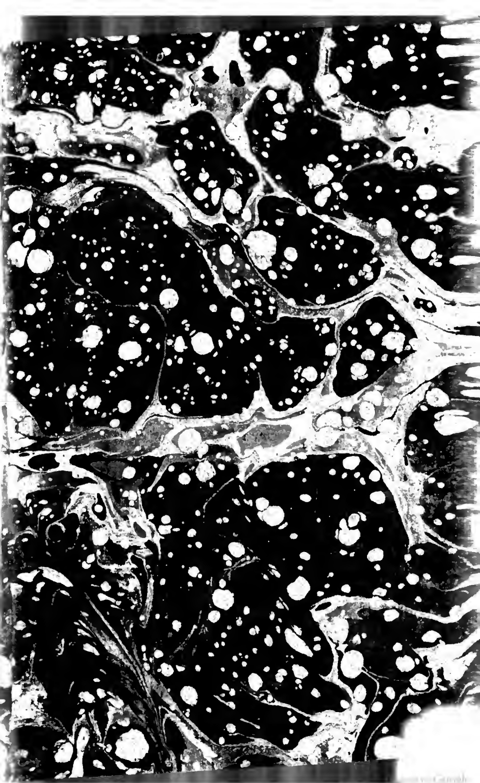






SHAKESPEARE.

TOME DIXIÈME.

SHAKESPEARE
TRADUIT
DE L'ANGLOIS,
DÉDIÉ
AU ROI.

PAR M. LE TOURNEUR.

Homo ſum : humani nihil à me alienum puto. Ter.

TOME DIXIÈME.





A PARIS,
Chez l'AUTEUR, cul-de-ſac Saint-Dominique, près le Luxembourg ;
Et MÉRIGOT jeune, Libraire, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

NOTES

De la première Partie d'HENRI IV.

ACTE PREMIER.

(1) M. ROWE, qui a recueilli les vrais Personnages de ce Drame, a donné le titre de Duc de Lancastre au Prince Jean, par une erreur, que Shakespear n'a pas commise dans la première Partie de cette Pièce, quoiqu'il y soit tombé dans la seconde. Le Roi Henri IV est le dernier qui a porté le titre de Duc de Lancastre : mais tous ses fils, jusqu'à ce qu'ils ayent eu des Pairies, comme Clarence, Bedford, Glocester, étoient distingués par le nom de la Famille Royale, comme, Jean de Lancastre, Homfroy de Lancastre, &c.; & c'est sous cette dénomination que dans cette Pièce il est toujours fait mention de Jean, qui dans la suite devint si célèbre sous le titre de Duc de Bedford. *Steevens.*

(2) Les événemens compris dans ce Drame historique embrassent une période d'environ dix mois. L'action commence à la nouvelle de la victoire d'Hotspur sur les Ecossois, commandés par Archibald, Comte de Douglas, à Holmedon, ou la colline d'Halidon, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, le 14 Septembre 1402. Elle finit à la défaite & la mort de Hotspur à Shrewsbury, bataille qui se donna le Samedi 21 Juillet 1403, veille de Sainte Marie - Madeleine. Shakespear a visiblement eu l'intention de lier ensemble ces Drames historiques, depuis Richard II jusqu'à Henri V. Le Roi Henri, à la fin de Richard II, déclare son dessein de visiter la Terre-Sainte, dessein qu'il répète dans le discours; & la plainte qu'il fait à la fin du dernier Acte de Richard II de l'inconduite de son fils, prépare

le Lecteur aux folies qu'on en raconte ici, & aux caractères qui vont paroître sur la scène. *Johnson.*

(3) On a beaucoup disputé sur la légitimité & la justice des guerres Saintes : mais peut-être est-il un principe simple qui résout facilement la question. Si c'est un point de la Religion des Mahométans d'extirper par le fer toutes les autres Religions; par le droit naturel de sa propre défense il est légitime pour les peuples de toutes les autres Religions, & sur-tout pour les Chrétiens, de faire la guerre aux Mahométans comme Mahométans, comme à des hommes obligés, par leurs propres principes, de faire la guerre aux Chrétiens, & de ne se reposer que jusqu'à la première occasion favorable qui leur promettra le succès. *Johnson.* Les conséquences de ce raisonnement vont trop loin.

(4) Percy avoit un droit exclusif sur les prisonniers. Suivant les Loix, quiconque avoit fait un prisonnier, dont la rançon n'alloit pas au-dessus de dix mille couronnes (écus), pouvoit le garder pour soi, lui faire don de sa liberté, ou le rançonner à son gré. Le Comte de Fife étoit le seul que Percy ne pouvoit pas refuser au Roi. C'étoit un Prince du Sang Royal : il étoit fils du Duc d'Albanie, frère du Roi Robert III. Henri pouvoit le réclamer en vertu de son privilége militaire.

Il paroît que le Château de Ponowny fut bâti de la rançon de ce même Henri Percy, lorsqu'il fut pris à la bataille d'Otterbourne par un ancêtre du présent Comte d'Eglington. *Tollet.*

(5) L'objection que fait le Prince à la question de Falstaff, semble être fondée sur ce que Falstaff avoit demandé dans la nuit à quelle heure du jour il étoit. *Johnson.* Cependant, aussi-tôt après, le Prince dit : *bonjour*, *Ned*, & Poins replique, *bonjour*, *cher enfant.* La vérité pourroit être que, quand Shakespear fait souhaiter au Prince le bonjour à Poins, il avoit oublié que la scène avoit commencé au soir.

(6) *A squire of Body* étoit originairement l'Ecuyer d'un Chevalier, celui qui portoit son casque, sa lance & son bouclier. Il est devenu depuis un terme couvert, pour signifier un Maq..... Le sens de la phrase est probablement celui-ci: « Qu'on ne dise pas de nous, qui ornons la Cour de la nuit, que nous déshonorons le jour ». *Oter au jour sa beauté*, c'est le déshonorer. *Stevens.*

(7) *Gib-cat* signifie un chat châtré, suivant Steevens & Tollet; &, suivant Warton, c'est une abréviation de *Tibert*, nom antique d'un vieux chat dans les Romans; comme *jack* celui d'un cheval, *tom*, d'un pigeon, *philip*, d'un moineau, *will*, d'un bouc, &c. Le maintien du chat est on ne peut pas plus grave & sérieux.

(8) *Hope*, qui signifie espérer, se prend aussi simplement pour *attendre* : ce double sens donna lieu au trait qui suit. Un Tanneur de Tameworth, qui s'étoit trouvé avec le Roi Edouard IV, & qui avoit tenu des propos très-libres, sans le reconnoître, venant à s'appercevoir à la fin que c'étoit le Roi, par son cortége qui le joignit, craignoit bien d'être puni, & dit alors avec un ton de repentir naïf & grossier : « J'espère (*je m'attends*) que je serai pendu demain, car je crains bien que je ne sois pendu ». Le Roi rit beaucoup de sa peur, & du terme sur lequel il se méprenoit, & il lui donna pour ce mot la ferme de Plumpton Parke. *Farmer.*

(9) *Pouncet-box*, petite boëte à parfums dont la couverture est ciselée. Au Baptême de la Reine Elizabeth, la Marquise de Dorset, suivant Holingshed, donna trois tasses dorées & ciselées, avec le couvercle.

(10) Shakespear est tombé dans quelques contradictions sur le Lord Mortimer. Avant de paroître dans la Pièce, il est fréquemment fait mention de lui comme du beau-frère de Hotspur. Dans le second Acte, Lady Percy le nomme expressément son

frère Mortimer; & cependant, quand il entre dans le troisième Acte, il appelle Lady Percy *sa tante*, ce qu'elle étoit en effet, & non pas sa sœur. On peut rendre raison de cette incohérence. Il y eut deux Mortimer faits prisonniers par Glendower, en différens temps, qui tous deux portoient le nom d'Edmond: l'un étoit Edmond, Comte de Marche, neveu de Lady Percy, & le vrai Mortimer de la Pièce: l'autre, Sir Edmond Mortimer, oncle du premier, & frère de Lady Percy. Shakespear confond les deux ensemble. *Steevens.*

(11) Gildon, Critique de la force de *Dennis*, traite sans cérémonie ce discours d'extravagant. Theobald en parle sur le même ton. Tous ces Messieurs ont fort bien appris des Critiques François à connoître les endroits où Shakespear a transgressé les règles des tragiques Grecs; & dans ces occasions, ils ne manquent pas de répéter leurs froides leçons sur la Fable, les unités, &c. Mais s'ils usoient de leur bon sens; ils verroient que Shakespear ne s'en écarte pas ici autant qu'ils le disent. C'est une noble & grande idée qu'il couvre d'expressions allégoriques. Hotspur, tout échauffé, se récrie contre la pauvreté de ces honneurs, qu'il faut partager par lambeaux. Si l'expression est pleine d'audace & d'hyperbole, elle n'exprime pas moins le mouvement naturel d'une ame héroïque.

Euripide a mis le même sentiment exprimé en termes semblables dans la bouche d'Etéocle: « Ma mère, je vous l'avouerai sans » détour, je monterois au-dessus des nuées, j'escaladerois les » étoiles, où le soleil se lève, je descendrois dans les abîmes de » la terre, si je savois pouvoir, à ce prix, obtenir le trône » immense des Dieux ». *Warburton.*

Johnson, sans blâmer cette pensée, ne la trouve pas sublime. Warton pense que c'est un passage emprunté de quelque Pièce écrite d'un style ampoulé, & que cette phrase aura passé en expression burlesque pour désigner des entreprises impossibles.

(11) This *Fawning Greyhound*. Hammer lit, *Spaniel*, auquel l'épithète de Fawning eſt plus propre. Charles I, étant avec ſes Courtiſans, la converſation tomba ſur les chiens, & l'on demanda quelle eſpèce, de l'épagneul ou du lévrier, méritoit la préférence. Tous convinrent qu'elle appartenoit à l'épagneul: « Et moi, dit le Roi, je ſuis d'un autre avis, je la donnerois au » lévrier : il a un auſſi bon naturel que l'épagneul, ſans avoir ſon » défaut, celui d'être flatteur ». Trait de ſatyre contre les Courtiſans. *Gray.*

ACTE II.

(1) *Onyer*, de *to ony*, &c. Comptable public, Homme chargé d'une ſomme conſidérable de revenus qui appartiennent à l'Etat. C'eſt l'uſage de la Cour de l'Echiquier, lorſque le Sheriff rend ſes comptes, de mettre ſur ſa tête O. NI. *Oneratur, niſi exonerationem ſufficientem habeat*, & rendre compte de cette manière s'appelle *to ony*, dont Shakeſpear a formé le mot, *onyers*. *Malone.*

(2) *Fern-ſeed*. Ferne eſt une de ces plantes qui ont leur ſemence ſur le dos de leur feuille, & ſi petite qu'elle échappe à la vue. Ceux qui voyoient cette plante ſe propager par la ſemence, & qui cependant ne pouvoient appercevoir la ſemence, étoient fort embarraſſés pour réſoudre cette difficulté ; & comme l'étonnement cherche toujours à s'exagérer les choſes, ils ont attribué à la ſemence d'étranges propriétés, dont les jeunes filles de la campagne ſe ſouviennent encore, & qu'elles continuent de croire. *Johnſon.*

(3) M. Edwards obſerve que les Dames, du tems de notre Poëte, portoient des éventails faits de plumes. Voyez la figure de Marguerite de France, Ducheſſe de Savoye, vol. 5 de la Monarchie de France de Montfaucon, planche XL.

(4) Ou Shakeſpear s'eſt mépris ſur le vrai nom de la femme de Hotſpur (qui s'appelloit Eliſabeth), ou il l'a changé exprès par ſon amour pour le terme de *Kate*, Catherine, qu'il ne ſe

laſſe point de répéter, dès qu'une fois il l'a introduit. La femme de Hotſpur étoit Lady Eliſabeth Mortimer, ſœur de Roger, Comte de Marche, qui fut déclaré héritier préſomptif de la Couronne par le Roi Richard II, & tante d'Edmond, Comte de Marche, qui paroît dans cette Pièce ſous le nom du Lord Mortimer. *Steevens.*

(5) *Brown baſtard.* Eſpèce de vin doux. On appelle *mungrell*, ou *bâtard*, les vins qui ſont d'une qualité mixte entre les vins doux & les vins âpres, & qui tiennent le milieu entre les deux. *Tollet.*

Peut-être déſigneroit-il auſſi la bierre forte, nommée *porter*, qui a été introduite pour ſuppléer au vin, & qu'on fait très-forte & très-enivrante pour le menu peuple & les portefaix, dont elle a tiré ſon nom de *porter*, porteur, portefaix. Une Anecdote aſſez curieuſe au ſujet de cette boiſſon, c'eſt que comme elle étoit exceſſivement enivrante, d'abord le Parlement ordonna l'analyſe des ingrédiens qui entroient dans ſa compoſition. On trouva qu'on y mêloit du houblon, qui lui donnoit cette force; & il y eut un Acte du Parlement, en 1428, qui défendit le houblon dans le Royaume, avec défenſe expreſſe d'uſer de cette *plante maudite*, termes de l'Acte, dans aucune boiſſon. Le houblon demeura proſcrit juſqu'en 1524, qu'un autre Acte réforma enfin un ſiècle après cette abſurde Loi. *M. de Sauſeuil.*

(6) *Chanter comme un Tiſſerand* pourroit être un proverbe: Ces Artiſans ayant les mains plus employées que la tête, s'amuſent ſouvent à chanter. *Johnſon.* Warburton penſe que c'eſt une alluſion aux perſécutions des Proteſtans, ſous Philippe II, en Flandres, & qui fuirent en Angleterre & y portèrent les Manufactures de laine: c'étoient des Calviniſtes, qui ſe ſont toujours diſtingués par leur goût pour la pſalmodie.



ACTE III.

Scène première.

(1) *Taylor.* «C'eſt le plus court chemin pour devenir Tailleur». Les Tailleurs, comme les Tiſſérans, étoient renommés pour leur goût pour le chant: «ne vous fiez pas à un Tailleur qui ne chante pas en travaillant» dans Bt. & Fletcher. Le *Gold-finch* s'appelle encore *Proud taylor*, peut-être de ce que ſon plumage eſt varié de différentes couleurs, comme un habit fait des coupons que garde le Tailleur: le ſens ſera alors: «la première choſe, après avoir chanté, c'eſt d'apprendre à chanter aux oiſeaux, au gold-finch & au rouge-gorge». Le Poëte entend, ſans doute, que le talent de chanter ruine ſon poſſeſſeur, & que cet art n'eſt eſtimable que dans les oiſeaux. *Steevens.*

(2) *Comparative*, égal, rival. On demandoit à Louis XIV pourquoi, avec tant d'eſprit, il ne railloit jamais: il répondit que le railleur devoit ſupporter à ſon tour la raillerie, & qu'il ne convenoit pas à la majeſté d'un Roi d'être en butte aux plaiſanteries de ſes Sujets. *Johnſon.*

(3) Il n'y avoit point de Lord Mortimer en Ecoſſe; mais le Lord March d'Ecoſſe (George Dunbar), qui ayant quitté ſon pays par mécontentement, s'attacha ſi chaudement à l'Angleterre, & lui rendit des ſervices ſi ſignalés dans ſes guerres avec l'Ecoſſe, que le Parlement demanda au Roi de lui aſſigner une récompenſe. Il combattit à côté de Henri, à la bataille de Shrewſbury, & contribua à lui ſauver la vie. *Steevens.*

ACTE IV.

(1) Shakeſpear prend rarement au haſard ſes épithètes. Stowe dit du Prince Henri: «il étoit ſinguliérement léger à la courſe, & il attrapoit, avec deux de ſes Courtiſans, ſans chien, ſans arc,

& ſans autres armes, un canard ſauvage, ou un lapin, dans un grand parc ». *Steevens.*

(2) *All plumed like Eſtridges.* Leurs plumes flottoient comme celles d'une *Eſtridge, Autruche*, qui bat le vent de ſes aîles, prête à prendre ſon vol : vive image des jeunes gens ardens à l'entrepriſe. *Johnſon.*

Je crois que les autruches ne montent jamais dans l'air, mais qu'elles courent ſeulement devant le vent, ouvrant leurs aîles pour recevoir le ſecours du vent qui les pouſſe en avant. On les chaſſe ordinairement à cheval, & l'art eſt de les détourner du vent, ſans quoi le cheval le plus vif ne peut les atteindre. — Les aigles & les faucons ont beſoin de ſe baigner ſouvent pour entretenir leur ſanté & leur vigueur. Tous les oiſeaux, après s'être baignés, étendent leurs aîles pour prendre le vent, & les ſecouent violemment pour ſe ſécher. *Steevens.*

ACTE V.

Scène première.

(1) Gregoire VII, ſurnommé Hildebrand. Ses cruautés envers l'Empereur ont été dépeintes par Fox, avec des couleurs ſi odieuſes, que les bons Proteſtans du ſiècle ne pouvoient manquer de le voir avec plaiſir ainſi caractériſé par Shakeſpear, attendu qu'il réuniſſoit en lui les deux titres de leurs deux plus grands ennemis, le Turc & le Pape. *Warburton.*

Fin des Notes de la première Partie d'Henri IV.

NOTES

De la seconde Partie d'HENRI IV.

ACTE PREMIER.

(1) M. UPTON remarque que ces deux Pièces sont très-improprement appellées les deux Parties d'Henri IV. «La première Pièce, dit-il, finit au paisible établissement de Henri dans le Royaume par la défaite des Rebelles». Cette raison n'est pas excellente; car les Rebelles n'étoient pas entiérement détruits. «La seconde Pièce, dit-il, nous montre Henri V, sous les différentes faces d'un débauché, avec un bon naturel, jusqu'à ce qu'après la mort de son père, il présente un caractère plus digne de l'homme». Le fait est vrai, mais cette représentation ne nous donne aucune idée d'une action dramatique. Ces deux Pièces paroîtront, à tout Lecteur qui les lira sans prétention ambitieuse de critique, être tellement liées, que la seconde est purement la suite de la première; & si elles forment deux Pièces, c'est uniquement parce qu'elles auroient été trop longues en une. *Johnson.*

Scène II, page 452.

(2) La Méthode de deviner les maladies à la seule inspection de l'urine, étoit si à la mode autrefois, que Linacre, Fondateur du Collége des Médecins, fit un Statut exprès, qui défendoit aux Apothicaires de porter l'urine de leurs patiens à un Docteur, & de donner des médecines en conséquence de l'opinion qu'ils prenoient de la maladie sur cet indice. Ce Statut fut dans la suite confirmé par un autre, qui défendit aux Médecins eux-mêmes de prononcer sur aucune maladie, d'après cette conjecture si

incertaine. Croira-t-on, après cela, qu'en 1775 & 1776, un Allemand, qui avoit été Valet dans une Ecole publique d'équitation, dont il avoit été renvoyé par incapacité, ait ressuscité cette pratique proscrite ? Après qu'il eut grossi la liste de la mortalité, & qu'il eut été traduit en ridicule devant le Public, par des gens qui avoient trop de bon sens pour le consulter, le Charlatan, riche monument de l'incurable folie de ses patiens, s'est retiré avec une fortune de Prince, & peut-être aujourd'hui rit-il de tout son cœur de la crédulité Angloise. *Steevens.* — On le croira aisément en France.

ACTE II.

(1) *Pistol. N'ai-je pas ici mon hirène? Aurai-je peur, moi qui porte à mon côté cette invincible & fidèle épée?* Les épées d'Arthur s'appelloient *caliburne*, & *ron* ou *iron*; celle d'Edouard le Confesseur, *curtane*; celle de Charlemagne, *joyeuse*; de Rolland, *durindane*; de Renaud, *fulberte*; de Roger, *balisarde*. Pistol, à l'imitation de ces Héros, appelle la sienne *hirène*. On dit qu'Amadis des Gaules avoit une épée de ce nom. *Hirir* signifie frapper, d'où il est probable que le nom *hirène* est dérivé, comme qui diroit, épée tranchante. *Theobald.* Il l'appelle encore *atropos*.

ACTE III.

(1) L'histoire de Sir Dagonet se trouve dans la *mort d'Arthur*, vieux Roman très-fameux du tems de Shakespear. « Lorsque le » *Papisme*, dit Asham, comme une eau stagnante, couvroit tout » le Royaume, on ne lisoit guères dans notre Langue que des » livres de Chevalerie pour s'amuser : ces livres étoient faits » dans les Monastères par des Moines oisifs; par exemple, la » *mort d'Arthur.* Dans ce Roman, Sir Dagonet est le fou, le » bouffon du Roi; & Shakespear n'auroit pas voulu que son Juge » pût représenter un plus noble caractère ». Ce Dagonet étoit un

apprentif Epicier de Londres, qui partit pour Jérusalem, & devint Chevalier. *Johnson.* Cette note sent le Protestant.

ACTE IV.

Scène V.

(1) C'est à cette foi, si indignement violée, & à la mort de Richard Scroop, Archevêque d'York, qu'un Historien Anglois, Clément Maydestone, attribue les malheurs qui arrivèrent à Henri IV; & il observe qu'il fut frappé de la lèpre, & que son corps, embarqué pour Cantorbery, fut dans le trajet jetté à la mer, au milieu d'une tempête furieuse, & qu'il ne resta que le cercueil, qui fut enterré en grande pompe.

Scène IX.

(2) M. Seymour, dans sa *Vue de Londres & de Westminster*, fait mention de ce phénomène, & parle de plusieurs flux & reflux remarquables de la Tamise. Le 12 Octobre 1411, la douzième du règne d'Henri IV, elle eut trois flux en un jour : la Tamise & le Medway tarirent dans l'espace de plusieurs milles en 1114, &c.

(3) « Le Roi, dit Holinshed, dans sa dernière maladie, avoit fait poser sa couronne, à la tête de son lit, sous son oreiller; & il eut ensuite un si violent accès, qu'il resta aussi immobile que si ses esprits vitaux eussent été tous éteints. Ceux qui l'entouroient, crurent si bien qu'il étoit mort, qu'ils lui couvrirent le visage de son drap. Le Prince, son fils, en ayant été averti, entra dans la chambre du Roi, prit la couronne, & s'en alla. Le père, étant revenu presqu'aussi-tôt de sa léthargie, s'apperçut que sa couronne lui manquoit; & ayant su que c'étoit son fils qui l'avoit emportée, il le fit venir devant lui, lui demanda quelle raison il avoit eue pour l'outrager à ce point? Le Prince lui répondit, avec une hardiesse ingénue : « Seigneur, moi, & tout le monde, nous vous avons cru mort, & en conséquence, comme votre héritier pré-

fomptif, j'ai pris la couronne comme étant à moi, & non pas comme étant à vous. —Ah! mon cher fils, s'écria le Roi avec un profond foupir, Dieu fait quel droit j'avois fur elle. —Hé bien, dit le Prince, fi vous mourez Roi, j'aurai la Couronne, & je me propofe bien de la défendre avec l'épée contre mes ennemis, comme vous avez fait vous-même ». *Steevens.*

(4) Les loups étoient fort communs dans l'Angleterre & dans le pays de Galles. Le Roi Edgar, pour les détruire, impofa au Prince de Galles, au lieu du tribut impofé par Athelftan, enjoignit à Ludwal Aler, Prince de Galles, de lui payer par année trois cens loups. En quatre années les loups furent détruits : de-là l'expreffion *tête de loup*, pour fignifier la tête d'un homme profcrit par la bouche du Roi, & que tout homme pouvoit tuer.

(5) Comme cette Pièce n'a jamais, de notre connoiffance, été divifée en Actes par l'Auteur, je ferois affez difpofé à la terminer au quatrième Acte par ce Vers :

C'eft dans cette Jérufalem que Henri doit mourir.

Les Scènes poftérieures qui forment ici le cinquième Acte d'Henri IV, pourroient tout auffi bien être les premières d'Henri V. La vérité eft, qu'elles peuvent également fervir à l'une ou l'autre Pièce. Lorfque ces trois Pièces furent repréfentées, je crois qu'elles finiffoient comme elles finiffent aujourd'hui dans les éditions. Mais il paroît que le deffein de Shakefpear fut que toute la fuite de l'action, depuis le commencement de Richard II, jufqu'à la fin d'Henri V, fût confidérée par le Lecteur comme un feul corps d'ouvrage, fait fur un même plan, & qui n'étoit féparé en plufieurs Parties que par la néceffité de la repréfentation. *Johnfon.*



Acte V.

(1) Il paroît par cet exemple, & par beaucoup d'autres, qu'anciennement les basses conditions du peuple n'avoient aucuns surnoms, & qu'on les désignoit par le titre de leur profession. Le Cuisinier de Guillaume Cannynges, Marchand de Bristol, est enseveli sous une pierre, près du monument de son Maître, dans la belle Eglise de Sainte Marie Red cliff (Rouge-Mont). Sur cette pierre sont représentés les attributs de sa profession, un couteau & une écumoire, avec cette épitaphe : *Hic jacet Willm's Coke, quondam serviens Will° Cannynges, mercatoris Villæ Bristol; cujus animæ propitietur Deus.*

Comme Shallow étoit un Juge de ce pays, Shakespear peut avoir donné à Davy autant d'Offices que Farquhar en assigne à Scrabe, Clerc de l'Ecuyer Surry. (Dans ses beaux Stratagêmes, *Acte III.*)

« Le Lundi, dit Scrabe, je conduis le carosse, le Mardi je mène la charrue, le Mercredi je suis les chiens, le Jeudi je fais payer les Fermiers, le Vendredi je vais au marché, le Samedi je dresse les comptes, & le Dimanche je tire la bierre ».

(2) Guillaume Gascoigne, lorsqu'il n'étoit qu'Avocat, avoit eu Henri Bolinbroke pour Client; c'est lui, qui à la mort de Jean de Gaunt, se présenta à la Cour des Mineurs, pour demander au nom de Henri, son héritier, les biens & domaines de la succession. Richard II révoqua ses Lettres-patentes, refusa la délivrance de l'hérédité; & par cette injustice, fournit à l'héritier de Gaunt le prétexte de son invasion dans le Royaume. Lorsque Henri fut possesseur du Trône, il établit Gascoigne Chef de Justice du Banc-du-Roi, dès la première année de son règne. Gascoigne, dans cette place, acquit la réputation d'un Magistrat savant, intègre, & d'un Juge éclairé & intrépide. Quant à son histoire avec le fils du Roi, voici comme Thomas Elyot, dans

ſon Ouvrage intitulé *le Gouverneur*, raconte le fait : « Le cé-
» lèbre Henri V, Roi d'Angleterre, étoit connu du vivant
» de ſon père, pour le caractère le plus impétueux & le plus
» effréné : Il arriva qu'un de ſes gens, qu'il protégeoit ſingu-
» liérement, fut empriſonné par Gaſcoigne pour crime de félo-
» nie, & cité au Banc-du-Roi. Le Prince en fut averti; & excité
» par la mauvaiſe compagnie avec laquelle il vivoit, il courut
» furieux à la Barre, où ſon Domeſtique étoit en état de pri-
» ſonnier, & il commanda qu'on lui ôtât ſes fers & qu'on le mît
» en liberté. Toute l'Audience reſta interdite au mouvement de
» ſa fureur, excepté le Juge, qui exhorta, avec reſpect & dou-
» ceur, le Prince à ſe calmer & à permettre que ſon Domeſtique
» fût jugé ſuivant les anciennes Loix du Royaume; ou s'il
» vouloit le ſauver de leur rigueur, qu'il eût à obtenir ſa grace
» de la clémence de ſon père; moyen qui n'offenſeroit point la
» Juſtice & ne dérogeroit point aux Loix. Cette réponſe ne fit
» qu'irriter davantage le Prince, qui voulut lui-même délivrer
» & emmener de force le priſonnier.

» Le Juge, conſidérant le danger de l'exemple, & les incon-
» veniens qui pourroient réſulter d'une violence auſſi contraire
» aux Loix, ordonna au Prince de lâcher le priſonnier, & de
» ſortir. A cet ordre, le Prince ne ſe connoiſſant plus de rage,
» s'avança d'un air terrible juſqu'au ſiége où le Juge étoit aſſis.
» On crut qu'il alloit le tuer, ou du moins le maltraiter cruelle-
» ment. Mais le Juge, ſans bouger de ſa place, avec toute la ma-
» jeſté d'un repréſentant du Roi ſur ſon Tribunal, & d'une conte-
» nance ferme & aſſurée, adreſſa au Prince ces paroles :

» Souvenez-vous que la place que j'occupe, n'eſt pas la mienne,
» mais celle du Roi votre père & votre Souverain, à qui vous
» devez une double obéiſſance. Si vous violez ainſi les Loix de Sa
» Majeſté, qui vous obéira, lorſque vous ſerez Roi vous-même?
» Au nom du Roi, je vous ordonne de vous déſiſter de votre

» entreprise insensée & illégale, & je vous exhorte à donner
» désormais un meilleur exemple à ceux qui, dans la suite, de-
» viendront vos propres Sujets; & pour punir votre insulte &
» votre désobéissance, je vous enjoins de vous rendre prisonnier
» du Banc-du-Roi, où vous resterez, jusqu'à ce que j'aie connu
» les intentions du Roi votre père.

» Frappé de cette apostrophe, & admirant aussi la gravité & la
» fermeté courageuse de ce Juge respectable, le Prince resta
» muet, déposa ses armes, fit une inclinarion respectueuse
» au Juge, & sortit pour se rendre en prison, suivant l'ordre
» qu'il en avoit reçu. Tous ses gens, indignés de ce traitement,
» vinrent trouver le Roi, & lui racontèrent tout ce qui venoit de
» se passer. Le Roi, comme un homme transporté d'une joie
» ravissante, leva les yeux & les mains au Ciel, & s'écria à haute
» voix : O Dieu de bonté ! combien je te dois plus que tous les
» autres hommes ! Que je suis heureux d'avoir un Juge qui ne
» craint pas d'exercer la justice sur mon propre fils ! Que je suis
» heureux aussi, d'avoir un fils qui sait ainsi obéir & se soumettre
» à la Justice ! »

Shakespear a altéré un peu l'Histoire, en ce qu'il a fait co-exister le Juge Gascoigne & Henri V; car Gascoigne mourut sous le règne de son père. Gascoigne étoit d'un caractère à dédaigner de faire devant Henri V, l'apologie d'une action juste, dictée par son devoir & sa vertu : mais le Poëte, par ce léger changement, nous a fait présent d'une scène bien intéressante & bien morale. Elyot ne dit rien du soufflet donné au Juge par le Prince : cependant Speed assure, sans citer d'autorité, qu'il le frappa au visage. *Hawkins.*

Ce vertueux Juge fut enterré dans l'Eglise de Harwood, dans la Province d'York. On voit sur son tombeau sa statue en robe de Magistrat.

Le nom de ce Juge étoit Hankford; il ne jouit jamais de l'heureux accueil que le jeune Roi fait ici à sa vertu.

Shakespear a eu sans doute pour but de rehausser encore, par ces traits, notre bonne opinion du jeune Roi; & sous ce rapport, quoique le fait soit faux, il peut cependant, d'après la distinction des Moralistes, être considéré comme une vérité secondaire, parce qu'il s'accorde très-bien avec le caractère & le personnage, & que, suivant toute apparence, il seroit réellement arrivé, si ce Juge infortuné avoit vécu & se fût présenté devant le jeune Roi. Mais, hélas! O inconséquence de la nature humaine! ce Juge si plein de droiture & de fermeté, ce brave homme, fut frappé d'une si grande terreur panique, à la nouvelle du décès d'Henri IV, qu'il forma sur le champ le projet de se détruire lui-même de la manière suivante: Il donna des ordres rigoureux au Garde de son Parc de tirer sans rémission sur quiconque tenteroit de passer au travers de ses terres, sans dire son nom & son objet; la nuit suivante, il passe lui-même au travers de son Parc, & refuse de répondre au Garde, qui le tua sur le champ, conformément au plan insensé formé dans sa crainte pusillanime. *Mistriss. Griffith.*

(3) A moins que *Silence* n'appelle Falstaff Saint-Dominique, par allusion à son énorme embonpoint, & qu'il ne veuille tirer sur les débordemens des Moines du tems, je ne sais ce que ce mot veut dire. *Steevens.*

Suivant Warton, le Juge Silence est représenté ici au milieu des verres, & il existe une ancienne Ballade, où un San-Domingo, ou Signor Domingo est célébré pour ses hauts faits dans l'ivrognerie. Silence, dans l'effusion de son ivresse, fait allusion à quelque vieille chanson, où ce Signor, ou Saint de table, servoit de refrein.

Tollet remarque, que quant à la gloutonnerie & à l'ivrognerie des Dominicains de ce siècle, un de leur Ordre s'explique en ces termes: *Sanctus Dominicus sit nobis semper amicus, cui canimus.— Siccatis ante lagenis fratres qui non curant nisi ventres.* Par-là *Domingo* peut être devenu un refrein de chanson à boire.

Note

Note sur Oldcastle ; Voyez tome IX. *Épilog. de la seconde Partie d'Henri IV.*

(1) *My old lad of the Castle.* Cette dénomination fait allusion au premier nom que Shakespear avoit donné à ce caractère bouffon, qui d'abord parut sous le nom de Old-Castle; & lorsqu'il changea ce nom, dans la suite, il oublia d'effacer cette expression qui s'y rapportoit. Voici quelle fut la raison de ce changement: Un Sir Jean Oldcastle fut mis à mort sous Henri V, pour les opinions de Wicleff: on fut choqué de voir son nom sur la scène, & Shakespear le changea en celui de Falstaff. « Les Poëtes dramatiques, dit Fuller, se sont joués avec beaucoup d'audace, & d'autres avec beaucoup de gaieté, de la mémoire du Sir Jean Oldcastle, qu'ils représentèrent comme un bon Compagnon, aimant la joie, & un poltron qui aimoit encore plus la vie. Le nom de Jean Falstaff est venu soulager la mémoire de Jean Oldcastle, & ce nom a été substitué au premier, dans le caractère comique ». Mais, pour dire le vrai, il n'y avoit aucune malice dans l'intention de Shakespear; le Poëte avoit besoin d'un nom comique pour son caractère, & il n'examina jamais à qui ce nom avoit pu appartenir. Nous voyons de même, dans *les Femmes joyeuses de Windsor*, qu'il donne à un Charlatan François le nom de Caius, nom qui dans ce temps-là étoit très-respectable, & étoit celui d'un Médecin des plus savans & des plus célèbres, l'un des Fondateurs du Collége de Cambridge. *Warburton.*

« Cette Note de Warburton, ni les raisons de Théobald, ne me font, dit Steevens, aucune impression, & ne me feront point changer de sentiment. Sir Jean Oldcastle n'étoit point un caractère introduit par Shakespear, & jamais il n'a occupé la place de Falstaff. La Pièce où se trouvoit le nom d'Oldcastle, n'étoit point l'ouvrage de notre Poëte.

» *Old Lad* (vieux Garçon), eſt une dénomination familière qu'on trouve fréquemment dans la plupart des anciennes Pièces dramatiques.

„ C'eſt la même choſe que *old lad of Caſtile*, ou un Caſtillan. Merès compte *Olivier of the Caſtle*, *du Château*, *du Caſtel*, parmi ſes Romans.

» Ce nom n'eſt donc pas une preuve que Falſtaff ait jamais paru ſous le nom d'Oldcaſtle.

» On ne nie point pour cela l'exiſtence de la famille Oldcaſtle ; & quand Shakeſpear auroit emprunté du véritable Oldcaſtle quelque trait qu'il auroit tranſporté à ſon caractère de Falſtaff, il ne s'enſuivroit pas que Falſtaff fût le voile, le nom qui déguiſoit & couvroit les défauts du réel Oldcaſtle ; & ce ſera ſur quelque reſſemblance de traits, entre Falſtaff & Oldcaſtle, qu'on aura fort aiſément forgé l'hiſtoire, que le Poëte fut obligé de changer ce nom en celui de Falſtaff, ſur les plaintes de la famille ». *Steevens.*

Fin des Notes des deux Parties d'Henri IV.

Retranchemens de la seconde partie d'Henri IV.

Acte II.

Scène IX.

(*) Premier *Garçon.* Que diable as-tu apporté là ? Des poires de Messire-Jean (†) ? Tu sais que Sire Jean ne peut pas souffrir les Messire-Jean.

Second Garçon. Par Dieu tu as raison ; car le Prince lui mit un jour devant les yeux une assiette de Messire-Jean, & lui dit que cela faisoit cinq autres Sire Jean avec lui : & ôtant son chapeau, il dit, je m'en vais prendre congé de ces six vieux, secs, ronds & fanés Sir Jean. Cela l'a fâché jusqu'au cœur, mais il n'y songe plus.

Premier Garçon. Hé bien, couvre-les donc, & les mets sur la table !

Scène XI.

(*) *Dorothée.* Comment, indigne coquin ; est-ce ainsi que vous me consolez ?

Falstaff. Vous faites vos coquins (¶) bien gras, Madame Dorothée.

Dorothée. Moi, je les fais ? C'est la gourmandise qui les fait.

Falstaff. Si le cuisinier travaille pour la gourmandise, c'est vous du moins qui .... Vous m'entendez, Dorothée ; ces pré-

(†) *Apple-john.* Cette poire se garde deux ans ; mais elle se creuse & devient toute ridée. En France, on l'appelle *deux ans. Steevens.* M. Eschenburg pense que ce pourroit être quelque espèce de pâtisserie, qui vint à l'esprit du Poëte, à cause de la ressemblance de nom avec celui de Falstaff.

(¶) Équivoque sur le mot *rascal*, qui signifie *canaille*, *coquin* ; & en terme de chasse, *maigre. Johnson.*

ſens nous viennent de vous, Dorothée; oui, de vous: conviens-en, ma pauvre vertu; conviens-en.

Dorothée. Vous gagnerez de nous.... Oui, nos chaînes & nos bijoux.

Falstaff. Vos bijoux (†), vos diamans (¶), & toutes vos pretintailles; car pour ſervir courageuſement, comme vous ſavez, il faut revenir de la brèche en brave; & après la bleſſure, il faut s'aimer de courage contre le fer d'Eſculape.

(*) *L'Hôteſſe.* Ma foi, vous êtes bien tous deux auſſi acariâtres que deux rôties de pain grillé (§): vous ne ſauriez ſupporter les infirmités l'un de l'autre. De par tous les diables, il faut bien que l'un ſupporte l'autre; & ce doit être vous, Dorothée: vous êtes la plus foible, comme on dit.

Dorothée. Eſt-il poſſible de porter un tonneau ſi énorme & ſi plein? Il y a par Dieu dans ſa panſe autant de denrées qu'un Marchand de Bordeaux en pourroit mettre à la groſſe aventure: je ſuis sûre que vous n'avez jamais vu de vôtre vie un vaiſſeau mieux rempli.

Scène XII.

(*) Ce n'en eſt pas un, Hôteſſe; c'eſt un *cheater* (*): vous pouvez lui paſſer la main ſur le dos, & le careſſer comme un petit épagneul de quinze jours: il ne tiendroit pas tête à une poule, ſi elle hériſſoit ſes plumes de manière à annoncer la moindre réſiſtance. Faites-le monter, garçon.

(†) *Brooches;* chaînes d'or que les femmes portoient anciennement au col.

(¶) *Ouches;* boſſes d'or garnies de diamans. Toute cette ligne eſt tirée des vers d'une vieille chanſon.

(§) Qui ne peuvent ſe joindre, ſans gratter avec bruit l'un contre l'autre. *Johnſon.*

(*) *Cheater*, qui aujourd'hui ſignifie, *fourbe*, *eſcroc*, ſignifioit anciennement *un joueur.* L'Hôteſſe prend le mot *cheater* pour *eſcheator;* Officier chargé de faire rentrer les biens qui échéoient à la Couronne: & ſur cette mépriſe, elle prend Piſtol pour un honnête-homme, à qui elle ne doit pas fermer ſa porte. *Warburton.*

L'Hôteſſe. Comment dites-vous? Ne dites-vous pas que c'eſt un *Eſcheator?*

Scène XIII.

(*) *Dorothée.* Va-t-en, te dis-je, filou, infâme coupeur de bourſes, va-t-en. Que ce verre de vin me ſerve de poiſon, ſi je ne te fourre pas ce couteau dans ta laide mâchoire, ſi tu fais l'inſolent avec moi!

(**) *Ibidem.*

Dorothée. Capitaine! Toi, abominable eſcroc. N'es-tu pas honteux qu'on t'appelle Capitaine? Si les Capitaines penſoient comme moi, ils te tailladeroient comme il faut, & t'apprendroient à uſurper leur titre avant de l'avoir gagné. Toi, Capitaine? vil valet! Hé pourquoi donc? Pour ſavoir boire, & avoir battu quelques garçons de taverne. Lui, Capitaine? Le diable emporte ce faquin! Ce gredin là rendroit le mot Capitaine ſi odieux, que les Capitaines devroient bien veiller un peu à cela.

Bardolph. Tiens, je t'en prie, deſcends, mon cher ancien.

Falſtaff. Écoute ici, Dorothée.

Piſtol. Non, par Dieu! Tiens, je te dirai une choſe, caporal Bardolph; pour une épingle je la mettrois en pièces. J'en aurai vengeance.

Le Page. Oh je vous en prie, deſcendez.

Piſtol. Le diable t'emportera plutôt juſques dans le Lac de Pluton, au fond des enfers, au ſein des tortures des plus infortunés damnés, tiens, vois-tu (†), ligne & hameçon, j'ai tout ce qu'il faut, je te dis. *Deſcendez!* Deſcendez vous-même, chiens, traîtres, canailles. Eſt-ce que nous n'avons pas ici notre *Hirène?*

L'Hôteſſe. Mon cher Capitaine Piſtol, appaiſez vous, il eſt bien tard. Oh je vous en prie, *aggravez* (¶) votre colère.

Piſtol. Par Dieu, voilà une bonne plaiſanterie, ma foi. Eſt-ce

(†) Phraſe ridicule qui ſe trouve dans une pièce de Benjonſon. *Steevens.*

(¶) Alluſion à pluſieurs mots dénaturés & devenus infâmes; par exemple, le mot *occupy.* — *Aggravez* pour *appaiſez*; autre bévue de l'Hôteſſe. *Steevens.*

que des rosses & de maudites cavales (†) d'Asie, avec leurs caparaçons & leurs plumes, qui ne savent faire que dix lieues par jour, oseront se mettre en comparaison avec les Césars & les Cannibales (¶), & les gens de Troye? Qu'ils s'abîment plutôt en enfer avec le Roi Cerbère: que toute l'atmosphère en rugisse! Est-ce que nous nous brouillerons pour des fadaises?

L'Hôtesse. Par ma foi, Capitaine, voilà des expressions bien dures à digérer.

(***) *Ibid.*

Falstaff. Pistol, j'ai envie d'être tranquille ici.

Pistol. Mon aimable Chevalier, je vous baise bien les mains. Quoi, nous avons vu les sept étoiles (§).

Dorothée. Faites-le moi descendre les escaliers quatre à quatre: je ne saurois souffrir un brutal d'amphigouriste comme celui-là.

Pistol. Oui dà, faites-lui descendre les escaliers. Est-ce que nous ne connoissons pas bien les femmes de ton espèce?

Falstaff. Jette-le moi en bas, je t'en prie, Bardolph, à coups de pieds dans le ventre, & qu'il soit arrondi & usé, à force de rouler les degrés, comme une pièce de monnoie usée. Par Dieu, s'il ne sait rien faire de mieux que de ne dire rien qui vaille, il ne sera pour rien ici.

Falstaff. Un misérable comme lui! Je veux faire sauter ce gredin sur la couverture.

Dorothée. Ah, par Dieu, fais-le, si tu l'oses, pour ton cher cœur! Si tu le fais, je t'en récompenserai tendrement.

Dorothée. ... O toi, petit coquin, pauvre petit cochon de la Foire Saint-Barthélemi.

(†) Ces vers sont pris d'une mauvaise pièce ancienne, appellée: *The Scythian shepherd; le berger Scythe.* Tamerlan adresse ces paroles aux Rois prisonniers qui traînent son char. *Steevens.*

(¶) Méprise de nom pour *Annibal.*

(§) Équivoque entre *stars*, étoiles, & *stairs*, escalier.

Fin des Retranchemens.

OPINION

OPINION de M. Tollet Esquire, demeurant à Betley, dans la Province de Stafford, sur les Danseurs Moresques (†) *qui sont peints sur les lozanges de sa fenêtre.*

« LA célébration du premier jour de Mai, est la fête qui est représentée sur les verres peints de ma fenêtre; fête très-ancienne (¶) observée par les personnes du plus haut rang, par les Rois mêmes comme par le Peuple. On lit dans la *Cour-d'Amour de Chaucer*, que dès l'aurore du premier de Mai, toute la Cour, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, sortoit pour aller cueillir des fleurs fraîches, des branches vertes & de jeunes boutons. « L'histoire rapporte que le jour de Mai, Henri VIII, au commencement de son règne, se levoit dès le point du jour avec ses Courtisans, pour aller couper le Mai ou des branches vertes; & qu'ils alloient avec leurs arcs & leurs flèches tirant au bois ». Stowe, dans sa *Vue de Londres*, nous apprend que chaque Paroisse de cette Ville, ou deux ou trois Paroisses jointes ensemble, avoient leurs fêtes de Mai; & qu'ils alloient chercher des arbres de Mai, se livroient à divers exercices de guerre; qu'il y avoit d'habiles Archers, des Danses Moresques, & autres jeux dont ils se diver-

(†) On a vu dans divers passages des deux Pièces d'Henri IV, plusieurs allusions à ces Danses Moresques & à la Pucelle Marianne, dont on trouvera ici la clef.

(¶) En Normandie, il subsiste encore une Assemblée-Foire le premier jour de Mai.

tissoient tout le long de ce jour solemnel. Shakespear (†) dit, qu'il étoit impossible de faire dormir le peuple le matin du jour de Mai, & qu'ils se levoient dès le premier point du crépuscule, pour célébrer cette fête avec toutes ses cérémonies. La Cour du Roi Jacques premier, & le menu Peuple, conservèrent long-temps cette coutume, comme l'atteste le Glossaire de Spelman dans ses remarques, au mot *Maïuma*.

De plus savans Juges que moi peuvent décider, que l'institution de cette fête tire son origine des jeux floraux de Rome, ou de la *Beltine Celtique* : pour moi j'imagine qu'elle nous vient des Goths, nos ancêtres. Olaus Magnus (*de Gentil? Septemtrion.* Liv. XV, c. 8) dit, « qu'après leur „ long hiver, qui commençoit aux premiers jours d'Octobre, & duroit jusqu'à la fin d'Avril, les Nations du „ Nord avoient coutume de saluer & de fêter le retour „ brillant du Soleil par des danses, & de se festoyer mutuellement les uns les autres, pour marquer leur joie du „ retour de la saison de la pêche & de la chasse ». En l'honneur du jour de Mai, les Goths & les Suédois Méridionaux avoient un simulacre de combat entre l'hiver & l'été, & cette cérémonie subsiste encore dans l'isle de *Man*, où les Danois & les Norvégiens ont long-temps été les maîtres. Il paroît, par la chronique d'Holinshed (*vol.* 3, *pag.* 314, vers l'année 1306), qu'avant cette époque, la jeunesse des Bourgs & des Hameaux élisoit un Roi & une Reine d'été pour danser autour des *Mai*. Il ne faut pas douter que ces Majestés n'eussent leur Cour & leurs Officiers; c'est-à-dire les hommes les plus propres à divertir

(†) *Henri VIII*, Acte V, Scène III; & *le Songe de la nuit d'Été*, Acte IV, Scène première.

les Spectateurs : & nous pouvons présumer que quelques-uns de ces caractères changeoient, selon que les modes & les coutumes venoient à changer. Environ un demi siècle après, il se fit une addition importante à ces divertissemens, par l'introduction des *Morris-dance* ou danse Moresque, laquelle, suivant les conjectures très-vraisemblables de M. Peck, dans ses Mémoires de Milton, fut introduite en Angleterre sous Édouard III, lorsque Jean de Gaunt revint d'Espagne, où il avoit été au secours de Pierre, Roi de Castille, contre Henri le Bâtard. Cette danse, dit M. Peck, s'exécutoit ordinairement en plein air par un nombre égal de jeunes gens qui dansoient en chemise, avec des rubans & de petites clochettes autour des jambes. Mais en Angleterre, il y a toujours de plus un personnage grotesque : c'est (†) un jeune garçon habillé en jeune fille, qu'ils appellent *la Pucelle Marianne ;* ancien caractère favori dans les jeux. Ainsi, comme Peck le remarque sur ces mots de Shakespear (¶), *they made more matter for a May-morning : ils se donnèrent bien plus de mouvement pour un matin de Mai.* « Ils ne manquoient jamais d'avoir une gauffre pour le Mardi gras, & un Danseur Moresque pour le jour de Mai ».

Nous sommes autorisés, par les Poëtes Benjonson &

(†) Il est évident d'après plusieurs Auteurs, que le rôle de la jeune Marianne étoit fréquemment exécuté par une jeune femme ; & je crois, le plus souvent, par une jeune femme d'une réputation intacte. Le maintien de la Marianne, qui est représenté sur ma fenêtre, est décent & gracieux. — C'étoit peut-être un personnage qui ressembloit à nos Rosières modernes.

(¶) *La douzième nuit*, acte III, scène IV : *tout est bien qui finit bien*, acte II, scène II.

b iij

Drayton, à appeller *Danseurs Moresques* quelques-unes des figures représentées sur ma fenêtre, quoique je ne puisse décider si chacune d'elles représente un personnage More; car aucune n'a le visage noir ou basané; ils ne brandissent dans leurs mains (†) ni épées ni bâtons, & leurs chemises ne sont point ornées de rubans. Nous trouvons dans Olaus Magnus, que les Nations du Nord dansoient avec des clochettes d'airain autour de leurs genoux; & peut-être en avons-nous de ceux-là de peints dans plusieurs de ces figures : ils pouvoient être les premiers Danseurs Anglois qui parurent dans une fête de Mai, avant l'introduction de la vraie Danse Moresque.

Quoi qu'il en soit, cette fenêtre représente un divertissement favori de nos ancêtres dans tous ses principaux rôles. Je vais tâcher d'expliquer quelques-uns de ces caractères; & par honneur pour la jeune Marianne, je commencerai par la description de la ligne où elle se trouve placée.

Première figure.

J'ai le bonheur de me rencontrer avec M. Steevens, dans l'opinion où je suis que la première figure pourroit

(†) Dans la danse More, les Danseurs tenoient des épées dans leurs mains, la pointe en haut. Les Goths en faisoient de même dans leur danse militaire, dit Olaus Magnus. Haydocke, dans sa traduction de Lomazzo sur la peinture, dit : « Il y avoit d'autres caractères de danses en usage, tels que ceux qui sont représentés avec des armes dans leurs mains, tournant en rond dans un cercle, cabriolant avec soupl'esse, & agitant leurs armes à la façon des Mores, avec diverses figures de danses : d'autres qui avoient des cloches Moresques pendues à la cheville du pié ».

bien désigner le fol *Bavien*, ou le fol avec un tablier ou bavette. *Bavon*, dans le Dictionnaire François de Cotgrave, signifie une *bavette pour un enfant qui bave* (†) : & cette figure, avec cet attribut de l'enfance, a aussi la contenance & la simplicité d'un enfant. M. Steevens a recours à un passage de la pièce de Beaumont & Fletcher, intitulée *les deux nobles Cousins*, par lequel il paroît que le Bavien, dans la Danse Moresque, étoit un sauteur, & qu'il contrefaisoit l'aboiement d'un chien. Je présume que plusieurs des Danseurs Moresques qui sont peints sur ma fenêtre, faisoient dans l'occasion des sauts périlleux, & déployoient toute leur habileté, sur-tout lorsqu'ils étoient autour du Mai ; & je conçois que les *gigues*, les *musettes* & le *hay* (danse en rond), étoient leurs principales danses.

Le bonnet du Bavian est rouge, avec des bords jaunes ; sa bavette est jaune, son pourpoint bleu, ses bas rouges, & ses souliers noirs.

Seconde figure.

La seconde figure est la fameuse Marianne, qui, en qualité de jeune Reine de Mai, a une couronne d'or sur sa tête, & dans sa main gauche une fleur, pour emblême de l'été. La fleur semble être un œillet rouge : les points dont l'œillet est marqué, ont été omis par le Graveur, qui avoit copié la fleur d'une peinture où étoit la même omission. Olaus Magnus parle de l'art de faire venir des fleurs pour la célébration du jour de Mai ; & la supposition d'une pratique semblable, expliquera ici comment la Reine de Mai a dans sa main une fleur avant la saison où la Nature les fait éclore dans ce climat (¶). Son habille-

(†) *Bavin*, Bourrée.

(¶) Markam, dans sa traduction de la Maison Rustique de

ment étoit autrefois composé de tout ce qu'il y avoit de plus élégant & de plus à la mode. C'étoit anciennement la coutume des jeunes Demoiselles, de porter leurs cheveux épars à leur couronnement, à leurs nôces, & peut-être à toutes les solemnités brillantes. Marguerite, fille aînée de Henri VII, fut mariée à Jacques, Roi d'Écosse, avec la couronne sur la tête, les cheveux flottans sur les épaules. Entre la couronne & les cheveux, étoit une coëffe très-riche, qui pendoit dans toute la longueur du corps.* Ce seul exemple explique suffisamment la parure de la tête de Marianne. Sa coëffe est de couleur pourpre, son manteau est bleu, ses manchettes blanches, les pans de sa robe jaunes, les manches de couleur de chair, & sa pièce d'estomach rouge, avec un lacet jaune lacé en lozanges. Dans le *Henri VIII* de Shakespear, Anne Boulen, à son couronnement, a les cheveux flottans; mais sur sa tête, une coëffe entourée d'un cercle de riches diamans.

Troisième figure.

La troisième figure est un Moine avec une large tonsure monachale, un chapelet de Patenotres blanches & rouges dans sa main droite. En signe de son humilité profonde, ses yeux sont baissés vers la terre. Sa ceinture de corde, & son habit brun, font voir qu'il est de l'Ordre des Franciscains, ou un des *Moines gris*, suivant le nom vulgaire qu'on leur donnoit d'après leur costume, qui étoit brun, comme l'observe Holinshed. (En 1586, *vol.* 3, *pag.* 789). Le mé-

* Géresbatch, en 1631, observe que des giroflées mises dans des pots, & portées sous des voûtes ou des caves, avoient fleuri tout le long de l'hiver, par la simple chaleur du lieu.

lange de couleurs qu'on remarque fur fon habit, peut être comparé à un nuage gris, légérement teint de rouge par les rayons du Soleil levant, & rayé de noir : & telle étoit peut-être l'aurore de Shakefpear, ou *le matin vêtu d'un manteau gris-brun ;* Hamlet, *acte I, fcène I.* Les bas du Moine font rouges ; fa ceinture eft rouge & ornée d'un cordon & d'une frange d'or. A fa ceinture pend une befaçe pour recevoir la provifion, le feul revenu des Ordres mendians, qui étoient nommés *Befaciers* ou *Porte-Befaçe.* C'étoit (†) la coutume dans les premiers temps, que les Prêtres & le Peuple allaffent en proceffion à quelque bois voifin, le matin du jour de Mai, & ils en revenoient comme en triomphe, rapportant le Mai, des branches, des fleurs, des guirlandes, & autres gages du printemps : & comme les Moines gris étoient très-confidérés, peut-être que leur préfence, dans cette cérémonie, étoit fouvent requife. La plupart des Moines de Shakefpear font des Francifcains. Steevens conjecture fort ingénieufement, que comme Marianne étoit le nom de la maîtreffe bien-aimée de *Robin-Hood* (¶), & comme elle étoit la Reine de Mai, le Moine Morefque défignoit le Moine Tuck, Chapelain de *Robin Huid*, Roi de Mai; nom que porte Robin-Hood, dans les extraits que David Dalrymple a donnés du livre de l'*Églife Univerfelle*, dans l'année 1576.

(†) Voyez *Maii inductio* dans le Dictionnaire de Droit de Cowel. Tandis qu'il étoit défendu par l'Evêque Diocéfain, aux Prêtres de Paroiffe, d'affifter aux jeux de Mai, les Francifcains pouvoient s'y trouver, comme étant exemts de la Jurifdiction Épifcopale.

(¶) Nous avons expliqué ailleurs ce que c'étoit que Robin-Hood. *Voyez* le 8ᵉ vol.

Quatrième figure.

On a pris la quatrième figure, pour un Écuyer de Marianne. Steevens la regarde comme son amant, qui, par politesse, paroît devant elle la tête nue : & comme c'étoit la coutume que les jeunes fiancés portassent quelque marque pour gage de leur mutuel engagement, il croit que la fleur en croix qui est sur le front de la figure, & la fleur que Marianne tient dans sa main, annoncent leurs fiançailles ou contrat. Le *Calendrier du Berger*, de Spenser, au mois d'Avril, désigne les fleurs que portoient les Amans : c'étoient des œillets, des colombines pourpre, des giroflées, des œillets carnés, avec une rôtie au vin. Je suppose que la fleur que tient Marianne est un œillet, & celle de l'Amant une tige de giroflée ou de l'*hesperis*, de la *violette de Dame* ou *de la giroflée de Reine :* mais peut-être est-ce aussi un nœud de ruban.

Un savant Botaniste prend la fleur qui est sur le front du garçon, pour un *épimédium*. Plusieurs particularités de cette figure ressemblent à *Absalon*, le Clerc de la Paroisse, dans le conte du *Meûnier*, de Chaucer, telles que ses cheveux frisés & d'un blond d'or, son antique habillement de couleur bleue, ses bas rouges & ses souliers découpés & taillés en trous à jour comme les fenêtres de l'ancienne Église de Saint-Paul. Ma fenêtre représente clairement une poche ou petite malle sur sa cuisse droite, où il peut, comme le Trésorier de la Compagnie, mettre la monnoie qu'il a pu ramasser, quoique le Cordelier ne doive, d'après sa règle, porter aucun argent sur lui. Si l'on ne veut pas que cette figure puisse être un Clerc de Paroisse, j'inclinerois alors à y voir un joueur de gobelets, ou quelque bateleur à la suite du *maître du bâton enjolivé*

(*Hobby-horse*, cheval-bâton) : comme, faire des tours de gibecière, signifie dans le Dictionnaire François de Boyer, faire des tours par la vertu du *Hocus-Pocus*. Sa pièce d'estomach ou gourgandine (*palatine*) a un lacet jaune, & ses souliers sont aussi de couleur jaune. Benjonson parle du *Hocus-pocus* dans le juste-au-corps (*jerkin*) d'un escamoteur, que Skinner fait dériver de *kirtlekin*, espèce d'habit court; & tel paroît être celui de cette figure.

Cinquième figure.

La cinquième figure est le Cheval-bâton (*Hobby-horse*) qui a souvent été oublié ou inutile dans la Danse Moresque, tandis que la jeune Marianne, le Moine & le Fol continuoient d'y être admis, comme il est indiqué dans la Mascarade de Benjonson, intitulée : *Les Bohémiennes (Gypsies) métamorphosées*, & dans son *divertissement de la Reine & du Prince, à Althorpe.* Notre *Hobby* est un cheval fougueux, de carton, sur lequel le *maître* danse, & déploie ses tours de passe-passe, comme d'enfiler une aiguille & de porter des poignards sur le nez, comme nous l'apprend Benjonson (*vol.* 1, *pag.* 171; *édit.* 1756), qui explique par-là le tour des épées dans les joues d'un homme. Je crois que ce qui est attaché dans la bouche du cheval, est une cuillier-à-pot ornée de rubans. Elle servoit à recevoir les dons pécuniaires des Spectateurs. La housse cramoisi, brochée d'or, le mors d'or, la bride de pourpre, avec les rênes d'or, & garnies de cloux d'or; le manteau de pourpre du Cavalier, avec une bordure d'or, treffée de pourpre; sa couronne d'or, son bonnet de pourpre, avec une plume rouge & une houpe d'or, me portent à croire que cette figure représente le Roi de Mai, quoiqu'il paroisse sous la forme d'un joueur de gobelets ou d'un bouffon. Il faut

nous rappeller la ſimplicité des anciens tems, qui ne connoiſſoient nullement la belle Littérature, & qui ſe plaiſoient à voir des farceurs, des ſauteurs, des bateleurs & des pantomimes. L'Empereur Louis le Débonnaire faiſoit venir des acteurs de ce genre aux fetes; & par complaiſance pour le Peuple, il étoit obligé d'aſſiſter à leurs farces, malgré ſon averſion pour les ſpectacles publics. La Reine Éliſabeth fut divertie à Kenelworth, par des ſauteurs Italiens, des Danſeurs Moreſques, &c. La couleur du cheval-bâton eſt d'un blanc rougeâtre, comme la belle fleur du pêcher. Le juſte-au-corps ou manteau du Cavalier, eſt le ſeul de tous ceux qui ſont repréſentés ſur ma fenêtre, qui ſoit garni de boutons; & le côté droit eſt en jaune, & le gauche en rouge. Cet habit de deux paroiſſes, & les bas de deux couleurs, furent en uſage depuis le temps de Chaucer juſqu'à celui de Benjonſon, qui, dans une Épigramme, parle d'une peinture à moitié drapée en (*cyprus*) crêpe noir, & à moitié en linon très-fin.

Sixième figure.

La ſixième figure paroît être un Payſan, un bon Laboureur, à ſon viſage brun, à ſes cheveux mal taillés, à ſes membres nerveux. Dans la pièce de Beaumont & de Fletcher, intitulée : *Les deux nobles Couſins*, on voit un Payſan placé tout à côté du Fol bavien dans la Danſe Moreſque; & ici cette figure ſe trouve de même près de lui dans la ligne de haut en bas. Son bonnet eſt rouge, à rebords jaunes; ſa caſaque rouge, avec des manches jaunes, avec des rayures de rouge obliquement dirigées. La partie ſupérieure de ſes bas eſt de la couleur de ſes manches; l'autre eſt d'un gros pourpre foncé : ſes ſouliers ſont rouges.

Septième figure.

La ſeptième figure, à l'extrême propreté de ſon habillement, pourroit bien être un bon Gentilhomme aiſé. Ses cheveux ſont friſés, ſon bonnet eſt de pourpre, ſon juſteau-corps eſt rouge, avec les manches repliées, & ſon *devant d'eſtomach* eſt lacé de rouge. Ses bas ſont rouges, rayés d'un brun blanchâtre, & marquetés de brun. Son haut-de-chauſſe eſt jaune comme ſes ſouliers.

Huitième figure.

Dans la huitième figure, l'arbre de Mai eſt peint en jaune & noir, en lignes ſpirales. Spelman, dans ſon *Gloſſaire*, parle de la coutume de dreſſer un Mai très-haut, & peint de diverſes couleurs. Shakeſpear, dans *le Songe de la nuit d'Été*, acte III, ſcène II, parle d'un Mai peint. Sur le Mai de ma fenêtre, ſont déployées la Croix rouge de Saint-George ou Bannière d'Angleterre, & une flamme ou banderolle blazonnée d'une Croix rouge qui ſe termine comme la lame d'une épée; mais les traits en ſont ternis & preſque effacés. Il eſt clair, à l'inſpection de la fenêtre, que la ligne ſupérieure de la Croix, qui eſt ſéparée dans la gravure, doit être continue (†).

(†) Saint-Jacques étoit l'Apôtre & le Patron de l'Eſpagne, & les Chevaliers de ſon Ordre étoient les plus illuſtres de ce temps. L'enſeigne qu'ils portoient étoit blanche, & chargée d'une Croix rouge en forme d'épée. La flame qui voltige ſur le Mai, paroît porter une Croix ſemblable. Si l'on admet cette conjecture, nous avons ſur ce Mai la Bannière d'Angleterre & l'Enſeigne de l'Eſpagne; & peut-être pourroit-on conclure de-

Keysler, dans ses antiquités du Nord & des Celtes, nous explique peut-être l'origine des *Mai* : & on voit aussi, par l'Histoire d'Henri IV, dans Mezeray, & par un passage de la Chronique de Stowe, à l'année 1560, que les François étoient dans l'usage d'en ériger. MM. Théobald & Warburton nous apprennent que les jeux de Mai, & en particulier quelques-uns des caractères qui y figuroient, essuyèrent l'humeur Puritaine des premiers tems. Par une Ordonnance du malheureux Parlement (†), d'Avril 1644, tous les Mai furent abattus & emportés par les Connétables (¶) & Bedeaux des Églises; & après la *Restauration*, il fut permis de nouveau d'en ériger. Je présume qu'aujourd'hui, ils sont généralement négligés & tombés en désuétude : mais à la campagne, nous continuons encore d'orner nos portes, le jour de Maî, de fleurs & de branches de bouleau; arbre qui étoit spécialement honoré, à cette même fête, par les Goths nos ancêtres.

Neuvième figure.

En preuve que la neuvième figure est Tom (Thomas) le flûteur, M. Steevens cite trois vers de la troisième Églogue de Drayton.

Son tambour, sa baguette de tambour, & sa flûte,

---

cette circonstance, que cette vître a été peinte au mariage de Henri VIII avec Catherine d'Espagne.

(†) *Rump Parliament*, est un nom de mépris qu'on a attaché au résidu de ce malheureux Parlement, qui détrôna Charles premier. *Rump* signifie *croupion.*

(¶) *Constables*, sont des Commissaires de quartier ou de Paroisse.

eftent fa profeffion. L'aigrette de fon bonnet, fon ée & fon bouclier à points d'argent, dénotent qu'il ıt être un noble Méneftrier ou un Méneftrier d'un Ordre érieur. Chaucer dit que les Méneftriers portoient un apeau rouge. Le bonnet de la figure eft rouge, à rebords ınes; fon habit eft bleu, les manches bleues, à rebords ınes; quelque chofe qui reffemble à des *manchettes* ıges, à fes poignets : fur fon jufte-au corps eft un vête-ınt rouge ou une efpèce de manteau court *avec des aif-les* (arm-holes), & un collet jaune. Ses bas font rouges garnis en lignes obliques & perpendiculaires, fur les iffes, d'un lacet étroit & jaune. Cette parure d'orne-ınt paroît être ce qui eft appellé, *guipé aux cuiffes*, dans ludibras de Butler; & l'on trouve encore quelque ofe de femblable dans les *peines de l'Amour perdues*, :e IV, fcène II, où le Poëte dit : *Les rimes font la bordure bas du libertin Cupidon.* — Ses fouliers font bruns.

Dixième & onzième figures.

On a cru que les dixième & onzième figures font des ımands ou des Efpagnols, & la dernière un More. Le nnet de la dixième figure eft rouge, avec un bord bleu; ı jufte-au-corps eft rouge, avec des manches rouges le ıg des bras; fa pièce d'eftomach blanche, avec un lacet ıge; fes bas jaunes, rayés de bleu en travers, & ta-:tés de bleu. La partie inférieure de fes bas eft bleue : fouliers font découpés & d'une couleur blond clair. fuis fort embarraffé de donner un nom aux efpèces de nges ou cordons qui flottent & defcendent de fes ıules; mais je hafarderai de les nommer des *manches de é*, ou longues manches fendues en deux ou trois parties. Poëte Hocclive ou Occlive, vers le règne de Ri-

chard II ou de Henri IV, fait mention de manches de côté des pauvres valets qui balayoient la terre. Dans *beaucoup de peine pour rien*, acte III, scène IV, est décrite la robe d'une Lady, avec des manches qui descendent le long du bras, & des manches de côté ; c'est-à-dire, comme je le conçois, une autre paire de manches ouvertes depuis l'épaule jusqu'au bout, & par-là pendantes aux côtés jusqu'à terre, ou aussi bas que la robe. Si ces manches étoient fendues de haut en bas en quatre parties, elles seroient *quartered ;* c'est-à-dire, partagées en quatre : & Holinshed dit qu'à une Mascarade royale, Henri VIII & quinze autres de sa Cour, parurent en juste-au-corps Allemands, avec de longues manches *quartered*, fendues en quatre ; & je regarde l'usage de les fendre en deux ou trois, comme une variation de cette mode. Steevens pense que Beaumont & Fletcher, dans *le Pélerin*, font allusion à ces figures, dans ces vers.

Cet enchanteur qui me poursuivoit
A des manches comme des aîles de dragon.

Et il croit que c'est de-là que pourroient bien tirer leur origine les banderolles flottantes des Danseurs Moresques d'aujourd'hui dans le Comté de Sussex.

La onzième figure a sur sa tête une petite couronne d'argent, un chapeau de pourpre avec une plume rouge, & une houpe d'or. C'est, à mon avis, la représentation d'un homme de qualité ; car j'ai du penchant à croire que les divers rangs de la société sont peints sur ma fenêtre. Il a un poste d'honneur, ou un rang dans la *file illustre* (†),

(†) La file de la main droite est la première en dignité & en considération, suivant les instructions militaires de Mansfield.

qui

qui paroît être ici le rang du milieu, laquelle, suivant ma conjecture, contient la Reine, le Roi, le Mai & l'Homme de qualité. La couronne d'or qui est sur la tête du Maître du cheval-bâton, dénote la prééminence du rang de ce personnage sur la onzième figure; non-seulement (†) par le plus grand prix du métal, mais encore par le plus grand nombre de pointes qui la surmontent. Les souliers sont noirs, les bas rouges, avec des raies brunes ou d'un rouge foncé en travers; son haut-de-chausse jaune, son pourpoint jaune, avec des manches de côté jaunes, & les manches des bras rouges. La forme de son pourpoint est remarquable. Il y a une grande variété dans les habillemens & les attitudes des Danseurs Moresques de ma fenêtre.

Douzième figure.

La douzième figure est le Fol de profession, qui étoit entretenu dans le Palais du Roi, & dans toutes les grandes maisons, pour le divertissement de la famille. Il a tous les caractères de son office, la marotte à la main & le chaperon de fol, avec les oreilles d'âne à la tête. Le sommet du chaperon s'élève en forme de crête de coq, avec une clochette au bout: & Minshew, dans son Dictionnaire, 1627, observe que tel étoit & est encore le costume des fols. Son chaperon est bleu, bordé de jaune à son extrêmité, découpée en languettes; son pourpoint est rouge, avec des raies obliques d'un rouge plus foncé, & bordé de jaune; sa ceinture est jaune, son bas gauche est jaune, avec un soulier rouge, & son bas droit est bleu,

(†) Les anciens Rois de France portoient des casques dorés; les Ducs & les Comtes en portoient d'argentés.

avec un ſoulier à ſemelles de cuir rouge. Stowe parle d'une paire de bas finiſſant par des ſemelles de cuir blanc, appellées *cashambles* ou *chauſſes ſemelles* de cuir, comme le remarque M. Anſtis ſur les Chevaliers du Bain. Il y a dans Olaus Magnus la deſcription d'un fol ou bouffon, avec pluſieurs ſonnettes ſur ſon habit, une marotte dans ſa main, & ſur ſa tête un chaperon & des oreilles d'âne, une plume, & la reſſemblance d'une crête de coq. Il paroît que les bouffons étoient jadis très-careſſés des Nations du Nord, & ſur-tout à la Cour de Danemarck : peut-être notre ancien *Joculator regis* déſignoit-il un pareil perſonnage.

Un Savant du premier mérite, dans la Littérature de l'Hiſtoire, penſe que toute la repréſentation qui eſt peinte ſur ma fenêtre, eſt celle d'une proceſſion en Danſe Moreſque autour du Mai; & il eſt porté à croire, malgré quelques doutes, que les perſonnages de ma fenêtre ſont rangés à rebours. Par cet arrangement, dit-il, cette pièce paroît former un tout régulier, & ſa marche eſt ouverte & fermée par un Fol, dans l'ordre ſuivant. La douzième figure eſt le Fol bien connu : la onzième eſt le More, & la dixième l'Eſpagnol; perſonnages qui appartiennent ſpécialement à la Danſe Moreſque : & il remarque que l'Eſpagnol forme ordinairement une eſpèce de moyen terme entre les perſonnages Mores & Anglois, ayant les grandes & biſarres manches de l'un, & la pièce d'eſtomach lacée de l'autre. La neuvième figure eſt *Tom* le flûteur; la huitième le *Mai* : ſuivent après les caractères Anglois, repréſentant, à ce qu'il croit, les cinq étages de la condition civile. La ſeptième eſt l'Homme aiſé, ou le Bourgeois indépendant. La ſixième eſt un rentier, un Villageois. Il prend la figure cinquième, qui offre un homme ſur le Cheval-bâton, pour un Roi More : & d'après pluſieurs

marques d'une diſtinction ſupérieure, pour le plus grand perſonnage de la pièce, le Monarque du Mai, & l'époux déſigné de notre Angloiſe Marianne. La cinquième eſt un Homme de qualité. La troiſième, le Moine, qui repréſente tout le Clergé. La première figure eſt un Fol de moins de conſéquence, qui ferme la marche.

Je n'oſerai pas aſſurer ſi ce plan & cet ordre ont été dans l'intention du Peintre. La deſcription & l'ordre indiqué par ce Savant, eſt le revers de la mienne, & commence où la mienne finit.

Quant à l'antiquité de ce vitrage peint, il n'y a ni monument ni tradition qui nous en apprenne rien; & il n'y a d'autre date dans ce lieu, que celle-ci, 1621 : elle eſt ſur une porte; &, à mon avis, elle indique l'année où a été bâtie la maiſon.

Le livre *des jeux & récréations honnêtes du Dimanche, après les prières du ſoir & des fêtes*, publié par le Roi Jacques en 1618, permettoit les jeux de Mai, les Danſes Moreſques & l'érection des arbres Mai : & comme Benjonſon l'indique dans la métamorphoſe *des Bohémiennes*, cette jeune Marianne & le Moine, avec le Cheval-bâton; ſouvent omis, continuèrent d'être introduits quelquefois dans la Danſe Moreſque, juſqu'en 1621. Je crus jadis que cette fenêtre pouvoit avoir été peinte vers ce tems; mais j'ai à préſent des objections à faire contre cette conjecture. Il paroît, par le prologue de la pièce d'*Henri VIII*, que les fols de Shakeſpear étoient habillés avec une caſaque bariolée, bordée de jaune. Le fol de ma fenêtre n'eſt point dans ce coſtume, & il a ſur ſa tête un chaperon que je crois être ce qui couvroit la tête d'un fol avant le tems de Shakeſpear, ou c'étoit un bonnet avec une crête de coq, comme Johnſon & Warburton l'aſſurent, & y ſemblent

autorisés par le passage où le fol du Roi Léar donne à Kent son bonnet, en l'appellant son *coxcomb*, sa *crête de coq*.

J'ignore si on peut former quelque jugement, d'après la manière d'épeler l'inscription en rouleau qui est sur le Mai, sur lequel est déployée l'ancienne Bannière d'Angleterre, & non pas l'Étendard d'union de la Grande-Bretagne, ou la Croix rouge de Saint-George & la Croix blanche de Saint-André jointes ensemble, qui fut ordonnée par le Roi Jacques en 1606, comme l'assure la chronique de Stowe. Il n'y a qu'un seul des pourpoints qui ait des boutons, qui, je crois, étoient d'usage sous le règne d'Élisabeth : aucune des figures n'a de fraises au col. Cette mode commença dans les dernières années de Henri VIII : & à leur défaut de barbe, je serois tenté de supposer qu'elles ont été tracées avant l'an 1535, lorsque Henri VIII commanda à toute sa Cour de raser leurs têtes, & fit raser la sienne & couper sa barbe avec des ciseaux, & ne la fit plus raser. Il est probable que ce verre fut peint dans le tems de sa jeunesse, lorsqu'il aimoit les jeux de Mai, à moins qu'on ne puisse la juger plus ancienne de près de deux siècles.

Telles sont mes conjectures sur un sujet très-obscur, & qu'il est tems que j'abandonne à quelque Érudit plus versé que moi dans l'histoire de nos costumes antiques.



Nouvelles recherches de M. Steevens, ſur la perſonne & la vie de Shakeſpear. Édition de 1778.

POPE rapporte, comme tenant ce fait de M. Rowe, que Shakeſpear, jeune, garda les chevaux à la porte du Spectacle. Je ne puis m'empêcher d'obſerver, dit M. Steevens, que cette Anecdote manque de probabilité. Quoique Shakeſpear ait quitté Stratford, ſa patrie, par les ſuites d'une étourderie de jeuneſſe, nous n'avons nulle raiſon de penſer qu'il ait renoncé à la profeſſion de ſon père, qui faiſoit un négoce lucratif, ni à la tendreſſe de ſa femme, qui venoit de lui donner deux enfans, & qui étoit elle-même la fille d'un riche Cultivateur. Il n'eſt pas vraiſemblable, qu'après qu'il fut hors de l'atteinte des pourſuites de ſon perſécuteur, il ait caché ſon plan de vie & le lieu de ſon ſéjour à ceux qui ne pouvoient manquer de le ſecourir, dans ſon beſoin, & lui ſauver la triſte néceſſité de garder les chevaux à la porte d'un Spectacle pour ſubſiſter. M. Malone a obſervé qu'il étoit très-facile au jeune Shakeſpear de trouver accès au Théatre. Thomas Green, fameux Comédien de ce tems-là, étoit de la même Ville que lui, & peut-être ſon parent. Le génie de notre Auteur le portoit à la poéſie : ſes liaiſons avec un Acteur devoient naturellement tourner ſes productions vers le genre Dramatique, où il auroit ſenti par lui-même que la gloire & le profit n'étoient pas incompatibles, & que le Théatre conduiſoit à tous les deux. Que ce fût même dans ce tems-là la coutume d'aller au Spectacle à cheval, c'eſt ce que j'ignore encore. Les

Théatres les plus fréquentés étoient sur le bord de la Tamise, & les *Pamphlets* satyriques du tems nous apprennent que c'étoit ordinairement par eau qu'on se faisoit conduire à ces lieux d'amusement. Pas un Écrivain ne parle de la coutume d'y aller à cheval, & de faire garder ses chevaux à la porte pendant la durée du Spectacle. D'ailleurs, la certitude de cette Anecdote n'est appuyée d'aucune preuve positive : c'est M. Davenant qui l'a contee à M. Betterton, lequel l'a communiquée à M. Rowe; lequel M. Rowe l'a, suivant Johnson, racontée à M. Pope.

Nouvelles Anecdotes sur Shakespear, recueillies de plusieurs fragmens ramassés par M. Oldys, qui avoit long-temps travaillé à ces recherches, & qui se proposoit d'écrire une vie détaillée de ce Poëte.

Si l'on en croit la tradition, Shakespear s'arrêtoit souvent pour rafraîchir à la taverne de *la Couronne*, dans Oxford, en allant & venant de Londres. L'Hôtesse étoit une très-belle femme, pleine d'esprit & de vivacité : & son mari, M. Davenant, qui depuis fut Maire de la ville d'Oxford, étoit un homme sérieux & mélancolique; mais tous les deux, avec un caractère si opposé, aimoient singuliérement la conversation de Shakespear. Leur jeune fils, Guillaume Davenant, bien connu depuis, étoit alors un enfant qui alloit aux écoles de la Ville, & pouvoit avoir dix-sept à dix-huit ans; & il étoit aussi si épris de Shakespear, que dès qu'il apprenoit son arrivée, il laissoit là l'école pour courir le voir. Un jour un vieux bourgeois qui le connoissoit, le voyant courir à perte d'haleine, lui demanda où il alloit si vîte : *Je vais voir*,

répondit le jeune homme, *mon parrein Shakeſpear.* — *Voilà un bon enfant*, dit le vieillard : *mais prends garde de prendre le nom de Dieu* (†) *en vain.*

Un des frères cadets de Shakeſpear, qui remplit une longue carrière, & vêcut juſqu'après le rétabliſſement de Charles II, alloit, dans ſa jeuneſſe, viſiter ſouvent ſon frère Guillaume à Londres, & le voir jouer dans ſes pièces. Il fut fidèle à cet uſage, tant que ſon frère vêcut; & après ſa mort, il continua toujours de faire le même voyage à Londres, pour voir repréſenter ſes ouvrages. Pluſieurs Acteurs de ce tems voulurent le queſtionner ſur ſon frère & ſur ſon mérite d'Acteur : mais celui-ci étoit ſi vieux, & ſa mémoire & ſa tête ſi affoiblies, que tout ce qu'il put leur dire, c'eſt qu'il ſe ſouvenoit d'avoir vu bien jouer à ſon frère le rôle du vieillard décrépit *Adam*, dans la Comédie, *comme il vous plaira.*

Au-deſſous du buſte de Shakeſpear, dans ſon monument de l'Égliſe de Stratford, après les deux vers latins que nous avons rapportés dans la préface,

Ingenio Pylium, &c.

on lit cette autre inſcription en vers Anglois.

« Arrête, paſſant : pourquoi précipites-tu tes pas ? Lis, ſi tu peux, & connois celui que la mort jalouſe a placé dans ce monument ; Shakeſpear, avec lequel expira la Nature, & dont le nom orne bien mieux ſa tombe, que le luxe le plus ſomptueux ; puiſque tout ce qu'il a écrit ne laiſſe à l'Art qui ſurvit, d'autre emploi que celui de Page aux gages de ſon rare génie ».

(†) En Anglois, parrein, s'appelle *god-father*, père en Dieu.

Ce monument fut élevé en 1741, par les soins du Comte de Burlington, du Docteur Mead, de M. Pope & M. Martin. M. Fleetwood, & M. Rich, firent chacun un présent du produit d'une des pièces de Shakespear. Il fut exécuté par Scheemaker, sur le dessin de Kent.

On lit au bas de ce monunent : *Amor publicus posuit.*

La devise du Théatre du *Globe*, étoit : *Totus mundus agit Histrionem :* & Shakespear fit ces deux vers.

> *Nous sommes plus ou moins ce que nous voyons,*
> *Tous à la fois Acteurs & Spectateurs.*

M. Bowman, Comédien, disoit avoir appris qu'une partie du caractère de Falstaff avoit été emprunté d'un Bourgeois de Stratford, qui avoit infidélement violé une promesse faite à Shakespear, ou obstinément refusé de lui céder, pour un prix considérable, une portion de terre qui joignoit le patrimoine de Shakespear, dans la Ville ou près de la Ville de Stratford.

Jacques premier, Prince savant & qui protégeoit les Arts, écrivit de sa main, à Shakespear, une lettre des plus honorables & des plus gracieuses. Le Duc de Buckingham, de qui l'on tient cette Anecdote, avoit vu la lettre dans les mains de M. Guillaume Davenant.

Joseph Taylor, & Jean Lowine, furent instruits par Shakespear lui-même, à jouer, l'un le rôle d'Hamlet, l'autre celui de Henri VIII.

Feu Thomas Osborne, Libraire, ignoroit en quelle langue *le Paradis perdu*, de Milton, avoit été composé ; & il employa un de ses mercenaires, qu'il nourrissoit (†)

(†) Ce Libraire en rappelle un qui disoit fort naïvement : Je voudrois tenir dans mon grenier, Diderot, Rousseau & Voltaire,

dans ſes greniers, à le traduire de la verſion Françoiſe en proſe Angloiſe. Comme on ne peut pas répondre qu'il ne ſe trouvât auſſi un autre Libraire, qui, ignorant dans quelle langue a compoſé Shakeſpear, s'aviſeroit de le faire traduire de la traduction qui ſe publie à Paris, il n'eſt pas inutile de lui obſerver d'avance, que pluſieurs Anecdotes particulières, rapportées dans la Préface de cette traduction, ne ſont pas certaines, non plus que la deſcription qu'on y donne du Jubilé de Stratford, & qu'on y repréſente comme une fête ſolemnelle, univerſellement approuvée, & où toute la Nation prît part.

On dit dans cette Préface, que Shakeſpear vint à Londres ſans aucun plan de vie, & que ſe trouvant à la porte d'un Théatre, il s'y arrêta par une ſorte d'inſtinct, & s'y offrit à garder les chevaux; — qu'il jouoit ſupérieurement le rôle de l'Ombre, dans Hamlet; — qu'il quitta de bonne-heure le Théatre, & retourna vivre, ſans faſte & ſans éclat, dans ſa Patrie; — que les Courtiſans de Jacques premier lui adreſsèrent pluſieurs complimens, qui ont été conſervés; — qu'il ſoulagea de ſes bienfaits une veuve, chargée d'une nombreuſe famille, & qu'un procès avoit ruinée; — que ſes Éditeurs ont rétabli pluſieurs paſſages dans ſes pièces, par le ſecours des manuſcrits qu'il a laiſſés après lui (†).

---

s'ils n'étoient pas riches; tous ſans culotte: je les nourrirois bien, & Dieu ſait comme cela m'abattroit de l'ouvrage.

(†) M. Steevens, critique très-ſavant, peut bien avoir raiſon dans ſon obſervation ſur ces différens faits: mais ce qui lui paroît invraiſemblable, a paru fondé à Pope, Rowe, & autres Écrivains célèbres, ſes compatriotes; & l'on peut, ſans honte, s'égarer ſur

Malgré mon obſervation ſur le peu de fondement de ces Anecdotes, je n'oublierai pas la juſtice qui eſt due aux talens de ces eſtimables Traducteurs François, dont l'habileté & la fidélité dans l'exécution d'une entrepriſe auſſi difficile n'eſt ſurpaſſée que par leur extrême candeur, qui ſeule ſuffiroit pour couvrir les imperfections d'Écrivains bien moins élégans & bien moins judicieux qu'eux. *Steevens.*

leurs traces. Hors un ſeul, tous ces faits n'ont rien d'étonnant ni d'extraordinaire : c'eſt ſur la foi de pluſieurs témoignages Anglois & publics, qu'on les a rapportés. C'eſt aux Anglois à décider, leſquels de leurs Auteurs ont le mieux rencontré la vérité dans cette recherche obſcure. En attendant, les Lecteurs étrangers peuvent choiſir, entre ces autorités oppoſées, celles qui leur paroîtront les plus raiſonnables.



Extrait d'un essai sur l'ordre chronologique des Pièces de Shakespear, par M. Malone, avec cette épigraphe.

Trattando l' ombre come cosa salda. Le Dante.

Toutes les circonstances qui concernent les personnes dont nous admirons les écrits, intéressent notre curiosité. L'époque & le lieu de leur naissance, leur éducation & les progrès graduels de leur génie, les dates de leurs productions, & l'accueil qu'elles reçurent dans le temps, leurs penchans & leurs goûts, leurs amitiés privées, & jusqu'à leurs traits & leur forme extérieure, tout d'eux attire & excite vivement l'attention de la postérité. Non contens de recevoir, comme un don gratuit, la sagesse accumulée des siècles, nous aimons à visiter les demeures où l'on dit qu'habitèrent nos maîtres; nous contemplons, avec une douce émotion, les arbres à l'ombre desquels ils se sont reposés, & nous voudrions voir & converser avec ces sages, dont les travaux ont augmenté le pouvoir de la vertu & l'énergie de la verité.

Depuis Homère, il n'est point de Poëte qui ait excité, comme Shakespear, cette curiosité à un degré suprême; il n'en est point qui ait été plus idolâtré de ses compatriotes. Un ardent désir d'entendre à fond & d'éclaircir tous ses ouvrages, a saisi une foule de Savans de ce siècle, & l'on n'a rien épargné pour remplir & perfectionner cette tâche.

Le même esprit nous a portés à recueillir les faits & les lumières qui peuvent servir à fixer l'ordre de ses compositions, & les dates différentes de chacune de ses pièces.

Vénus & Adonis.

Le premier essai de Shakespear fut le Poëme de *Vénus & Adonis*, qu'il publia à vingt-neuf ans. Il appelle, dans sa dédicace, le Comte de Southampton, *le premier héritier des productions de sa muse.* Il n'écrivit pas avant 1593 ; & il continua d'écrire jusqu'en 1613, trois ans avant sa mort ; & en vingt années, il composa trente-six pièces.

On connoît le nombre de celles qu'il composa avant 1600 : il y en a seize.

Le *Roi Jean*, les *Méprises*, la *première partie d'Henri VI*, les *deux Véronois*, sont ses productions les plus précoces.

On conjecture que c'est en 1589 qu'il commença à travailler pour le Théatre, à l'âge d'environ vingt-sept ans.

Titus Andronicus. 1589.

J'ai ouï-dire à un ancien Amateur du Théatre, que *Titus Andronicus* n'étoit pas en entier de lui ; qu'un jeune Auteur lui présenta cette pièce, & que Shakespear retoucha seulement deux des principaux caractères. *Ravenscroft.*

Les peines de l'Amour perdues. 1591.

M. Gildon, dans ses remarques sur les *peines de l'Amour perdues*, dit qu'il ne peut deviner pourquoi l'Auteur a donné ce nom à cette Comédie. Voici probablement la suite des idées qui lui suggérèrent ce titre (†).

« Gagner en amour, c'est quelquefois un gain fatal ; perdre

(†) If haply won, perhaps a hapless gain : if lost, why then a grievous labour won. *Les deux Véronois, acte premier, scène première.*

en amour, c'est souvent gagner des peines de moins ». *Tout est bien qui finit bien*, fut d'abord intitulé, *les peines de l'Amour récompensées*.

Le Conte d'Hiver. 1594.

Le Conte d'Hiver fut représenté à la Cour au commencement de 1613. M. Walpole pense, que Shakespear se proposa de faire, dans cette pièce, l'apologie d'Anne Bouleyn ; & il la regarde comme une seconde partie d'Henri VIII. — J'inclinerois à penser qu'il faudroit placer la composition de cette pièce en 1601 ou 1602, plutôt qu'en 1594.

Le songe de la nuit d'Eté. 1595.

Le songe de la nuit d'Été me paroît un des premiers ouvrages du Poëte ; par l'espèce de luxe d'imagination qui sent la jeunesse, par la foule de scènes en rimes continues, par la pauvreté de la fable, & le défaut de distinction marquée entre les principaux personnages. Il paroîtroit qu'elle auroit été écrite lors des ridicules disputes de prééminence entre la Tourbe Histrionique, & par une suite de la vive impression que fit sur l'ame d'un jeune homme novice le spectacle de ces mœurs ; ce qui le porta à les peindre d'abord. Il a très-heureusement ridiculisé l'ambition d'un Candidat du Théatre pour les applaudissemens, dans *Bottom le Tisserand.* Mais c'est envain qu'on cherche aucuns traits de caractère, même dans les personnages les plus qualifiés de ce Drame. Les mœurs d'*Hyppolite l'Amazone* n'ont rien qui la distingue des autres femmes. *Thésée*, le compagnon d'Hercule, ne se trouve engagé dans aucune entreprise digne de son rang & de sa réputation, & n'agit point dans tout le cours de la pièce :

comme le Roi Henri VIII, *he goes out a Maying; il sort pour aller cueillir des fleurs de Mai.* Il trouve les amans dans l'embarras, & ne fait aucun effort pour avancer leur bonheur: lorsque des accidens surnaturels les ont réconciliés, il se joint à leur compagnie, & finit le divertissement de la journée par débiter quelques misérables quolibets, dans un intermède représenté par une troupe de paysans. La partie de la fable, qui renferme les querelles d'*Oberon* & de *Titania*, ne sont pas de l'invention du Poëte: on avoit donné, en 1594, une pièce de Green, intitulée: *L'Histoire Écossoise de Jacques IV, tué à Floddon, mêlée d'une agréable Comédie, repésentée par Oberon, Roi des Fées* (†).

Dans toute la pièce, les caractères les plus élevés sont asservis aux intérêts des rôles subalternes. Nous rions avec *Bottom* & ses camarades; mais ce rire n'est excité que par les puériles inquiétudes d'*Hermia* & de *Démétrius*, *d'Hélène* & de *Lysandre*, ces fantômes l'un de l'autre. Il est donc très-probable que ces caractères si nuls, cette fable si maigre & si dénuée d'intérêt, annoncent une production de jeunesse; & les beautés dont elle est semée ne détruisent point cette conjecture: le génie de Shakespear, même

(†) Steevens n'est point de l'avis de M. Malone: il ne croit point que Shakespear ait rien emprunté de cette pièce, dont voici le plan en abrégé. *Bohan*, Écossois, dégoûté du monde, se retire dans un tombeau où il établit son séjour: là, *Uster Oberon*, Roi des Fées, vient le trouver, & le régale d'une danse de ses sujets. Les deux personnages, après quelques momens d'entretien, se décident à écouter une Tragédie qu'on joue devant eux, & ils moralisent à la fin de chaque acte, comme le chœur des Grecs.

dans sa minorité, devoit embellir, de couleurs brillantes & durables, les plus vils matériaux.

Il y a dans le cinquième acte un passage qu'on a cru une allusion à la mort de Spenser (†).

Roméo & Juliette. 1595.

Les premières pièces sont celles où l'Auteur a fait le plus de vers rimés. Ce penchant du Poëte pour la rime, a diminué de plus en plus avec l'âge, quoiqu'il ne l'ait jamais entiérement quitté. *Roméo & Juliette* est une de celles où il y en a le plus, après les *peines de l'Amour perdues* & le *songe de la nuit d'Été.* Cette circonstance & le sujet de la pièce, fait pour captiver un jeune Poëte, me fait croire que c'est la première Tragédie qui soit sortie de sa plume. La citation que la nourrice de Juliette fait d'un tremblement de terre, arrivé onze ans auparavant, n'a aucune vérité. C'est un trait de caractère des vieilles gens du peuple, qui se plaisent à citer une multitude de circonstances, de détails étrangers au sujet, & à dater de quelque événement extraordinaire, comme tremblemens de terre, pestes, comètes, batailles, &c. ainsi dans *Hamlet*, le fossoyeur date le commencement de son métier, de l'année où le feu Roi vainquit Fortinbras, du jour que nâquit Hamlet: ainsi dans *Henri IV*, la gouvernante *Quickly* rappelle à *Falstaff*, qu'il avoit juré sur un verre doré de l'épouser,

(†) Spenser & sa femme, dans l'infortune, furent forcés de fuir de leur maison, qui fut brûlée dans les révoltes d'Irlande. Le Comte d'Essex lui envoya un présent de deux cents guinées; mais il les refusa, disant qu'*il n'avoit pas assez de tems à vivre pour les dépenser.* Il mourut quelque tems après.

étant dans la chambre du *Dauphin*, à une table ronde, auprès d'un feu de charbon de terre, un Mercredi de la ſemaine de la Pentecôte, lorſque le Prince lui caſſa la tête pour avoir comparé le Roi, ſon père, à un chanteur de Windſor.

La nourrice ſe contredit dans ſon calcul de l'âge de Juliette. Elle a dit expreſſément que dans quinze jours elle auroit quatorze ans; & ſuivant cet autre calcul, elle n'en auroit que douze. Shakeſpear a voulu peindre l'humeur babillarde de la vieilleſſe.

Les Mépriſes. 1596.

Les *Mépriſes* n'ont pu paroître avant 1596; car la traduction des *Ménechmes*, de Plaute, d'où cette Comédie eſt priſe, ne fut pas publiée avant 1595.

Hamlet. 1596.

Hamlet ne parut pas d'abord tel que nous l'avons : ce n'étoit qu'une eſquiſſe, comme les *Femmes joyeuſes de Windſor* & *Roméo & Juliette :* elle fut enſuite augmentée par l'Auteur, de plus de moitié : elle n'a paru que depuis 1597.

Tout eſt bien qui finit bien. 1598.

Tout eſt bien qui finit bien, porta auſſi ce titre : *Un mauvais commencement fait une bonne fin ;* & auſſi, *M. Parolles.*

Henri V. 1599.

Pope a cru que ce Drame hiſtorique étoit une des dernières productions de Shakeſpear; mais il s'eſt évidemment trompé. Le prologue de la pièce de Benjonſon, *chaque*

Homme

Homme dans son humeur, qui fut jouée en 1598, semble faire allusion à cette pièce. Mais je soupçonne que le prologue ne fut écrit qu'en 1601, lorsque la pièce fut imprimée; & il est même très-probable que cette pièce fut reçue par les bons offices de Shakespear, qui même y joua un rôle.

Quelque envieux & méchant que fût Johnson, il n'est pas vraisemblable qu'il eût cherché à ridiculiser son bienfaiteur, dans le tems même qu'il venoit de l'obliger essentiellement. Ce ne fut que quelques années après que son envie éclata, & le poussa à composer ce prologue satyrique. Il est certain que peu de tems après l'an 1600, il y eut un refroidissement entre Shakespear & lui; & depuis cette époque, jusqu'à la mort de Shakespear, il ne cessa de mêler ses éloges de sarcasmes & de réflexions malignes.

Drummond, Écrivain contemporain de Benjonson, & son intime connoissance, fait de lui le portrait suivant.

« Johnson s'aimoit & s'estimoit excessivement : il étoit plein de mépris & de dédain pour les autres : il eût risqué de perdre un ami, plutôt que de sacrifier un bon mot. Il étoit soupçonneux & défiant de tout ce que disoient & faisoient les autres autour de lui, sur-tout quand il avoit bu; ce qui lui arrivoit souvent : il affectoit une hypocrite modestie sur les talens qu'il possédoit, & se vantoit de ceux qu'il n'avoit pas : il ne trouvoit rien de bien, que ce qu'avoient fait ses amis ou lui : affable & colère par boutades & par passion : indifférent à acquérir & à conserver : vindicatif; mais quand on le relevoit vertement, profondément chagrin : il interprétoit les propos les plus innocens dans le plus mauvais sens : il tenoit pour toutes les Religions, qu'il connoissoit à fond. Ses ouvrages sont faciles & coulans; mais il excelloit sur-tout dans la tra-

duction : en un mot, il étoit en tout l'opposé de Shakespear : aussi aigre, aussi mal-intentionné, aussi vain & fâcheux, que Shakespear étoit doux, bon, sociable & aimable, avec dix fois plus de mérite.

Les Femmes Joyeuses de Windsor. 1601.

La première esquisse des *Femmes Joyeuses de Windsor* parut en 1602 : elle fut probablement composée en 1607, après les deux parties d'*Henri IV*, par obéissance pour Élisabeth, qui souhaita de voir Falstaff amoureux, après que tout le plaisant de son caractère avoit été épuisé dans toutes les autres situations. Mais il n'est pas si clair, qu'elle ait été écrite après *Henri V*. *Nym* & *Bardolph* sont tous deux pendus dans *Henri V*, & reparoissent dans les *Femmes Joyeuses de Windsor*. *Falstaff* est disgracié à la fin de la seconde partie d'*Henri IV*, & meurt dans *Henri V* : mais dans les *Femmes Joyeuses de Windsor*, il parle comme s'il étoit encore en faveur à la Cour, & M. *Page* éconduit la recherche que fait *Fenton* de sa fille, sur la raison qu'il étoit de la société *du Prince extravagant & de Poins*. Ces circonstances paroissent favoriser la supposition que cette pièce fut écrite entre la première & la seconde partie d'*Henri IV*. D'un autre côté, on peut conclure de la tradition qu'on a citée ci-dessus, qu'elle n'a pas été écrite à cette époque. Si on la place entre la seconde partie d'*Henri IV* & *Henri V*, il faut se rappeller que la *Quickly*, qui est moitié Aubergiste & moitié pourvoyeuse, dans *Henri IV*, est, dans les *Femmes Joyeuses de Windsor*, la gouvernante de la maison du Docteur *Caïus*, & fait un rôle décent; & dans *Henri V*, elle est la femme de *Pistol*, & meurt dans un Hôpital; progression qui n'est pas fort naturelle. De plus, lorsque *Quickly* paroît pour la première fois dans les

Femmes Joyeuses de Windsor, *Falstaff* ne la reconnoît pas, & elle ne le reconnoît pas non plus, ni *Pistol* ni *Bardolph*. La vérité est, à ce que je crois, que cette pièce fut écrite après *Henri V*, & après que Shakespear avoit fait périr *Falstaff*. Pour obéir aux ordres de la Reine, il le ressuscita, & jugea nécessaire de ressusciter avec lui tous ses camarades qui avoient coutume de paroître à sa suite, *Nym*, *Pistol*, *Bardolph* & le *Page Robin*, & il disposa de ses personnages selon son besoin, sans trop s'embarrasser de leurs situations ou de leurs catastrophes dans les pièces précédentes.

Henri VIII. 1601.

Il est probable qu'*Henri VIII* fut composé avant la mort d'Élisabeth, arrivée le 24 Mars 1603, & que l'Éloge du Roi Jacques, qui est lié avec le Panégyrique de cette Reine, fut ajouté après-coup, à l'avénement de Jacques au Trône : d'abord cet Éloge est très-incohérent & grossiérement lié avec ce qui précède & ce qui suit; & d'ailleurs Shakespear connoissoit trop bien la Cour, pour avoir la mal-adresse de complimenter, du vivant d'Élisabeth, son héritier présomptif, dont on sait qu'elle étoit très-jalouse.

Il est bien plus probable que Shakespear a composé cette pièce, dont le principal sujet est la disgrace de la Reine *Catherine*, l'élévation d'*Anne Bouleyn*, & la naissance de sa fille, du vivant de cette fille, qu'après sa mort; dans un tems où ce sujet devoit singuliérement plaire à la Cour, plutôt que dans un tems où il seroit devenu bien moins intéressant.

La Reine Catherine, il est vrai, est représentée avec un caractère aimable, mais elle est éclipsée; & plus son mérite est grand, plus ce compliment étoit flatteur pour la

mère d'Élifabeth, à la beauté de laquelle la fienne étoit obligée de céder.

Si *Henri VIII* avoit été fait du règne de Jacques premier, le Poëte, au lieu de s'étendre, comme il a fait dans la dernière fcène, fur l'éloge de la Reine; éloge qui ne pouvoit beaucoup plaire à fon fucceffeur, il l'auroit fans doute fait figurer au premier rang dans la prédiction, & auroit relégué la Reine dans l'enfoncement du tableau, autant qu'il lui auroit été poffible.

Si Jacques premier avoit été l'objet principal du Poëte dans la formation de fon plan, il n'auroit donné qu'une courte efquiffe du caractère d'Élifabeth, & fe feroit étendu fur celui de Jacques, dont l'éloge auroit terminé la pièce; au lieu de revenir à Élifabeth, d'une manière brufque & gauche, après que fon portrait paroiffoit fini.

Si la Reine eût été morte, le Poëte auroit été inftruit des particularités de fa mort, de la fituation du Royaume à cette époque : & comme l'Archevêque *Crammer* eft fuppofé avoir le don de prophétie, Shakefpear lui auroit probablement fait faire mention de ces circonftances; au lieu que la prédiction, telle qu'elle eft, eft toute générale, & telle qu'elle pouvoit être hafardée du vivant de la Reine; car les principaux faits qu'elle prédit, font, qu'elle mourroit *âgée & vierge*. L'Auteur pouvoit, fans fe tromper, prédire le premier de ces faits; car en fuppofant cette pièce écrite en 1601, Élifabeth avoit près de foixante-dix ans. Le fecond ne pouvoit manquer de plaire à la Reine. Après qu'elle fut parvenue au Trône, elle fe montra jaloufe & fière de fa virginité, & déclara qu'elle avoit époufé fon peuple, & qu'elle ne vouloit d'autre infcription fur fa tombe, que celle-ci : *ci gît Élifabeth, qui régna & mourut vierge*. Enfin Shakefpear a jetté les côtés défavantageux du caractère du père d'Élifabeth, dans

l'ombre : il l'a peint extrêmement affecté des maux de ses sujets, & donnant des ordres pour les soulager ; tendre & obligeant pour sa Reine, reconnoissant envers le Cardinal : & à l'égard de Crammer, capable de discerner & de récompenser le vrai mérite. Il a montré la même complaisance, en présentant la mère d'Élisabeth sous les points de vue les plus favorables.

Anne Boulen est représentée remplie du plus tendre intérêt pour les souffrances de sa maîtresse, la Reine Catherine, recevant l'honneur que le Roi lui confère dans le titre de Marquise de *Pembroke*, avec une modestie pleine de grace, & plus attentive à cacher à la Reine son avancement, que curieuse de pénétrer les motifs d'une faveur si extraordinaire, ou de se livrer au songe flatteur d'être Reine un jour.

Ce que dit dans les vers suivans, d'Anne Boulen, le Lord Chambellan, paroît évidemment fait pour être entendu d'Élisabeth.

> J have perused her will, *&c.*
> Beauty aud honour are in her so mingled, *&c.*
> *Je l'ai bien examinée*, &c.
> *L'honneur & la beauté paroissent en elle si heureusement assorties*, &c.

La salle de Spectacle du Globe fut brûlée en entier le jour de Saint-Pierre, l'an 1613, lorsqu'on jouoit *Henri VIII*. Ce fut la bourre de deux canons, appellés *Chambers*, qui mit le feu aux planchers couverts de chaume & de joncs. Benjonson étoit présent à cet incendie. Les Comédiens de ce Théatre s'appelloient, *les Gens* (*servants*) *du Lord Chambellan.*



Troïlus & Creſſida. 1602.

Malone penſe, avec Pope, que *Troïlus & Creſſida* peut avoir été écrite en 1608. C'eſt une des pièces où il y a le plus d'obſervations morales & politiques.

Meſure pour Meſure. 1603.

Il eſt probable que *Meſure pour Meſure* fut compoſée peu de tems après l'avénement de Jacques premier. On le préſume par une courte apologie qu'on y trouve de la manière ſuperbe & mal-gracieuſe dont ſe comporta ce Roi à ſon entrée en Angleterre. Il étoit ſi offenſé des félicitations irréfléchies & imméritées de ſes ſujets à ſon entrée dans Londres, qu'il publia un Édit qui défendoit au peuple de s'adreſſer directement à lui : & dans la ſuite de ſon règne, lorſqu'il paroiſſoit en public, ſur-tout dans les jeux & les fêtes, les approches du peuple l'impatientèrent ſi fort, qu'il le repouſſoit brutalement, & le diſperſoit avec un front menaçant, pour ne pas dire avec des imprécations.

Macbeth. 1606.

Lorſque le Roi Jacques premier viſita Oxford, en 1605, trois Étudians du Collége de *Saint-Jean*, jouant le rôle des trois Sorcières avec leur coſtume, lui récitèrent un petit Poëme dramatique fondé ſur la prédiction des Sybilles (ou *Sorcières*), relative à *Banquo & Macbeth.*

Farmer penſe que cette petite pièce étoit antérieure à celle de Shakeſpear.

C'étoit un ſujet fait pour plaire à la Cour : le Roi avoit fait un livre ſur la *Démonologie.*

On peut voir une diſſertation ſur une pièce de *Thomas*

Middleton, contemporain de Shakespear, & d'où l'on conjecture que Shakespear a pris toute sa magie. On a aussi connoissance de plusieurs pièces de Théatre anciennes, qu'on ne sache pas encore avoir été imprimées, & qu'on exhorte les possesseurs à publier, s'ils les ont. Telles sont *Ninus & Sémiramis*, *Mahomet & Irène la belle Grecque*, *Tancrède*, &c.

Jules-César. 1607.

Shakespear forma les plans de sept à huit pièces sur des essais malheureux des Poëtes qui étoient venus avant lui; mais nul Écrivain contemporain n'osa s'essayer sur un sujet qu'il eût traité lui-même.

Jules-César fut une de ses pièces les plus applaudies.

Timon. 1610.

Il existe une Comédie manuscrite sur le sujet de *Timon*; qu'on présume, à l'écriture & au style, être à-peu-près du siècle de Shakespear. Il y a un Intendant nommé *Lachés*, qui fait le même rôle que *Flavius*, & n'abandonne pas son maître dans sa disgrace. Il y a aussi un banquet en peinture, que Timon donne à ses perfides amis : au lieu d'*eau chaude*, ce sont des pierres peintes comme des artichaux qui sont servis, & qu'il jette à la tête de ses Hôtes.

Un jour il nous donne des diamans, & l'autre des pierres.

Othello. 1611.

Warburton imagine qu'il y a un trait de satyre contre l'Ordre des Baronets, crée en 1611 par Jacques premier, dans ces deux vers d'Othello : *Autrefois le cœur donnoit la*

main ; mais aujourd'hui, dans nos unions modernes, ce sont les mains & non les cœurs qui se marient. Voilà tout le sens de ces deux vers, sans aucun rapport au blazon, ni envie de Shakespear de satyriser l'institution de l'Ordre des Baronets par Jacques premier, qui l'avoit protégé & gratifié d'un privilége & d'une lettre honorable. — Dans tous les mariages, les armes de la femme étoient jointes à celle du mari. *Join* (joindre), c'est en termes de blazon, *quarter*, *écarteler les armes du couple nouvellement marié :* & Shakespear emploie *heraldry*, pour *union* en général ; comme dans son Poëme de *Lucrèce*, il l'emploie pour l'union & le mélange des couleurs, d'où résulte le teint de la beauté.

This heraldry in Lucrece's face was seen.

Ce mélange de couleurs qu'on voyoit sur le visage de Lucrèce.

La Tempête. 1612.

En Octobre, Novembre & Décembre de l'année 1612, il arriva sur les côtes d'Angleterre des tempêtes si furieuses, qu'en moins de deux heures il périt cent vaisseaux. On écrivit plusieurs brochures sur ces tragiques événemens : on les représenta en estampes, où l'on voyoit des vaisseaux s'abîmant dans les flots, des Châteaux s'écroulant sur la tête du Concierge, & le Diable ébranlant & renversant les tours. D'autres racontoient la manière merveilleuse dont Edmond Pet, matelot, avoit échappé au naufrage : un autre peint les mers de Douvres toutes étincelantes de feux, comme le monde embrasé. Cette tempête laissa tant de terreur dans les esprits, qu'on ordonna, pour cette occasion, une forme de prière, qui fut imprimée à la suite d'une de ces feuilles. Ainsi le Poëte

a pu donner à sa pièce le nom de *Tempête*, d'après cet événement ; car il est très-probable que plusieurs de ses pièces ont tiré leurs noms des saisons dans lesquelles elles ont été produites. La *douzième nuit*, par exemple, fut sans doute représentée, la première fois, dans les fêtes de Noël.

C'étoit peut-être un usage de donner, à la Cour, des pièces de Théatre dans les fêtes de Noël. Deux Comédies de *Lilly* furent jouées le douzième jour devant la Reine, en 1591 ; les *peines de l'Amour perdues* le fut devant Élisabeth dans les mêmes fêtes de Noël ; le *Roi Léar*, devant Jacques premier, le soir de Saint-Étienne.

Le *Songe de la nuit d'Été*, & le *Conte d'hiver*, n'indiquent pas la saison dans leurs sujets : l'un est relatif au tems où l'on tond les troupeaux, & le *Songe de la nuit d'Été*, à la nuit qui précède le premier jour de Mai : mais ces titres furent peut-être suggérés par la saison dans laquelle elles furent jouées la première fois. On peut présumer que le *Songe* le fut en Juin, & le *Conte d'hiver* en Décembre.

La douzième nuit. 1614.

On a généralement cru que Shakespear s'étoit retiré du Théatre, environ trois ans avant de mourir. Cette dernière supposition devient très-douteuse. M. *Tyrwhitt* conjecture, avec beaucoup de probabilité, que la *douzième nuit* a été composée en 1616, sur une allusion que cette pièce renferme, à ces *entrepreneurs Parlementaires* (*undertakers*), dont il est souvent parlé dans les regiitres de cette année, de la Chambre des Communes : il furent flêtris de ce sobriquet, pour avoir entrepris de diriger les élections des Chevaliers & des Représentans des Communautés, de manière à s'assurer la pluralité des suffrages de ce Parlement pour la

Cour. D'après cette allusion, il est probable que cette pièce aura été écrite après la retraite de l'Auteur à Stratford.

Quand Shakespear quitta Londres & sa profession, pour aller vivre paisible dans une retraite champêtre, il n'est pas vraisemblable qu'un génie aussi actif se soit tout-à-coup familiarisé avec un état d'inertie & de stérilité. Il est plus naturel de penser, qu'il aura encore quelquefois, dans l'occasion, tourné ses pensées vers le Théatre, que sa muse avoit soutenu, & vers l'intérêt de ses associés, qu'il avoit laissés après lui, lutter avec les capricieuses vicissitudes du goût public. On voit, dans son testament, qu'il ne les avoit point oubliés : ainsi nous devons peut-être cette Comédie, ou à la nécessité d'un amusement littéraire pour un esprit cultivé, ou aux conseils de ses amis, ou à ces deux causes ensemble ; & cette pièce paroît avoir été composée à loisir : la plupart des caractères qu'elle renferme, sont plus finis, plus parfaits, *dramatiquement*, que dans toutes les autres Comédies précédentes.

On doit compter au nombre des maux que nous ont faits nos guerres civiles, l'interruption des Arts & de l'étude des Lettres, & la suppression de plusieurs noms de Poëtes & d'Auteurs Dramatiques, qui ont été plongés dans l'obscurité par les troubles de ces révolutions, & qui jamais depuis n'ont reparu, ni attiré l'attention des siècles suivans. L'oubli de l'ancienne Littérature Angloise continua si long-tems, qu'on peut présumer que beaucoup de livres & d'ouvrages se sont perdus, & que la curiosité & l'esprit de recherche qui s'est ranimé parmi nous dans ce siècle, manquent de matériaux pour ses opérations. Les livres & les brochures qui furent imprimés dans ces tems antérieurs, ont été bientôt détruits ; & si

les Auteurs principaux se sont conservés, à peine faisoit-on attention à leur existence. Il faut que Shakespear, lui-même, fût bien peu lu autrefois, puisque *Tate*, dans sa Dédicace du *Roi Léar*, de Shakespear, avec quelques changemens de sa façon, parle de l'original comme d'une pièce obscure, qu'un ami lui avoit recommandé de lire; & que l'Auteur du *Tatler*, ayant occasion de citer quelques lignes de *Macbeth*, s'est contenté de les emprunter de la pièce que Davenant avoit changée, & où il a défiguré ou négligé gauchement presque toutes les beautés originales.

Quelques Lecteurs pourront trouver que cette recherche sur la vraie date des pièces de Shakespear, est une spéculation stérile & fastidieuse : mais d'autres la trouveront raisonnable, & seront bien-aises d'observer par quels degrés ce grand génie s'est développé lui-même, jusqu'à ce que, comme *l'Ariel de la tempête*, il ait *embrasé* d'étonnemens toutes les parties du vaisseau, & les ait illuminés d'un éclat surprenant, qui n'a pas encore été égalé jusqu'ici, & qui peut-être ne sera jamais surpassé.



***ORDRE** chronologique des dates de la composition des Pièces de Shakespear, démontré pour plusieurs, & probable pour les autres.*

TITUS ANDRONICUS.	1589
Les peines de l'Amour perdues.	1591
La première partie d'Henri VI.	1591
La seconde.	1592
La troisième.	1592
Les deux Véronois.	1593
Le Conte d'Hiver.	1594
Le Songe de la nuit d'Été.	1595
Roméo & Juliette.	1595
Les méprises.	1596
Hamlet.	1596
Le Roi Jean.	1596
Richard II.	1597
Richard III.	1597
La première partie d'Henri IV.	1597
Le Marchand de Vénise.	1598
Tout est bien qui finit bien.	1598
La seconde partie d'Henri IV.	1598
Henri V.	1599
Beaucoup de peine pour rien.	1600
Comme il vous plaira.	1600
Les joyeuses Commères de Windsor.	1601
Henri VIII.	1601
Troïlus & Cressida.	1602
Mesure pour Mesure.	1603
Cymbeline.	1604

Le Roi Léar.	1605
Macbeth.	1606
La méchante Femme mise à la raison.	1606
Jules-César.	1607
Antoine & Cléopatre.	1608
Coriolan.	1609
Timon d'Athènes.	1610
Othello.	1611
La Tempête.	1612
36. La douzième nuit.	1614

Il y a sept autres pièces qu'on a quelquefois comptées au nombre des productions de Shakespear. Leur infériorité de mérite ne seroit pas une preuve décisive du contraire : les premiers & les derniers Tableaux de Raphaël ne se ressemblent guères ; mais une foule d'autres raisons contre leur authenticité, les ont fait exclure des éditions de Shakespear.

Voici les titres de ces sept pièces, & l'ordre chronologique dans lequel le même M. Malone les place.

Périclès.	1592
Locrine.	1593
Sir Jean Oldcastle.	1598
Le Puritain.	1600
La vie & la mort de Cromwell.	1602
Le Prodigue de Londres.	1605
Tragédie d'Yorkshire.	1608



Réflexions de Rowe sur Shakespear.

Les pièces de Shakespear doivent être distinguées en Tragédies & en Comédies : celles qu'on appelle *Historiques*, & mêmes quelques-unes de ses Comédies, sont réellement des Tragédies, avec un mélange, une veine de Comique. Cette espèce de *Tragi-Comédie* étoit une erreur du siècle, & qui est tellement du goût Anglois, que malgré la sévérité de nos Critiques, elles plaisent plus aujourd'hui à la plus grande partie du Public, que les Tragédies pures. Les *Joyeuses Commères de Windsor, les Méprises*, & *la méchante Femme apprivoisée*, sont de pures Comédies. Les autres, de quelque nom qu'on les appelle, tiennent des deux genres à la fois.

Il n'est pas facile de déterminer dans lequel des deux genres Shakespear a le plus excellé. Il y a certainement beaucoup de gaieté dans ses scènes comiques, & il a semé une variété bien marquée & bien amusante dans les caractères qu'il a peints. *Falstaff* est reconnu généralement pour un chef-d'œuvre; & ce caractère est bien soutenu, quoique prolongé dans la longueur de trois pièces; & jusqu'au récit de sa mort que fait son Hôtesse *Quickly*, dans le premier acte d'*Henri V*, divertit autant qu'aucun passage de sa vie. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'avoir peint ce vieux libertin, qui est voleur, lâche & menteur, & qui a tous les vices ensemble, sous des traits si agréables par son esprit & ses saillies, qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer, & qu'on voit, pour ainsi dire avec regret, son camarade Henri le traiter avec mépris, lorsqu'il monte sur le Trône, à la fin de la seconde partie d'Henri IV.

Parmi ses autres extravagances, il lui fait voler un daim,

dans les *Joyeuses Commères de Windsor* : c'étoit pour avoir occasion de peindre son ennemi, sous le nom du Juge *Shallow*. Il lui a donné, à peu de chose près, les armoiries que *Dugdale*, dans ses Antiquités, attribue à une famille du lieu, & il fait faire au *Curé Gallois*, des plaisanteries sur ces armes. Cette pièce est admirable ; les caractères comiques y sont bien variés & bien contrastés, & le but principal de la pièce, qui est de guérir *Ford* de sa folle jalousie, est bien rempli.

Dans la *douzième nuit*, il y a je ne sai quoi de singuliérement ridicule & plaisant dans le caractère du maître d'Hôtel *Malvolio*. Le *Parasite* & le *Fanfaron*, dans *tout est bien qui finit bien*, vaut tout ce qu'il y a de mieux en ce genre, dans Plaute & dans Térence. Dans la *méchante Femme apprivoisée*, *Petruchio* est un caractère des plus comiques qu'on puisse imaginer. Dans *beaucoup de bruit pour rien*, la conversation de *Bénédic* & de *Béatrix*, & celle de *Rosalinde* dans *comme il vous plaira*, sont pleines d'esprit & de saillies. Ses *Paysans* ; caractère qui se trouvoit dans toutes les pièces du tems, sont très-amusans ; & je crois que *Thersite*, dans *Troïlus & Cressida*, & *Apemantus*, dans *Timon d'Athènes*, sont des chefs-d'œuvres de mauvais naturel, & d'humeur satyrique. Je pourrois ajouter l'incomparable caractère du Juif *Shylock* dans le *Marchand de Venise* : mais quoique nous ayons vu cette pièce jouée pour Comédie, & le rôle de Juif exécuté par un excellent Comédien, j'ai peine à croire que l'Auteur n'ait pas eu en vue de faire une Tragédie en la composant. Il y respire un esprit de vengeance si mortelle, une telle férocité sauvage, & un projet si obstiné de nuire & de vouloir du sang, que cela ne peut guères s'assortir avec les styles & les caractères de la Comédie. La pièce même, prise en total,

me paroît une de celles de Shakespear qui est la plus finie & la plus parfaite. La fable des Cassettes, l'engagement inoui & extravagant formé par *Antonio*, s'écartent des regles de la vraisemblance : mais en supposant le fait, on ne peut s'empêcher de convenir des beautés que le Poëte en a fait sortir. Rien n'est plus noble, plus généreux, plus tendre, que l'amitié d'*Antonio* pour *Bassanio*. En supposant, comme je l'ai dit, le fait probable, le quatrième acte est de la plus grande beauté. Il y a sur-tout deux passages qui méritent d'être particuliérement distingués : le premier est ce que dit *Portia* de la *pitié*; l'autre est le pouvoir de la musique. La mélancolie de *Jacques*, dans *comme il vous plaira*, est aussi singulière, aussi bizarre, qu'elle est divertissante : & si ce que dit Horace est vrai,

Difficile est proprié communia dicere.

il ne sera pas aisé à personne de le surpasser dans la description qu'il a donnée des différens âges de la vie, quoique la pensée fût usée & commune.

Le Monde est un Théatre, &c.

Ses images sont si vivantes, que l'objet qu'il vous peint, vous le voyez devant vos yeux, dans toutes ses parties. J'en citerai encore un exemple, qui est des plus remarquables & des moins ordinaires : c'est l'image de la *patience*. Parlant d'une jeune fille éprise d'amour, il dit :

Jamais elle n'a révélé son amour ;
Mais elle a laissé son secret, comme un ver dans un bouton de fleur,
Ronger & flétrir ses joues de roses : elle languissoit dans ses pensées :
Elle étoit assise, comme la patience sur un tombeau,
Souriant à la douleur.

Quelle image ! Quelle tâche c'eût été pour les plus grands

grands Sculpteurs de la Grèce, d'exprimer toutes les passions indiquées dans cette ébauche de statue!

Le style de sa Comédie est, en général, assorti aux caractères, & facile par lui-même. L'esprit y pétille par-tout d'une manière naturelle & agréable, excepté lorsqu'il s'acharne à faire de mauvaises rimes, comme *dans les Méprises.* Quant à ses jeux de mots, c'étoit le vice du siècle: & puisqu'on les employoit dans la Chaire, & que les plus graves Théologiens du tems ne les dédaignèrent pas, on pouvoit sans doute les trouver de mise sur le Théatre.

La même magie qui enfanta les Fées dans le *Songe de la nuit d'Été*, est celle qui a créé les *Sorcières* dans *Macbeth*, & l'*Ombre* dans *Hamlet*, & qui leur a donné un langage & des idées si bien ajustées à leur rôle. Si on juge Shakespear sur les règles d'Aristote & du Théatre Grec, on y trouvera sûrement beaucoup de défauts : mais il faut le voir dans un siècle où la licence & l'ignorance étoient universelles, où il n'y avoit ni règle ni Juges d'établis, où chacun écrivoit d'après son imagination & son caprice; & si l'on songe qu'avant lui il n'existoit pas une seule pièce qui ait mérité d'être conservée sur les Théatres de nos jours, on sera étonné que Shakespear ait fait faire un si grand chemin aux compositions dramatiques.

La Fable est ce qu'on place généralement à la tête des différentes parties du Drame, non pas comme la partie la plus difficile ou la plus belle, mais sans doute parce que c'est le cadre dont il faut s'occuper & qu'il faut trouver d'abord; à la Fable tiennent la disposition, l'ordre & la conduite du Poëme. Ce n'est pas là, il en faut convenir, le grand mérite de Shakespear. Rarement il est l'inventeur de ses sujets : il les prenoit ordinairement, ou dans l'Histoire, ou dans les Nouvelles & les

Romans, & souvent avec les mêmes incidens & la même durée qu'il trouvoit dans ces sources.

Ses Drames historiques embrassent plusieurs années, & la scène parcourt plusieurs centaines de lieues : mais s'il a négligé cette partie, à laquelle nos voisins se sont fait comme un point d'honneur de s'attacher superstitieusement, il mérite du moins d'être admiré dans les mœurs de ses caractères, dans le langage convenable & naturel qu'il leur prête à chacun suivant leur rôle. Qu'on compare avec l'Histoire Angloise ou Romaine, les caractères qu'il en a empruntés, & on les verra aussi vrais, aussi ressemblans dans le Poëte, que dans l'Historien.

Henri VI, par exemple, est d'après nature; simple, d'une sainteté passive, sans courage, foible d'esprit, & soumis au despotisme d'une femme impérieuse ou d'une faction dominante. On y retrouve aussi ses bonnes qualités; & le Poëte excite la pitié des Spectateurs, en le montrant pieux, désintéressé, plein de mépris pour ce monde, & entiérement résigné sous la Providence. Dans la seconde partie d'*Henri VI*, il y a une courte scène qui est admirable. Le *Cardinal Beaufort*, qui avoit assassiné le Duc de Glocester, paroît à l'agonie sur son lit de mort, avec le bon Roi Henri VI qui prie sur lui. Il y a tant de terreur d'un côté, tant de piété tendre & touchante de l'autre, que quiconque est capable de crainte & de pitié, en est vivement ému.

Henri VIII est représenté avec cette grandeur d'ame & les bonnes qualités qu'on lui a reconnues pendant son règne. Si Shakespear a pallié ses défauts, ce n'est pas faute d'art & de couleurs pour les peindre dans leur vrai jour; mais il ne voulut pas offenser les regards d'Élisabeth, en lui offrant sur le Théâtre les vices de son père. Il en a

agi bien plus librement avec le premier Miniſtre de ce Roi, & rien n'eſt plus vrai ni mieux deſſiné que le caractère de *Wolſey* : il l'a montré inſolent dans la proſpérité ; & cependant, avec un art admirable, il a ſu le rendre encore intéreſſant dans ſa chûte.

Le tableau de l'homme entier, avec ſes vertus & ſes vices, ſe trouve dans la ſeconde ſcène du cinquième acte. Les malheurs de la Reine Catherine ſont auſſi touchés d'une manière très-pathétique dans cette même pièce ; & quoique l'art du Poëte ſauve au Roi tout reproche grave d'injuſtice, on ſe ſent enclin à ſouhaiter que la Reine eût trouvé un ſort plus digne de ſa naiſſance & de ſa vertu.

Il n'eſt pas moins vrai dans les caractères Romains. La fierté & la fougue de Coriolan, ſon courage, ſon dédain pour le menu peuple ; la vertu & le caractère philoſophique de Brutus, & l'irrégulière grandeur de l'ame d'Antoine, en ſont d'illuſtres exemples. Son plan fut toujours de montrer ces grands perſonnages dans les diverſes viciſſitudes de leur fortune & de leur vie, plutôt que de choiſir une grande & unique action, & de forcer, bon gré malgré, tout ſon Drame de s'arranger ſur elle. Cependant, ſi c'eſt là un ſi grand mérite, il y a auſſi quelques-unes de ſes pièces, où le ſujet eſt fondé ſur une action unique : telles ſont entr'autres *Roméo & Juliette*, *Hamlet*, *Othello*. Le ſujet de *Roméo & Juliette* eſt évidemment la punition des deux familles, pour leur haine cruelle & déraiſonnable qui duroit depuis ſi long-tems, & qui avoit fait verſer tant de ſang. L'amour y eſt traité d'une manière tendre & paſſionnée, & ſur le ton romaneſque du climat & du ſiècle ; la cataſtrophe inſpire la terreur & la pitié au ſouverain degré.

Hamlet eſt fondé à peu près ſur le même ſujet que

l'*Électre*, de Sophocle. Dans toutes les deux, c'eſt un jeune Prince qui eſt engagé à venger la mort de ſon père : leurs mères ſont toutes deux intéreſſées dans le meurtre de leurs époux, & ſe marient enſuite à leurs aſſaſſins. Il y a dans la première partie de la Tragédie Grecque, quelque choſe de très-touchant dans la douleur d'*Électre* : mais, comme l'a remarqué M. Dacier, les mœurs que le Poëte donne dans la dernière partie à *Oreſte* & à *Électre*, ſont choquantes, & contre nature. *Oreſte* trempe ſes mains dans le ſang de ſa propre mère; & cette action barbare, ſi elle ne ſe commet pas ſur le Théatre à la vue des Spectateurs, ſe paſſe ſi près d'eux, qu'on entend les cris de *Clytemneſtre* appellant *Égyſthe* à ſon ſecours, & implorant grace de ſon fils; tandis qu'*Électre*, qu'une Princeſſe, que ſa fille reſte ſur le Théatre, & delà encourage ſon frère au parricide! Cela fait frémir d'horreur. *Clytemneſtre* étoit une méchante femme, & avoit mérité de mourir; ſuivant l'Hiſtoire, elle avoit été maſſacrée par ſon propre fils : mais repréſenter une pareille action ſur le Théatre, c'eſt certainement bleſſer les mœurs propres aux perſonnages & qu'on doit y conſerver. Shakeſpear s'eſt conduit bien différemment : *Hamlet* a la même tendreſſe qu'*Oreſte* pour ſon père : il eſt réſolu, comme *Oreſte*, à venger ſa mort : il a la même horreur du crime, dont il ſoupçonne ſa mère coupable, aggravé encore par l'inceſte; mais avec quel art, avec quel jugement, le Poëte l'empêche de faire aucune violence à ſa mère! Pour prévenir tout écart pareil de ſon reſſentiment, il lui fait défendre, par l'Ombre de ſon père, cette partie de ſa vengeance.

But howſoever thou purſueſt this act, *&c.*

Mais de quelque manière que tu pourſuives cet acte de vengeance, &c.

Il faut bien distinguer entre l'horreur & la terreur : jamais Écrivain dramatique n'a mieux réussi à exciter la terreur que Shakespear. Toute la Tragédie de *Macbeth*, & surtout la scène où le bon Roi *Dunoan* est égorgé dans le second acte, est une preuve du mâle & énergique esprit avec lequel il l'a écrite, & montre combien il étoit puissant dans l'art d'exciter les plus fortes émotions, dont l'ame humaine soit susceptible.



Note de M. Eschenburg, sur les Femmes joyeuses de Windsor.

C'est une tradition vulgaire, que Shakespear a fait cette Comédie par ordre de la Reine Élisabeth, qui fut si contente du rôle de Falstaff, dans les deux parties d'*Henri IV*, qu'elle souhaita ensuite de le voir dans une troisième pièce, engagé dans une intrigue amoureuse. Cette anecdote n'a d'autre preuve que la tradition : au reste, tous les Critiques conviennent, & la chose est visible, que le caractère de Falstaff, quelque piquant & quelque original qu'il paroisse dans cette Comédie, n'est pas, à beaucoup près, si parfait que dans les deux Tragédies précédentes d'*Henri IV*.

On imprima dès 1602, une esquisse maigre & imparfaite de cette pièce. Peu de tems après, le Poëte la retravailla à neuf : ce ne fut guères qu'en 1607, ou même après; car le premier exemplaire de cette pièce, telle qu'elle est aujourd'hui, ne se trouve que dans l'édition *in-folio* de 1623.

Farmer, dans un vieux livre, intitulé : *Tarleton's newes out of purgatorie*, cite une ancienne Histoire, *the lovers of Pisa*, comme la source où cette pièce a été puisée : mais voilà tout ce qu'il en dit.

Il y a dans le *Pécorone* de Giovanni Fiorentino, une Histoire dont le fonds a beaucoup d'analogie avec l'intrigue principale des *Femmes joyeuses de Windsor*; & il est d'autant plus vraisemblable que Shakespear en a profité, que, suivant le témoignage de Capell & de Steevens, elle se trouve dans une ancienne brochure Angloise, intitulée : *The fortunate, the deceived, and the unfortunate lovers*; *les Amans heureux, trompés & malheureux*.

Voici les principales circonſtances de cette Hiſtoire.

Deux frères étudioient à Cologne; l'un, nommé *Bucciolo*, eut fini ſes cours le premier. L'amitié qu'il avoit pour ſon frère, l'engagea à attendre qu'il eût auſſi achevé ſes études. Pour occuper cet intervalle de tems, il lui vint à l'eſprit d'apprendre l'art d'aimer, & il pria ſon Inſtituteur de lui en donner des leçons. Celui-ci l'envoie à la Foire, pour ſe choiſir une femme parmi la foule de celles qui s'y rendoient; c'étoit là ſa première leçon. Le Diſciple en choiſit une, & en informa ſon maître. Celui-ci lui ordonna de paſſer quelques fois, dans la journée, ſous les fenêtres de la belle, & de lui faire comprendre ſon amour par des ſignes & par des regards; ce fut ſa ſeconde leçon: enſuite ſon maître lui dit de chercher une vieille Marchande de Modes, & de faire déclarer par elle ſon amour à la perſonne qu'il avoit choiſie. Il le fit; mais la Duègne fut renvoyée avec indignation. *Bucciolo* en étoit inconſolable: ſon maître ranima ſon courage, en lui faiſant entendre qu'un arbre n'eſt point abbatu d'un ſeul coup de hache. Il va encore paſſer devant les fenêtres, & bientôt ſa maîtreſſe lui envoie une ſuivante qui lui donne un rendez-vous pour le ſoir. *Bucciolo*, plein de joie & d'étonnement, en fait part à ſon maître, qui conçoit le ſoupçon que cette belle complaiſante pourroit bien être ſa femme. Cependant il diſſimule; il continue de donner à ſon écolier de plus amples inſtructions ſur la route qu'il doit ſuivre, & l'engage à l'avertir de ſes démarches & de ſes progrès. L'écolier pourſuit, & le maître le ſuit ſecrétement. A peine les deux Amans ont-ils entamé une converſation près de la cheminée, qu'ils entendent frapper rudement à la porte de la maiſon. *Bucciolo* eſt forcé de ſe cacher dans un tas de linge ſale qui eſt ſous la table. Le

mari de sa maîtresse entre furieux, l'épée à la main, & cherche par-tout le galant. A la fin ne trouvant rien, il croit s'être trompé, & retourne à son école. *Bucciolo* sort de son triste asyle; les deux Amans se mettent à table, & passent joyeusement la nuit ensemble. *Bucciolo* reçoit un second rendez-vous pour le soir. Il raconte à son maître tout ce qui s'est passé : celui-ci en est fort surpris, & lui conseille de lui dire encore quand il y retournera. Il le suit comme la première fois; & à peine l'écolier est dans la maison, que le maître recommence à frapper de toute sa force. La femme fait placer son Amant derrière elle, ouvre la porte à son mari, l'embrasse avec une main, & conduit de l'autre son Amant vers la porte de la maison : ensuite elle commence à crier de toute sa force, que son mari est devenu fou : tous les voisins accourent; après beaucoup de propos, le mari soutenant constamment qu'il y avoit quelqu'un dans sa maison, on se met à faire la plus exacte perquisition. On ne trouva rien, & le pauvre mari fut regardé comme fou, battu, lié & livré aux mains d'un Médecin, qui lui fit dresser un lit près du feu, & lui ordonna la diette la plus rigoureuse. Parmi ses amis, *Bucciolo* lui rend aussi visite, & lui témoigne sa sensibilité. Tout ce qu'il lui répond, est pris pour de la démence. *Bucciolo* s'en retourne à Rome avec son frère.

On trouve dans *Straparola* (†) une autre Histoire, qui,

(†) *Piacevoli notti di Straparola.* Venez. 1567, *in-8°. l.* 1, *notte* iv, *favola* 4. Dans la traduction Françoise, imprimée en 1725 à *Amsterdam*, en 3 *vol. in-12*, il y a au commencement du premier volume, de petits traits historiques que le Poëte Lainé a rassemblés. Dans l'Histoire ci-dessus, il donne pour la source celle de *Pécorone*, & ajoute que Molière a pris l'idée de

dans les principales circonstances, s'accordent avec celle-ci : elle n'en diffère que par le caractère des personnages, & par d'autres événemens particuliers. L'Amant est un Prince Portugais, *Nérino*, qui a été élevé dans la plus grande retraite, sans voir aucune femme, & qui ensuite est envoyé à Padoue. Entre autres connoissances, il fait celle d'un certain *Raymondo*, Médecin, & lui déclare qu'il n'y a pas dans le monde une femme plus belle que sa mère & sa nourrice, qui sont les seules qu'il avoit vues jusqu'alors. *Raymondo* avoit une femme d'une rare beauté; il la vante au jeune homme, sans dire qu'il en est le mari, & promet de la lui faire voir le lendemain à l'Église. Le jeune Portugais ne cesse de la considérer; il en devient amoureux, & obtient de la belle, après quelque résistance de pruderie, l'aveu de son amour. Il donne chaque jour à son ami le Médecin des nouvelles des progrès de sa bonne fortune, & de la manière dont il a su se cacher à la vue de son mari, qui les avoit surpris, sans seulement soupçonner que le Médecin fût l'époux. Il s'étoit caché la première fois, derrière le rideau du lit; la seconde, dans un coffre, & la troisième dans une armoire. A cette dernière recherche, *Raymondo* ne trouvant rien, entra dans une telle colère, qu'il mit le feu à la chambre à coucher. La femme s'agite comme si cette armoire lui importoit le plus, & la fait transporter hors de la maison par quatre hommes robustes. Enfin le Médecin, pour se venger,

son *École des Femmes* dans cette nouvelle. Voyez aussi une comparaison de la pièce de Molière avec ce conte de *Straparola*, avec le *Maître en Droit* de la Fontaine, avec une *Nouvelle* de Scarron, & l'*École des Cocus* de Dorimon, dans l'ouvrage érudit, intitulé : *De l'Art de la Comédie*, par M. Cailhava.

invite le Prince à un grand repas, où tous ses amis devoient se trouver : il l'enivre & le fait jaser, au point qu'il raconte son aventure à toute la compagnie. Son Amante en est informée par un valet, & lui envoie dans un verre l'anneau qu'il lui a donné, & qui lui fait connoître tout-à-coup qu'elle est la femme de *Raymondo*. Le Prince, pour éviter toutes suites fâcheuses, part peu de jours après, & s'en retourne à Padoue.

Si le sujet de ces Histoires est emprunté de Shakespear, & que le reste soit de l'invention du Poëte, il lui reste encore assez de mérite original. Tous les Critiques reconnoissent cette pièce comme la meilleure de ses Comédies, & l'on peut la soumettre au plus rigoureux examen de ceux qui, quand il est question de Shakespear, se récrient sur l'irrégularité & la négligence de l'ensemble. Ce n'est pas que plusieurs autres de ses pièces n'aient aussi l'unité de plan & la plus heureuse exécution; mais peut-être que dans aucune, l'art de l'intrigue, la liaison du sujet principal & des épisodes; en un mot, l'Art Dramatique que tout le monde n'apperçoit pas, ne paroissent pas avec plus d'évidence que dans celle-ci; sans parler de la peinture frappante des caractères, des accessoires ménagés avec beaucoup d'effet, & du vif éclat qui résulte de tous ces groupes différens (†).

Le changement que *John Dennis* a entrepris de faire à cette Comédie, & qu'il a donné au Public sous le titre : *The comical gallant, with the amours of Sir John Falstaff*

(†) Dans *les Lettres sur les Anecdotes remarquables de la Littérature* (*Leipz*. 1768, *in*-8°. *pag*. 269 *& suivantes*), les principales situations de cette pièce sont très-bien développées.

1702, *in*-4°. n'eſt pas parvenu juſqu'à moi. Les Critiques Anglois n'en jugent pas très-favorablement. La Comédie de Kenrick, *Falſtaff's wedding*, *les nôces de Falſtaff*, eſt une continuation de la Tragédie de *Henri IV*.

FIN.

LES
FEMMES JOYEUSES
DE WINDSOR.
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

Sir JEAN FALSTAFF.

FENTON, *Amant d'Anne Page.*

SHALLOW, *Juge de paix du Comté de Glocestre.*

SLENDER, *cousin de Shallow.*

M. PAGE, } *Gentilshommes aisés, demeurans à*
M. FORD, } *Windsor.*

Sir HUGUES ÉVANS, *Ministre Gallois.*

Le Docteur CAIUS, *Médecin François.*

L'HOTE *du Cabaret de la Jarretière.*

BARDOLPH, }
PISTOL, } *filoux à la suite de Falstaff.*
NYM, }

ROBIN, *Page de Falstaff.*

GUILLAUME PAGE, *jeune fils de M. Page.*

SIMPLE, *Laquais de Slender.*

RUGBY, *Laquais du Docteur Caïus.*

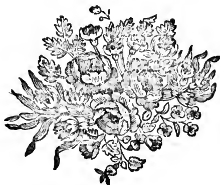
Madame PAGE.

Madame FORD.

Miss Anne PAGE, *fille de M. Page, maîtresse de Fenton.*

QUICKLY, *Gouvernante du Docteur Caïus.*
DOMESTIQUES *de Page, de Ford*, &c.

La Scène est à Windsor, & dans les environs.



LES



LES

FEMMES JOYEUSES DE WINDSOR.



ACTE PREMIER (1).

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène représente une petite place devant la maison de Page, à Windsor.

Le Juge SHALLOW, SLENDER, *&* *Sir* HUGUES ÉVANS (†), *paroissent s'entretenant avec chaleur* (2).

SHALLOW.

ALLEZ, Sir Hugues (3) : cessez de vouloir me persuader. Je veux faire de ceci la matière d'un

(†) Shallow est (comme le mot l'annonce) un homme borné, un sot Juge de Village ; important, content de lui-même & de sa

procès par-devant la Chambre étoilée (†). Fût-il Sir Jean Falſtaff vingt fois plus qu'il ne l'eſt, il ne ſe jouera pas de Robert Shallow Écuyer.

SLENDER.

Écuyer, Juge de paix dans tout le Comté de Gloceſter, voyez-vous! & un des *Coram* (¶).

race, employant beaucoup de paroles pour ne rien dire. C'eſt ſous ce nom que Shakeſpear joua le Juge ou Seigneur qui l'avoit forcé à fuir de Stratford, ſa patrie, pour une étourderie de jeune homme, pour un fait de chaſſe. Slender, ſon neveu, maigre, chétif de corps & d'eſprit, eſt un jeune idiot plus imbécille que ſon oncle, reſſemblant au Thomas Diafoirus de notre Molière, qui demande à ſon père : *Baiſerai-je?* Hugues Évans eſt un Miniſtre, venu des montagnes de Galles, groſſier, peu inſtruit, pédant, eſtropiant la prononciation de l'Anglois, dont il corrompt pluſieurs mots, & prononçant toujours le *b* comme le *p*; ridicule que je lui ai conſervé, & qui fait toujours ſon effet ſur le théâtre.

(†) La Chambre étoilée étoit anciennement une Chambre Criminelle de Juſtice extraordinaire, à Weſtminſter. Son nom vient de ce que le plafond de la chambre où l'on rendoit la juſtice, étoit orné d'étoiles d'or. *Eſchenberg.*

(¶) Première balourdiſe que Shakeſpear fait dire au nigaud Slender, au lieu de *Quorum.* C'étoient des Juges choiſis qui devoient aſſiſter au jugement des affaires importantes, ainſi appellés de la formule de leur commiſſion conçue en latin, & en ces termes : *Quorum N. unum eſſe volumus.* Gray.

SHALLOW.

Oui, neveu Slender ; & aussi *Custos* (†).....

SLENDER *l'interrompant.*

Et des *ratalorum* encore ! Gentilhomme né, Monsieur le Ministre, qui se souscrit *armigero* (¶) dans tous les actes, billets, quittances, citations, obligations : *armigero* par-tout.

SHALLOW.

Oui, je signe ainsi, & ai signé sans interruption ces trois cents dernières années.

SLENDER.

Tous ses successeurs décédés *avant* (§) lui l'ont fait ; & tous ses ancêtres qui viendront *après* lui, peuvent le faire. Allez au Château des Shallows : vous verrez notre casaque avec les treize écussons, pendue dans le grenier depuis deux mille années (*).

ÉVANS.

C'est vraiment une très-vieille casaque ! N'y trouve-t-on-que des écussons ?

(†) Seconde sottise de Slender. *Shallow* dit : Et aussi *Custos*, gardien des Sceaux. Slender qui prend ces deux mots latins, *Custos rotulorum*, Garde des Sceaux, pour deux titres d'Offices différens, ajoute le second mot, en l'estropiant, comme une nouvelle charge de son oncle. *Farmer.*

(¶) Homme d'armes.

(§) Autre sottise de Slender.

SLENDER.

Je puis écarteler, mon oncle?

SHALLOW.

Vous le pouvez ſans doute en vous mariant.

ÉVANS.

Vous perdez tout (†), s'il écartele.

SHALLOW.

Pas du tout.

ÉVANS.

Par les clochers de Galles! S'il prend un quartier de votre caſaque, dans ma ſimple arithmétique, il ne vous en reſtera plus que trois quartiers. Mais cela ne fait rien; paſſons: ce n'eſt pas là le point dont il s'agit. —Si le Chevalier Falſtaff a commis quelque dégât, quelque incivilité dans votre parc, je ſuis un mempre (¶) de l'Égliſe: en cette qualité, je m'offre de grand cœur à employer mon miniſtère pour régler des eſtimations & un compromis entre vous.

(†) Jeu de mots entre *marrying*, marier, & *marring*, gâter; qui diſparoît dans la traduction.

(¶) On a déja obſervé que dans l'original, ce Miniſtre Gallois prononce le *b* comme le *p*, & corrompt pluſieurs mots dans la prononciation.

SHALLOW.

Non, le Confeil en entendra parler : c'eft une violence (4) puniffable.

ÉVANS.

Il n'eft pas à propos que le Confeil entende parler d'une violence : on ne trouve pas la crainte de Dieu dans une violence. Le Confeil, voyez-vous, aimera à entendre parler de la crainte de Dieu, & non d'une violence. Comprenez-vous? — Avifez-vous, & faites vos réflexions.

SHALLOW.

Ah ! par le fang des Shallows, fi j'étois jeune encore une fois, ceci fe termineroit à la pointe de l'épée.

ÉVANS.

Il vaut mieux que vos amis foient l'épée, & terminent l'affaire. En outre, je roule un expédient, là, dans ma cervelle galloife, lequel par aventure pourroit remédier à bien des chofes. — Il y a une certaine Anne Page, qui eft la fille de Sir George Page, laquelle fille eft une affez jolie fleur de virginité.

SLENDER.

Miff Anne Page ? N'a-t-elle pas des cheveux noirs, & une petite voix comme celle d'une femme?

ÉVANS.

C'eſt juſtement la perſonne qu'il vous faut, quand vous la chercheriez dans les quatre coins du monde. Elle a ſept cents pièces ſonnantes d'or & d'argent : ſon grand-père (Dieu veuille l'appeller à la réſurrection pienheureuſe!) les lui donna généreuſement à ſon décès, pour en jouir ſi-tôt qu'elle aura pris ſes dix-ſept ans. Or, ce ſeroit un pieux mouvement de laiſſer là vos diſcuſſions & diſſenſions, pour ouvrir une alliance matrimoniale entre Sir Apraham & Miſſ Anne Page.

SLENDER.

Son grand-père lui a-t-il laiſſé ſept cents pièces d'or?

ÉVANS.

Oui; que ſon père fait valoir comme les talens de la parapole.

SLENDER.

Oh! je connois la jeune Demoiſelle : elle a de bons talens.

ÉVANS.

Sept cents pièces avec les eſpérances : ce ſont de pons talens que cela.

SHALLOW.

Oui, voyons de ce pas l'honnête Monſieur Page. — Falſtaff eſt-il dans la maiſon ?

ÉVANS.

Vous dirai-je un menſonge? Je mépriſe un menteur comme je mépriſe un homme faux, ou comme je mépriſe un homme qui n'eſt pas vrai. Le Chevalier Falſtaff eſt dans la maiſon; &, je vous prie, laiſſez-vous conduire par qui vous veut du pien. Je vais frapper à la porte pour demander Monſieur Page.

(*Il frappe*).

Hola! hola! que Dieu péniſſe votre logis & ceux qui ſont céans!

SCENE II.

Monſieur PAGE *paroît à la porte.*

PAGE.

Qui eſt-là?

ÉVANS.

Une pénédiction de Dieu pour la famille, & votre ami qui frappe, & le Juge Shallow; & voici le jeune Monſieur Slender, qui, par aventure, vous contera dans la ſuite une autre hiſtoire, ſi l'exorde ſe trouve de votre goût.

PAGE

Je vous ſalue tous, en me félicitant de vous voir.

Monſieur Shallow, recevez mes remercîmens pour votre gibier, que Sir Jean. . . . .

SHALLOW.

Monſieur Page, je ſuis bien-aiſe de vous voir; mille ſouhaits pour votre bon cœur. J'aurois ſouhaité que le gibier fût meilleur. Il avoit été tué contre le droit des gens, Monſieur Page. — Comment ſe porte la digne Madame Page? — Et je vous rends graces toujours pour votre politeſſe; là, de tout mon cœur.

PAGE.

Monſieur, je vous remercie.

SHALLOW.

C'eſt moi, Monſieur, qui vous remercie : voulez-le, ne le voulez-pas; je vous rends graces.

PAGE.

Soyez le bien venu, jeune Monſieur Slender.

SLENDER *faiſant beaucoup de révérences, d'un air gauche.*

Comment ſe porte votre lévrier fauve, Monſieur? J'entends dire qu'il a perdu de la longueur d'une demi-aune à la courſe ſur les bruyères de (5) Cotſale (†).

(†) Pour Cotſwold.

PAGE.

On n'a pas pu la juger : elle eſt reſtée indéciſe.

SLENDER *montrant Page du doigt, & ſouriant d'un air benêt.*

Il n'en veut pas convenir, il n'en veut pas convenir.

SHALLOW.

Non, vous n'en voulez pas convenir. — C'eſt votre faute, c'eſt votre faute. — C'eſt un brave animal, un excellent chien. Peut-on rien dire de plus ? L'animal eſt auſſi brave qu'il eſt beau. — Avez-vous Sir Jean Falſtaff chez vous ?

PAGE.

Oui, il eſt dans ma ſalle, & je ſouhaiterois pouvoir remplir le bon office de médiateur entre vous.

ÉVANS.

C'eſt parler, comme un Chrétien doit parler.

SHALLOW.

Il m'a offenſé, Monſieur Page.

PAGE.

Monſieur, en quelque ſorte il en a fait l'aveu.

SHALLOW.

Si l'offenſe eſt avouée, elle n'eſt pas réparée : voilà

la diſtinction juridique, Monſieur Page : il m'a offenſé : oui, offenſé, ſur ma foi : en un mot, il m'a fait une offenſe. — Croyez-moi ; Robert Shallow, Écuyer, dit qu'il eſt offenſé.

PAGE.

Voilà Sir Jean qui vient ici lui-même.

SCENE III.

Sir JEAN FALSTAFF *entre ſuivi de* BARDOLPHE, *de* NYM *&* *de* PISTOL.

FALSTAFF.

HÉ BIEN, Monſieur Shallow ! vous voulez donc porter plainte au Roi contre moi ?

SHALLOW.

Chevalier, vous avez battu mes gens, tué mon daim, & enfoncé la porte de ma réſerve.

FALSTAFF.

Mais je n'ai pas déshonoré la fille de votre garde.

SHALLOW.

Fi donc.... Bagatelle ! — Vous répondrez de cette inſulte.

FALSTAFF.

Je veux en répondre tout-à-l'heure : j'ai commis tout cela. Vous avez maintenant la réponse.

SHALLOW.

Le Conseil connoîtra de l'affaire.

FALSTAFF.

Il vaudroit mieux pour vous que le Conseil n'en connût pas : on se rira de vous.

ÉVANS.

Pauca verba, Sir Jean. Donnez-nous des paroles plus mesurées, de bonnes paroles.

FALSTAFF.

De bonnes paroles ! Que vous avez d'esprit, homme de Dieu ! — Vous, Slender, je vous ai fracassé la tête : quelle action avez-vous contre moi ?

SLENDER.

Vraiment je l'ai dans ma tête, l'action que j'ai contre vous, & contre vos filoux à main crochüe, Bardolphe, Nym & Pistol.

BARDOLPHE.

Comment ; vous, maigre échine.... (†).

(†) *Vous, fromage de Banbury ;* allusion à la maigreur de Slender.

SLENDER.

Oui, ſoit : ceci ne bleſſe pas.

PISTOL.

Comment, vous, petit maſque, petit farfadet (†);

SLENDER.

Pouſſez, dites, cela ne fait rien.

NYM *à ſes deux camarades.*

Une balafre, vous dis-je, ſur ce viſage.

ÉVANS.

Pauca, pauca.

NYM.

Une balafre : voilà comme je me comporte, moi.

SLENDER.

Oh ! où eſt Simple, mon valet ? Le ſavez-vous, mon oncle ?

ÉVANS.

Paix, je vous prie, jeune homme. — A préſent, entendons-nous : voici, comme je le conçois, les trois arpitres qui doivent décider cette querelle ma-

(†) *Méphoſtophilus*; nom d'un lutin ou eſprit familier dans l'Hiſtoire enchantée du Docteur Jean Fauſt. *Steevens.*

jeure : d'une part, Monſieur Page; ſavoir (†) Monſieur George Page; ſecondement, moi-même; ſavoir, moi; finalement & derniérement enfin, notre hôte de la Jarretière.

PAGE.

Nous trois, pour connoître de l'affaire, & rédiger l'accommodement entr'eux.

ÉVANS.

Parfaitement, vous ſaiſiſſez pien. J'écrirai un précis de l'affaire ſur mes tapLettes. Nous travaillerons enſuite ſur le fonds avec toute la diſcrétion dont nous ſommes capables.

FALSTAFF.

Piſtol? —

PISTOL.

Il écoute de ſes oreilles.

ÉVANS.

Par le tiable & ſa tame, quelle phraſe eſt-ce là? *Il écoute de ſon oreille!* Fi, pure affectation.

FALSTAFF.

Piſtol, avez-vous enlevé la bourſe de Monſieur Slender?

(†) Dans l'original, il y a *fidelicet* pour *videlicet*, ſavoir.

SLENDER.

Oui, par ce gant que je tiens, ou puissé-je ne rentrer jamais dans ma grande chambre à trois fenêtres! Et il m'a pris cinq demi sous en deniers blancs, & six carolus de laiton, & deux médailles du Roi Édouard (†), qui m'avoient coûté deux schellings chaque au moulin de Jacob le meûnier. Il a tout pris, comme ce gant est gant.

FALSTAFF.

Pistol, ces faits sont-ils fidèles?

ÉVANS.

Non, très-infidèles, au contraire, s'il s'agit d'une pourse filoutée.

PISTOL *à Évans.*

Vous, sauvage montagnard : ah! rendez grace à votre habit.

(*A Falstaff*).

Sir Jean, mon maître, je demande le combat contre ce myrmidon; cette lame de fer blanc (¶). Un démenti à l'instant sur tes lèvres, un démenti pur & net. Vile momie d'écume & de boue, tu mens.

(†) C'étoient de larges schellings du Roi Édouard VI. *Farmer.*

(¶) Autre allusion à la maigreur de Slender.

SLENDER.

Ce n'eſt pas lui ? Par ce gant, c'eſt donc cet autre. (*Montrant Nym*).

NYM.

Prenez garde, Monſieur Slender, de réveiller mon humeur, ou je vous dirai: *Qui touche à la grille ; tombe dans la trappe.* Si vous m'inſultez d'une mauvaiſe épithete..... Voilà ce qu'il faut que vous ſachiez.

SLENDER.

Par ce chapeau..... J'ai enfin trouvé mon voleur. C'eſt cette face rubiconde qui a fait le coup (*montrant Bardolphe*). Car j'ai du diſcernement, ſachez-le. Quoique vous ayez ſu m'enivrer une fois, je ne ſuis pourtant pas tout-à-fait une bête.

FALSTAFF *à* BARDOLPHE.

Que répliquez-vous (†), front d'écarlate & de rubis?

BARDOLPHE.

Qui, moi, mon Commandant? Je dis que ce Gentilhomme a perdu ſes cinq *ſentimens* de nature.

(†) *Scarlet & John.* Noms de deux brigands de la bande de Robin Hood : mais l'alluſion porte ſur la face rubiconde de Bardolphe. *Warburton.*

ÉVANS.

Il vouloit dire les cinq *ſens*. Oh ! ce que c'eſt que l'ignorance de ces hommes d'épée !

SLENDER.

Oui, vous parliez auſſi latin ce même ſoir ; vous parlâtes enſemble. Mais n'importe ; après ce tour je ne veux plus jamais m'enivrer, tant que je vivrai, que dans une compagnie ſobre, honnête & civile. Si je m'enivre, je m'enivrerai avec des gens qui ont la crainte du Seigneur, & non parmi ces libertins d'ivrognes.

ÉVANS

Comme Dieu me jugera, c'eſt là une intention vertueuſe !

FALSTAFF.

Vous entendez nier tous les chefs de votre accuſation, Meſſieurs : vous l'entendez.

(*Miſſ Anne Page entre dans la ſalle, apportant des caraffes de vin*).

PAGE.

Non, ma fille, nous boirons à table : remportez ces flacons. (*Anne Page ſort*).

SLENDER.

O ciel ! c'eſt là Miſſ Anne Page !

(*Madame*

(*Madame Ford & Madame Page entrent*).

PAGE.

Ha ! Madame Ford, salut.

FALSTAFF.

Madame Ford, foi de Chevalier, vous êtes la bien, la très-bien arrivée. Permettez, belle Ford. — (*Il l'embrasse*).

PAGE.

Ma femme, saluez vos hôtes. Venez, Messieurs ; vous mangerez votre part d'un pâté chaud de venaison. Allons, Messieurs, j'espère que nous noierons toutes vos querelles dans le verre.

(*Les deux Dames, Falstaff & Page, entrent au fond de la maison*).

SCENE IV.

SHALLOW, ÉVANS & SLENDER *demeurent.*

SLENDER.

JE donnerois quarante schellings & plus pour tenir ici mon livre de sonnets & de chansons.

(*Simple se présente*).

Comment, Simple? D'où venez-vous? Faut-il que je me serve moi-même, & que je n'aie d'autre suivant que mon ombre? Répondez. —Vous n'aurez pas non plus le livre d'énigmes sur vous? L'avez-vous?

SIMPLE.

Le livre d'énigmes! Comment, ne l'avez-vous pas prêté à Alix Pain-court, la fête de la Toussaints, quinze jours avant la Saint-Michel?

SHALLOW.

Venez, mon neveu : avancez, mon neveu. Nous sommes restés pour vous; nous avons un mot à vous dire : neveu, le voici, ce mot. Il s'agit d'une proposition, d'une sotte de proposition jettée à perte de vue par Sir Hugues, que voilà. Suivez-moi bien; me comprenez-vous?

SLENDER.

Oui, oui; vous me trouverez raisonnable : si la chose l'est, je ferai ce que demande la raison.

SHALLOW.

Mais me concevez-vous?

SLENDER.

Si je vous comprends! Oh! très-bien.

ÉVANS.

Prêtez l'ouie à ſes propoſitions, Monſieur Slender. Je vous tracerai un devis de l'affaire, ſi vous avez la capacité requiſe pour l'entreprendre.

SLENDER.

Non, je veux agir comme mon oncle Shallow me dira. Je vous prie, excuſez-moi : il eſt Juge de paix dans ſon propre Comté, quoique je ne ſemble ici qu'un homme tout ſimple.

ÉVANS.

Mais ce n'eſt pas là la queſtion : la queſtion concerne votre mariage.

SHALLOW.

Oui, c'eſt là le point.

ÉVANS.

Ou vraiment, c'eſt là le point, & qui tend directement à la perſonne de Miſſ Anne Page.

SLENDER.

Quoi? ſi ce n'eſt que cela, je veux bien épouſer Miſſ ſous toutes conditions raiſonnables.

ÉVANS.

Mais pouvez-vous marier vos affections avec cette

jeune fille? Apprenez-le nous de votre pouche ou de vos lèvres; car divers Philosophes tiennent que les lèvres (†) sont une portion de la pouche : en conséquence, parlez clair & net. Pouvez-vous tourner vos inclinations vers Miss Anne?

SHALLOW.

Neveu Abraham, pourrez-vous aimer cette jeune fillette?

SLENDER.

Je l'espère, Monsieur; j'agirai comme il convient à un homme qui veut agir par raison.

ÉVANS.

Eh! non. Par les pienheureuses ames d'en haut, vous devez répondre de ce qui est possiple. Sentez-vous pouvoir tourner vers elle vos chastes désirs?

SHALLOW.

Vous devez parler net : voulez-vous l'épouser avec une bonne dot?

SLENDER.

Je ferois une chose bien plus forte à votre prière, mon oncle, pourvu toutefois qu'elle s'accorde avec la raison.

(†) Trait de ridicule contre un passage semblable d'une pièce de Jean Lilly. *Steevens.*

SHALLOW.

Eh! non: Concevez-moi donc, comprenez-moi; cher neveu; ce que je vous propose tend à vous faire plaisir: pouvez-vous aimer cette jeune pucelle?

SLENDER.

Je veux l'épouser, Monsieur, à votre prière. Si l'amour n'est pas grand au commencement, le ciel pourra bien le faire *décroître* sur une plus longue connoissance, quand nous serons mariés, & que nous aurons plus d'occasions de nous connoître l'un l'autre. Ne sais-je pas assez, que la familiarité engendre le mépris? Mais si vous me dites, épousez-la, je l'épouserai; c'est à quoi je suis très-*dissolu*, & très-*dissolument*.

ÉVANS.

La réponse est sage, excepté dans son dernier mempre, eu égard au terme de *dissolu*. Dans notre sens, c'est *résolu* qu'il veut dire. Mais passons. Son intention est ponne.

SHALLOW.

Oui, je crois que mon neveu avoit bonne intention.

SLENDER.

Oh sûrement, où puissé-je être écartelé tout vivant, là!



SCENE V.

Miss ANNE PAGE *entre.*

SHALLOW.

CHUT ! la belle Miss Anne vient ici. — Je voudrois rajeunir pour l'amour de vous, Miss Anne.

Miss ANNE.

Le dîner est sur la table, Messieurs : mon père désire l'honneur de votre compagnie.

SHALLOW.

Je vais me rendre à son invitation, belle Miss Anne.

ÉVANS.

La volonté de Tieu soit pénie. Je ne veux pas être apsent au pénédicité.

SCENE VI.

SLENDER, *Miss* ANNE PAGE, SHALLOW & ÉVANS *sortent.*

Miss ANNE *à* SLENDER.

VOUS plaît-il de passer dans la salle, Monsieur ?

SLENDER.

Non, je vous remercie, en vérité, de bon cœur. Je ſuis fort bien.

Miſſ ANNE.

Le dîner vous attend, Monſieur.

SLENDER.

Je ne ſuis point un affamé, Dieu m'en garde! En vérité je vous remercie. (*A Simple*). Allez, valet, car vous êtes toute ma ſuite; allez ſervir mon oncle Shallow. (*Simple ſort vers le fond de la maiſon*). Un Juge de paix peut quelquefois avoir beſoin du valet de ſon ami, voyez-vous. Je ne tiens encore que trois valets & un jeune garçon, juſqu'à ce que ma mère ſoit morte: mais n'importe, en attendant je vis encore comme un pauvre Gentilhomme.

Miſſ ANNE.

Je ne rentrerai point ſans vous, Monſieur: on ne s'aſſeoira point à table, que vous ne ſoyez venu.

SLENDER.

Par ma foi, je ne veux rien manger. Je vous remercie tout autant que ſi je mangeais.

Miſſ ANNE.

Je vous prie, Monſieur, venez; marchons vers ce corridor.

SLENDER.

J'aime mieux marcher ici; je vous remercie. — J'ai eu le menton brisé l'autre jour en tirant des armes avec un maître d'escrime; trois bottes pour une amourette; depuis ce tems je ne mange que des pruneaux cuits. — Pourquoi vos chiens aboient-ils ainsi? Avez-vous des ours dans la Ville?

Miss ANNE.

Je pense qu'il y en a, Monsieur; j'en ai entendu parler.

SLENDER.

J'aime fort ce divertissement. Voyez-vous, je combattrai aussi bien mon ours, que le plus vaillant homme d'Angleterre. — Vous seriez bien effrayée, si vous voyez un ours lâché? Ne le seriez-vous pas?

Miss ANNE.

Oui, en vérité, Monsieur.

SLENDER *riant stupidement.*

Oh! c'est pour moi boire & manger que d'entendre cette naïveté. J'ai vu *Sackerson* (†) lâché vingt fois, & je l'ai repris par le bout de sa chaîne. Mais je m'en souviens; les filles & les femmes

(†) Nom d'un ours.

poussoient des cris!... Oh ! on ne crie pas comme cela ! Il est vrai que le sexe ne sauroit souffrir ces animaux. Ce sont des bêtes fort laides, & d'une vilaine physionomie.

(*Monsieur Page entre*).

SCENE VII.

PAGE, *Miss* ANNE, SLENDER.

PAGE.

Venez, cher Monsieur Slender, venez; nous attendons après vous.

SLENDER.

Je ne veux rien manger. Je vous rends graces, Monsieur.

PAGE.

Par le chapon qui fume sur ma table, vous ne ferez pas votre volonté : allons, venez, venez. (*Le poussant pour le faire avancer*).

SLENDER *reculant.*

Non, je vous prie; montrez-moi le chemin.

PAGE.

Avancez donc, Monsieur.

SLENDER.

Vous-même, Miss Anne, vous passerez la première.

Miss ANNE.

Non pas moi, Monsieur : je vous prie, avancez donc; je ne passerai point la première.

SLENDER.

Sur ma conscience, je ne veux pas passer le premier. Non, certes, je ne suis pas capable de vous faire cette insulte.

Miss ANNE.

Je vous en supplie, Monsieur.

SLENDER *avançant & reculant, & cédant à la fin.*

J'aime mieux être incivil, qu'importun (†). C'est vous-même qui vous faites insulte, là vraiment.

(Ils sortent par la porte du fond).

(†) Cette formule est bien ancienne, puisqu'elle étoit usitée mot pour mot du temps de Shakespéar.



SCENE VIII.

ÉVANS *a quitté la table, & paroît sur la Scène avec* SIMPLE, *qu'il veut charger d'une lettre.*

ÉVANS.

ALLEZ droit devant vous, & enquérez-vous du chemin qui mène au logis du Docteur Caïus. Une certaine Dame Quickly vit chez ce Docteur, laquelle est sur le pied de sa gouvernante, ou sa ménagère, ou sa cuisinière, sa blanchisseuse & repasseuse.

SIMPLE.

Bon, Monsieur.

ÉVANS.

Le mieux à faire est de m'écouter. Donnez-lui cette lettre; c'est une femme qui est fort de la connoissance de Miss Anne. Cette lettre tend à disposer cette femme, à l'engager de communiquer les désirs de votre Maître à Miss Anne. Marchez vîte, je vous prie : je vais consommer mon dîner; on a parlé de fromage & de pommes de reinette. (*Simple sort, & Evans rentre par une autre porte dans la salle à manger*).

SCENE IX.

L'HOTELLERIE DE LA JARRETIERE.

La Scène représente la salle basse de l'Hôtellerie.

FALSTAFF *est assis dans un vaste fauteuil.* L'HOTE, BARDOLPHE, HYM, PISTOL *&* (†) ROBIN *sont autour de lui.*

FALSTAFF *poussant un soupir.*

MON Hôte de la Jarretière —

L'HOTE (¶).

Que dit ma grosse tour de Chevalier ? Parlez comme un sage & un savant.

FALSTAFF.

Franchement, mon Hôte, il faut que je réforme quelques-uns de mes suivans.

L'HOTE.

Congédiez, mon gros Hercule : cassez ; allons ; qu'ils détalent !

(†) Petit Page de Falstaff.

(¶) Caractère jovial & goguenard, qui flatte Falstaff & se moque de lui.

(*A Pistol*).

Passe, sujet, passe.

FALSTAFF.

Je vis céans à la grosse entreprise comme le Roi, à raison de dix livres par semaine.

L'HOTE.

Vous êtes un Empereur, un Monarque, un César. Je consens à gager Bardolphe : il percera mes tonneaux, il tirera le vin. Dis-je bien, puissant Hector ?

FALSTAFF.

Faites aussi bien que vous dites, mon Hôte.

L'HOTE.

J'ai parlé : il peut me suivre. (*A Bardolphe*). Je veux te voir faire mousser la bierre & coller le vin (†). Je n'ai qu'une parole : suis-moi. (*L'Hôte sort*).

FALSTAFF.

Bardolphe, suis-le. L'état de Sommélier (¶) est

(†) Allusion à la coutume des Marchands de bierre & de vin, qui pour rendre la bierre mousseuse, y jettoient du savon au fond du tonneau, & mettoient de la colle ou de la chaux vive dans le vin d'Espagne, pour le faire pétiller dans le verre. *Steevens.*

(¶) Parodie du proverbe. Un Apothicaire ruiné fait un Médecin tout neuf. *Steevens.*

un excellent métier. Un vieux manteau fait un juste-au-corps neuf; un Ecuyer flétri fait un Sommélier frais. Pars; adieu.

BARDOLPHE.

C'est la vie que j'ai toujours désirée. Je veux faire fortune.

SCENE X.

Les autres. BARDOLPHE *sort.*

PISTOL *voyant sortir Bardolphe.*

O bas apostat, veux-tu quitter l'épée, pour tourner le fausset dans un caveau?

NYM.

Son père le fit étant ivre. Ce mot n'est-il pas bien trouvé? — Il n'a point l'humeur héroïque. Voilà le nœud.

FALSTAFF.

Je me réjouis d'être ainsi défait de cette bombe allumée: ses larcins étoient trop clairs: sa manière de dérober ressemble à celle d'un ignorant qui promène ses doigts sur une orgue; il n'observe ni tems ni mesure.

NYM.

La perfection eſt de voler à la minute, comme on bat la meſure en muſique (†).

PISTOL.

Voler! fi donc; voler! Les gens ſenſés diſent, ſubtiliſer.

FALSTAFF.

Oh! çà, mes enfans, ma bourſe eſt à ſec.

PISTOL.

En ce cas, gare le feu (¶).

FALSTAFF.

Il n'y a pas de remède. Il faut que je grapille, mes amis, que je ruſe.

PISTOL.

Les petits des corbeaux doivent avoir leur pâture.

FALSTAFF.

Qui de vous connoît Ford de cette Ville?

(†) *At minim's reſt. Minim.* eſt l'ancien nom donné à la plus courte note de muſique. *Langton.*

(¶) Proverbe. Ma chauſſure eſt uſée. (*Piſtol*) gare les engelures.

PISTOL.

Je connois l'oiseau ; il eſt bien emplumé.

FALSTAFF.

Mes honnêtes grivois, je veux vous confier à quel point je me trouve. —

PISTOL.

A deux aunes & plus en rotondité.

FALSTAFF.

Trève de plaiſanterie pour le moment, Piſtol. Il eſt vrai, je me vois une ceinture de deux aunes de circonférence ; mais la circonférence n'eſt pas le point dont il s'agit maintenant : il s'agit de reſſources & d'induſtrie. En deux mots, j'ai le projet de faire l'amour à la femme de Ford. J'entrevois des diſpoſitions de ſa part : elle diſcoure, elle ſert à table, elle décoche des œillades engageantes. Je puis traduire le ſens de ſon ſtyle familier : & toute l'expreſſion de ſa conduite, rendue en bon Anglois, eſt ; *je ſuis à Sir Jean Falſtaff.*

PISTOL.

Il a bien étudié la belle ; il ſait bien traduire ſes penſées en notre langue, à l'honnêteté près, qu'il en ôte.

NYM,

N Y M.

Un traducteur profond (†) ! — Passerez-vous cette pointe à ma belle humeur ?

F A L S T A F F.

Les chroniques du canton disent, qu'elle a seule la régence du coffre-fort de son mari : elle a une légion de séraphins (¶) à sa disposition.

P I S T O L.

Une légion de démons sur sa trace ! Allons, mon brave, sonnez la chasse, sonnez la chasse, vous dis-je.

N Y M.

Voilà de quoi échauffer l'imagination. Bon ; l'entreprise promet : conquérez-moi les séraphins.

F A L S T A F F.

(*Il fait signe à Robin de lui verser à boire*).

J'ai su lui écrire une lettre, que voici dans cette

(†) *The anchor is deep*, *l'ancre est profonde.* Steevens entend le mot *anchor* d'un tonneau, connu sous le nom de *minot* ; en Allemand *anker.* Il croit cette allégorie bonne pour Nym, qui aimoit à boire. — Johnson doute de ce sens, & propose de lire *the author.* Farmer, en conservant le mot *ancre*, pense quelle peut être l'emblême d'un livre ou d'un Auteur profond.

(¶) Pièce d'or du temps.

première poche : & dans la seconde est une autre épître pour la femme de Page, qui vient aussi tout-à-l'heure de m'octroyer des coups-d'œil encourageans. Elle a examiné mon port & mes dehors avec un détail judicieux. Quelquefois les rayons brillans de ses yeux sont tombés sur ma jambe ; quelquefois sur ma bedaine majestueuse.

PISTOL.

Ainsi le soleil brille sur la fange.

NYM.

Ton humeur (†) est plaisante : je te rends graces de ce bon mot.

FALSTAFF.

Oh ! elle a fait la revue de mes dons extérieurs avec un appétit, une avidité si grande, que le feu de sa prunelle, tel qu'un miroir ardent, sembloit me

(†) Une des marques qui distinguent Nym des autres compagnons de Falstaff, c'est qu'il ne dit rien sans que le mot *humour* s'y trouve. Du temps de Shakespear, une pareille affectation de répéter par-tout un mot favori, suffisoit pour marquer un caractère. De son temps aussi, on fourroit par-tout ce mot *humour*. Le Poëte veut ici tourner cet abus en ridicule. On cite une épigramme du temps sur quelqu'un qui rejettoit sur son *humeur* toutes ses fautes, tous ses désordres, toutes ses folies. *Steevens.*

rôtir tout vif. Voici de même une lettre pour elle : elle tient aussi la bourse du ménage : c'est une mine à la Guyane (6), toute d'or, des plus fécondes. Je veux les attraper toutes deux, & elles seront mes trésorieres (7) : elles seront mes Indes orientales & occidentales, & je veux commercer aux deux Indes. (*A Pistol*). Toi, va, rends cette lettre à Madame Page; (*à Nym*) & toi, celle-ci à Madame Ford. Nous prospérerons, enfans, nous prospérerons.

PISTOL.

Deviendrai-je un Mercure, un Pandarus de Troye; tandis que je porte une lame à mes côtés ? Que Satan prenne plutôt le métier, le maître & sa suite.

NYM.

Mon *humeur* n'est point de faire d'actions basses. — Reprenez votre lettre d'*humeur* galante. Je prétends conserver la fleur de ma réputation.

FALSTAFF *au Page Robin.*

Toi, sujet, porte bravement mes lettres; cingle, comme mon galion, vers ces côtes dorées. (*Aux deux autres*). Hors d'ici, inutile valetaille; évanouissez-vous, comme des flocons de neige. Suez, trottez, labourez derrière un soc pour gagner quelque gîte, & vous y blottir à tâtons. Falstaff veut prendre l'humeur du siècle, faire fortune comme un François : allez,

canaille; moi, moi ſeul avec mon Page galonné.

(Falſtaff ſort appuyé ſur le Page).

SCENE XI.

PISTOL & NYM *demeurent.*

PISTOL, *ſuivant des yeux Falſtaff.*

PUISSENT les vautours te ſerrer le goſier (†)! De faux dez, des pions, de hautes & baſſes pièces dupent le riche & le pauvre. Je veux avoir des teſtons en poche, tandis que tu ſanglotteras pour un denier, vil Mahométan!

NYM.

Je rumine dans ma tête des opérations d'une *humeur* vindicative.

PISTOL.

Comptes-tu te venger?

NYM.

Oui, par le ciel & ſon étoile!

(†) Hémiſtiche ridicule pris du berger Scythe. *Steevens.*

PISTOL.

Avec la langue ou le fer ?

NYM.

Avec tous les deux. — Je veux découvrir à Ford l'*humeur* de ce galant.

PISTOL.

Et moi pareillement, je prétends aussi raconter à Page, comment Falstaff, ce vil garnement, veut escamoter son argent, béqueter sa tourterelle, & salir sa couche.

NYM.

Je ne laisserai point refroidir mon *humeur.* Je suggérerai à Ford d'employer l'arsenic & la mort aux rats. Je veux lui donner la jaunisse; ce changement de couleur a des effets dangereux. Telle est l'*humeur* de Nym.

PISTOL.

Tu es le Mars des mécontens; je te seconde; marche en avant.

(*Ils sortent*).



SCENE XII.

La Scène représente une chambre chez le Docteur Caïus.

La Dame QUICKLY, SIMPLE, & JEAN RUGBY *paroissent.*

QUICKLY.

JEAN Rugby! Jean Rugby! Je te prie, monte au grenier, & regarde de tous tes yeux, si tu ne vois point mon maître, le Docteur Caïus, mon maître revenir de la Ville. S'il. rentre, & qu'il rencontre quelqu'un au logis; hélas, Jésus! nous aurons ici l'enfer : vous entendrez abuser de la patience de Dieu, & du nom de notre bon Roi Anglois.

RUGBY.

Je vais guetter. (*Rugby sort*).

QUICKLY.

Va, je récompenserai ta peine, foi de ménagère. Nous aurons un bon coulis, si-tôt qu'il sera nuit, à la dernière lueur du charbon de terre (†).

(†) C'est-à-dire, *dès que mon maître sera au lit.*

(*Rugby sort*).

Voilà un brave garçon, serviable, complaisant; & je vous en réponds, qui n'est ni conteur de nouvelles, ni querelleur : son plus grand vice est d'être adonné à la prière; il est un peu trop porté de ce côté : mais nul chrétien qui n'ait son vice : laissons ce chapitre. — Pierre Simple est votre nom, dites-vous?

SIMPLE.

Oui, au défaut d'un meilleur.

QUICKLY.

Et Monsieur Slender est le nom de votre maître?

SIMPLE.

Oui vraiment.

QUICKLY.

Ne porte-t-il pas une barbe touffue, ronde comme le couteau d'un Gantier?

SIMPLE.

Non sûrement; il n'a encore qu'un petit menton délicat & imberbe, avec quelques soies de couleur d'or, de la couleur de Caïn (†).

(†) Caïn & Judas étoient peints sur les tapisseries avec la barbe rousse.

QUICKLY.

Un homme élancé & pétulant? N'eſt-il pas élancé & pétulant?

SIMPLE.

Oui, oui, je vous le cautionne; haut & droit & robuſte : ha! ha! il s'eſt battu contre un Garde chaſſe.

QUICKLY.

Que dites-vous? Oh! je crois le connoître : ne penche-t-il pas la tête ſur une épaule, la main ſur la hanche; là, de cette façon, avec une démarche fière?

SIMPLE.

Sans doute; oui en vérité, c'eſt lui-même.

QUICKLY.

Allons, allons, que Dieu n'envoie pas de plus mauvais lot à Miſſ Anne! Dites à Monſieur le Miniſtre Évans, que je ferai de mon mieux pour votre maître. Anne eſt une bonne fille, & je ſouhaite.......



SCENE XIII.

Les mêmes. RUGBY *accourt.*

RUGBY.

SAUVEZ-VOUS ; hélas ! voilà mon maître qui vient !

QUICKLY.

Nous ferons tous exterminés. Courez à cette porte, bon jeune homme ; entrez dans le cabinet.

(*Elle enferme Simple dans le cabinet*).

Il ne s'arrêtera pas long-temps. —

(*Elle crie, afin que le Docteur l'entende*).

Hélas, Jean Rugby ! Jean ! où es-tu donc ? Viens, viens. Va, Jean, informe-toi de notre maître : je crains qu'il ne soit égaré ou malade, puisqu'il ne rentre point.

(*Elle chante un refrein*).

La, re, la, la rela, &c.



SCENE XIV.

Le Docteur CAÏUS *entre.*

CAIUS (†).

QUE chantez-vous là ? Je n'aime point les bagatelles. Partez, je vous prie ; vous me chercherez un boitier (¶) verd dans mon cabinet ; une boëte oblongue, verte : entendez-vous ce que je *parle ?* une boëte verte.

QUICKLY.

Je vois, je vois ; vous allez l'avoir.

(Bas, en s'en allant).

Heureusement qu'il n'est pas entré pour la chercher lui-même. S'il avoit trouvé le jeune homme, Dieu sait la jalouse frénésie......

(†) Caïus, dont il a plu à Shakespear de faire un Médecin ou Charlatan François, mêle quelques phrases françoises dans son discours, & d'ailleurs estropie la prononciation angloise : ce qui le rend plus comique encore.

(¶) Boitier, est un étui d'instrumens de Chirurgie. *Farmer.* Steevens pense, que c'est plutôt une boëte qui renfermoit des simples.

C A I U S *entre ses dents.*

Ouf! ouf! par ma foi il fait bien chaud. Je m'en vais à la Cour; & pourquoi? Traiter l'esprit malade de femmes qui se portent bien. — La grande affaire!

Q U I C K L Y *revenant.*

Est-ce ceci, Monsieur?

C A I U S.

Oui, mettez-le dans la poche de mon manteau. Quickly, dépêchez.. Où est cette tortue de Rugby?

Q U I C K L Y *appellant.*

Rugby, Jean, viens vers ton maître, avance.

R U G B Y.

Me voilà, Monsieur. (*Il entre*).

C A I U S.

Vous êtes Jean Rugby, & Jean Rugby n'est qu'un sot. Allons, prenez votre rapière, & me suivez à la Cour.

R U G B Y.

Je l'avois bien pensé déja. Voici la rapière contre la porte.

C A I U S.

Morbleu! le temps se perd. — Je me gronderois

moi-même. — Qu'ai-je oublié? — Ah! j'ai quelques ſimples encore à prendre dans le cabinet.... Je ne voudrois pas les avoir laiſſés pour un Empire.

(Il entre dans le cabinet).

QUICKLY.

Ah, malheureuſe que je ſuis! il va trouver le jeune homme, & devenir furieux.

CAIUS *dans le cabinet.*

O diable! diable! qu'ai-je ici dans ma pharmacie? Scélérate! larrone! — Rugby, ma grande épée.

(Il reparoît entraînant dehors Simple par le collet).

QUICKLY.

Mon bon maître, ſoyez content de ....

CAIUS.

Ha! pourquoi ſerai-je content de ....

QUICKLY.

Le jeune garçon eſt un honnête homme.

CAIUS.

Et cet honnête homme, qu'a-t-il affaire dans mon cabinet? Morbleu, un honnête homme ne viendra point dans mon cabinet.

QUICKLY.

Je vous conjure, ne ſoyez pas ſi *phlegmatique* (†) : écoutez l'affaire telle qu'elle eſt. Il m'eſt venu en commiſſion de la part du Miniſtre Évans.

CAIUS.

Bon.

SIMPLE.

Oui, en conſcience, pour la prier de . . . .

QUICKLY *à Simple.*

Paix, je vous en prie.

CAIUS *à Quickly.*

Contenez votre langue, vous. (*A Simple*). — Vous, ſuivez votre récit.

SIMPLE.

Pour prier cette honnête Demoiſelle, votre confidente, de gliſſer un mot à Miſſ Anne en faveur de mon maître, qui la recherche en vue de mariage.

QUICKLY.

Voilà tout cependant : en vérité voilà tout ; mais

(†) La duégne Quickly, fort bonne pour les meſſages de toute eſpèce, ſe méprend quelquefois ſur le vrai ſens des mots qu'elle a entendu prononcer à ſon maître, & leur fait ſignifier tout le contraire.

je ne mettrai point mes doigts au feu pour cette besogne; je n'ai pas besoin de cela.

CAIUS.

Hugues Évans vous a envoyé ? — Donnez-moi une feuille de papier, Rugby. (*A Simple*). Vous, attendez un moment. (*Caïus s'assied, & écrit.*).

QUICKLY, *bas à Simple.*

C'est un grand bonheur qu'il soit si calme. Si ceci l'avoit jetté dans ses grandes furies, vous l'eussiez vu d'une violence & d'une *mélancolie.* — Nonobstant ma grimace, je ferai de mon mieux pour obliger Monsieur Slender : oui, jeune homme. Ce *oui* que je vous dis est vrai, comme le *non* que j'ai dit à mon maître ne l'étoit pas. Je puis appeller le Docteur François, mon maître, croyez-moi ; car je garde sa maison, conduis la lessive, & j'essuie, je brosse, je cous, repasse, cuis, assaisonne, balaie, rince, & fais moi-même tout ce qu'il y a à faire ici.

SIMPLE.

Vous avez une forte charge : c'en est une grande, que de vivre dans le service aux gages de quelqu'un.

QUICKLY.

En savez-vous déja quelque chose ? Vous sentirez la charge : vous sentirez ce que c'est.... de se voir

ſur pié dès le point du jour, & tard au lit. — Néanmoins je vous le dirai à l'oreille ; mais ne ſoufflez pas un mot de ceci ; mon maître eſt lui-même amoureux de Miſſ Anne : mais nonobſtant cela, je connois le cœur de Nancy (†). Il n'eſt ni chez vous ni chez nous.

ÇAIUS *à Simple.*

Vous, bélitre, rendez-moi ce billet au Prêtre Évans : c'eſt un cartel.... morbleu. Je prétends lui couper la gorge dans le parc. J'apprendrai à ce caffard en ſoutane à s'entremettre & s'immiſcer.... Délogez vîte ; il ne fait pas bon pour vous dans ma maiſon. Morbleu ! je pulvériſerai ſes os comme la poudre médicale ; je ne lui laiſſerai pas en chair de quoi jetter au dogue qui jappe après lui. (*Simple s'enfuit*).

SCENE XV.

CAÏUS *& ſa Gouvernante.*

QUICKLY.

HÉLAS ! il ne parle que pour l'ami de ſon maître.

CAIUS.

N'importe pour qui. — Ne m'avez-vous pas promis

(†) *Nancy, Nanny, Nan;* abréviations d'Anne.

que j'aurois Anne Page pour moi ? Morbleu! je prétends tuer ce Prêtre montagnard, & j'ai choisi notre Hôte de la Jarretière pour mesurer (†) nos épées. Morbleu ! je veux avoir Anne Page pour moi.

QUICKLY.

Monsieur, la jeune fille vous aime, & tout ira bien. Nous devons nous taire & laisser jaser le monde. Ne faut-il pas donner aux fous leur franc parler ? Male peste !

CAIUS.

Rugby, venez derrière moi, & suivez-moi à la Cour. — Morbleu! si je n'ai pas la main de Miss Anne par vos soins, vous passerez ma porte. — Songez à me suivre, Rugby. (*Caïus sort avec Rugby*).

SCENE XVI.

QUICKLY *seule.*

VA, va, par toi-même tu auras la tête d'un fou. Non, je connois la pensée d'Anne sur ceci. Il n'y a pas une commère dans Windsor qui connoisse mieux

(†) Dans les duels ou combats en champ clos, le *Connétable* & le *Maréchal* examinoient les armes & les lances des combattans, & exigeoient qu'elles fussent égales & de la même longueur. *Gray.*

la

la pensée d'Anne que moi, & qui ait plus d'empire sur son esprit que moi. J'en bénis le ciel.

(*On entend du bruit en-dehors*).

FENTON *à quelques pas.*

Y a-t-il quelqu'un ici? Hola?

QUICKLY.

Qui rode ici? Je m'en doute. Venez jusqu'à notre maison, je vous prie.

SCENE XVII.

Monsieur FENTON *entre.*

FENTON (†).

Eh bien, bonne & obligeante femme, comment vous portez-vous?

QUICKLY.

Cahin, caha; mieux, quand vous avez la bonté de le demander.

FENTON.

Quelles nouvelles? Comment se porte la jolie Miss Nancy?

(†) Jeune homme de condition, aimable, mais qui a dissipé sa fortune.

QUICKLY.

En paix & en vertu; & elle eſt jolie, & elle eſt honnête, & c'eſt une douce créature qui ſent de l'amitié pour quelqu'un.

(*Le regardant*).

Je puis vous le dire en paſſant. Le ciel en ſoit loué!

FENTON.

Penſez-vous, que j'aurai quelque ſuccès? Ne perdrai-je point ma déclaration & mes peines?

QUICKLY.

Véritablement tout eſt dans les mains d'en-haut: mais pourtant, Monſieur Fenton, je jurerais ſur mes Heures, qu'elle vous aime. N'avez-vous pas un ſigne au-deſſous du ſourcil gauche?

FENTON.

J'ai en effet une marque de naiſſance; mais que s'enſuit-il? —

QUICKLY.

Ah, un bon conte s'en eſt ſuivi, Monſieur Fenton. Nancy a un ſigne tout pareil. —Mais, je le proteſte, c'eſt la plus modeſte fille qui jamais ait goûté de la vie. — Nous avons jaſé hier une heure entière ſur vos deux ſignes. — Je ne rirai jamais que dans la

compagnie de cette jeune enfant. Mais à dire vrai, elle est trop portée à la rêverie, à la *lancolie*. Quoique pour vous. ... — Suffit. .... Poursuivez.

FENTON.

Fort bien. — Je veux la voir aujourd'hui. Tenez; voici pour reconnoître vos soins : &, je vous conjure, que votre voix plaide encore en ma faveur. Si vous la voyez avant moi, recommandez-moi bien à elle, je vous prie.

QUICKLY *lui souriant.*

Le voudrai-je faire? Oui, foi de ménagère, je le voudrai : & au premier moment où nous reprendrons notre confidence, je vous en conterai davantage sur le signe, & aussi sur les autres galans.

FENTON.

Bon, adieu; je suis bien impatient de la voir.

QUICKLY *saluant.*

Ma révérence à votre Seigneurie, beau cavalier.

(*Fenton sort*).

Il est beau, sans mentir, & honnête; mais Anne ne l'aime point. Je sais les sentimens d'Anne mieux qu'aucune autre. — Allons, retournons à l'ouvrage. — Dieu! qu'ai-je oublié? (*Elle sort en courant*).



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène représente une espèce de promenade, ou de lieu champêtre derrière la maison de Monsieur Page.

Madame PAGE *se promène tenant une lettre.*

Madame PAGE.

QUOI! j'aurai échappé dans la fleur de mon bel âge aux billets doux des amans, & aujourd'hui je serai en butte à leurs attaques? Voyons.

(*Elle ouvre la lettre*).

« Ne me demandez point raison de l'amour que je » sens pour vous; car, quoique l'amour au désespoir » puisse appeller la raison pour son (†) Médecin, il » ne la prend jamais pour son conseil. Vous n'êtes » pas jeune, je ne le suis pas non plus. Oh! voilà que

(†) Warburton lit, *précision*, *son directeur de conscience dans les cas difficiles*. La première leçon est préférable. *Eschenburg*.

» la ſympathie commence. Vous êtes gaie, je le ſuis » auſſi. Ha! ha! nouveau degré de ſympathie entre » nous. Vous ne haïſſez pas le vin pétillant; moi, je » l'aime beaucoup. Pourriez-vous ſouhaiter plus de » ſympathie entre nous? Qu'il vous ſuffiſe, Madame » Page, du moins ſi l'amour d'un guerrier peut vous » ſuffire, que je vous aime. Je ne vous dirai point, » *ayez pitié de moi*; ce n'eſt pas le ſtyle d'un ſoldat; » mais je dis, *aimez moi* ». *Signé*,

Votre dévoué Chevalier,
Tout prêt pour vous à guerroyer;
Le jour, la nuit, à la chandelle;
Et des amans le plus fidèle,
JEAN FALSTAFF!

Que me veut ce vieil Hérode? O corruption! O ſiècle pervers! Un homme en décadence, miné par les ans, vouloir ſe donner encore pour un jeune galant! — Au nom du démon qui le pique, quelle imprudence (1) cette outre-à-vin a-t-il donc ſaiſie dans ma conduite, pour oſer ainſi s'attaquer à moi? Quoi! il ne s'eſt pas trouvé trois fois en ma compagnie. Qu'ai-je donc pu lui dire? — Je ne fus point avare de ma gaïeté, il eſt vrai: que le ciel me le pardonne! — En vérité, je veux préſenter un bill au prochain Parlement (†), pour

(†) Warburton veut qu'on liſe, *Mum*, pour *défendre la bierre forte*, qui enivre les hommes & leur inſpire cette audace effrénée contre le beau ſexe.

exporter tous les hommes. — Comment me vengerai-je de lui? Car je prétends me venger, aussi vrai qu'il l'est, que sa large bedaine est farcie de gelées & de poudings.

SCENE II.

Madame FORD *paroît.*

Mad. FORD.

MADAME Page, vous pouvez m'en croire, j'allois à votre maison.

Mad. PAGE.

Et croyez-moi aussi, si je vous réponds que je venois chez vous. — Vous avez mauvais visage.

Mad. FORD.

Oh! c'est ce que je ne croirai jamais. Je puis montrer la preuve du contraire.

Mad. PAGE.

Oui-dà? — Mais vous avez mauvais teint, à mes yeux du moins.

Mad. FORD.

Aux vôtres, soit. Je vous dis pourtant qu'on pour-

roit vous montrer la preuve du contraire. O Madame Page, conseillez-moi.

Mad. PAGE.

De quoi s'agit-il, voisine ?

Mad. FORD.

O voisine, sans une bagatelle, un petit scrupule qui me retient, je pourrois parvenir à un poste d'honneur. —

Mad. PAGE.

Défaites-vous de la bagatelle, femme, & prenez l'honneur. Quoi donc ? — Moquez-vous des bagatelles. Que voulez-vous dire?

Mad. FORD.

Si je voulois seulement faire en enfer un petit voyage d'un moment, pas plus long que l'éternité, je pourrois être tout-à-l'heure Madame la Chevalière.

Mad. PAGE.

Vous, menteuse ! — M. le Chevalier Alix Ford ! — Ce Chevalier ne passeroit (†) pas. Ainsi vous demeurerez dans l'ordre de la bourgeoisie.

(†) Autre leçon. *Nous abattrons les éperons à tous les Chevaliers.* C'étoit la punition d'un Chevalier dégradé, de lui abattre les éperons. *Jonhson.*

Mad. FORD.

Une preuve plus claire que le jour ! — Lisez ceci, lisez. — Voyez, comment je pourrois être titrée. — Cet exemple me fera penser plus mal des hommes gras & replets, tant que j'aurai un œil ouvert pour distinguer les hommes sur l'apparence. Et cependant celui-ci sembloit ne pas oser hasarder un serment ; il louait la modestie des femmes ; il faisoit des reproches si bien placés, si graves, au relâchement des mœurs, qu'il m'avoit persuadée. J'aurais juré que ses sentimens s'accordoient avec ses discours ; mais ils n'ont nul rapport ; ils ne quadrent pas plus ensemble, que les cent pseaumes, & l'air *des jupons verds.* Quelle tempête a jetté sur notre terre de Windsor cette baleine qui porte tant de tonnes d'huile entassées dans son ventre ? Comment en tirerai-je vengeance ? Je pense que le meilleur parti seroit de l'amuser d'espérance, jusqu'à ce que le feu de son amour profane le fonde & le rende éthique. — Avez-vous jamais rien entendu de semblable ?

Mad. PAGE *lui rendant sa lettre, & prenant celle qu'elle avoit reçue elle-même.*

Lettre pour lettre, la même chose, si ce n'est que le nom de Page diffère du nom de Ford. A votre grande consolation, vous n'êtes pas, dans ce mystère, seule honorée de sa mauvaise opinion. Voici la sœur

jumelle de votre lettre; mais que la vôtre, comme aînée, jouiſſe ſeule de l'héritage; car je proteſte que la mienne n'y prétend rien. — Je vous réponds qu'il a un millier de ces lettres toutes écrites, avec un eſpace blanc pour les différens noms. Un millier! bon: bien plus. C'eſt la première édition, & les nôtres ſont de la ſeconde. Il les fera imprimer ſans doute, car il eſt fort indifférent ſur le choix, puiſqu'il veut nous mettre toutes les deux ſous preſſe. J'aimerois mieux être une géante des temps fabuleux, & gémir ſous le mont Pélion.... Allez, je vous trouverai vingt tourterelles libertines, avant de trouver un homme chaſte.

Mad. FORD *comparant les lettres.*

En effet, c'eſt en tout la même lettre, la même main, les mêmes mots. Que penſe-t-il donc de nous?

Mad. PAGE.

Je n'en ſais rien. Ceci me donne preſque envie de quereller ma vertu. Je veux me tâter, m'étudier moi-même, comme quelqu'un dont je n'ai pas une parfaite connoiſſance. Sûrement, s'il n'avoit reconnu dans la place quelque foible que je n'y connois pas, il ne m'eût jamais aſſiégée avec cette audace effrénée.

Mad. FORD.

Nommez-vous ceci un ſiége? Oh! Je réponds d'empêcher l'aſſiégeant de tenter l'eſcalade.

Mad. PAGE.

Et moi de même. S'il arrive jusqu'au corps de la place, je consens à mettre bas les armes pour toujours. Vengeons-nous de lui; assignons-lui chacune un rendez-vous; feignons de compatir à sa peine; promenons-le finement d'amorces en amorces, jusqu'à ce que sa bourse soit à sec, & que ses chevaux restent pour gage chez notre Hôte de la Jarretière.

Mad. FORD.

Oh! je suis de moitié avec vous dans toutes les méchancetés qui ne compromettront pas le fonds de notre honneur. Oh! si mon mari voyoit cette lettre, elle fourniroit un aliment éternel à sa jalousie.

Mad. PAGE.

Regardez, le voilà qui vient, & mon digne époux avec lui. Celui-ci est aussi loin de la jalousie, que je suis loin de lui en donner sujet: &, je l'espère, la distance est immense.

Mad. FORD.

Vous êtes à cet égard la plus heureuse des deux femmes.

Mad. PAGE.

Allons complotter ensemble contre notre gras Chevalier. — Retirons-nous de ce côté.

(*Elles s'éloignent*).

SCENE III.

Monsieur FORD *entre avec* PISTOL; *Monsieur* PAGE *entre avec* NYM, *& chaque couple s'entretient séparément.* PISTOL *a fini le premier, & appelle* NYM, *qui conte encore.* PISTOL *assure* PAGE, *qu'il peut compter sur la vérité de ce que lui dit* NYM.

FORD.

NON, j'espère qu'il n'en est rien.

PISTOL.

L'espoir, dans certaines affaires, ressemble à un lévrier qui a perdu sa queue (†), & manque son gibier. Sir Jean convoite votre femme.

FORD.

Eh quoi? Ma femme n'est plus jeune.

PISTOL.

Il attaque des deux mains une grande & une naine, une bourgeoise & une noble, une riche & une pauvre;

(†) La queue est regardée comme nécessaire à l'agilité du chien: & suivant les loix forestières, la méthode de dégrader un chien, est de lui couper la queue. *Jonhson.*

il chasse la jeune & la vieille à la fois. M. Ford, il aime votre pain quotidien. Veillez, M. Ford.

FORD.

Il aimeroit ma femme?

PISTOL.

Du foye le plus chaud. — Prévenez-le, ou vous allez ma foi imiter feu Actéon aux piés de corne, qui ne l'avoit pas toute aux piés..... Oh! ce nom est odieux.

FORD.

Quel nom, Monsieur?

PISTOL.

Le nom d'un certain signe du firmament. Adieu, prenez garde, tenez l'œil ouvert; car les voleurs cheminent de nuit : prenez garde, ou, avant l'été, certain oiseau vous saluera de son chant. — Détalons, Sir caporal Nym. — Croyez-le, Page, il vous parle raison. (*Pistol sort*).

FORD.

Je saurai me modérer. J'approfondirai ceci.

NYM *s'arrêtant encore, & grimaçant à chaque phrase qu'il dit à Page.*

Et c'est la vérité. Le mensonge répugne à mon *humeur*. Il m'a fait injure dans ses *humeurs* galantes,

Vraiment, il falloit que je fusse d'*humeur* à porter sa lettre à la belle; mais j'ai une épée, & elle me coupera des vivres dans ma nécessité. — Il aime votre femme : en un mot comme en quatre, je me nomme le caporal Nym; je parle & je soutiens ce que j'avance : ceci est la vérité; je me nomme Nym, & Falstaff aime votre femme. Adieu; je méprise le sot qui est d'*humeur* à vivre de pain bis & d'eau. Voilà mon *humeur*. Bonsoir. (*Nym sort*).

PAGE.

Son *humeur*, dit-il! voilà un grivois terrible. Il vous poursuit l'*humeur* par-tout où il peut la joindre.

(*Ford & Page parlent à leur idée, & à part, quoique haut, dans le reste de cette Scène*).

FORD.

Je prétends chercher & découvrir ce Falstaff.

PAGE.

Je n'entendis jamais plus d'affectation. Ce drôle ne parle que par convulsion.

FORD.

Si l'avis est fondé, nous verrons.

PAGE.

Je n'ajouterai point foi à un Cataïen (†) pareil,

(†) *A un Cataïen pareil.* La Chine s'appelloit anciennement

quand le Miniſtre de la Ville nous le cautionneroit pour un homme ſincère.

FORD.

C'eſt un garçon honnête & bienveillant (†). Nous verrons.

SCENE IV.

Madame PAGE *& Madame* FORD *reparoiſſent & s'approchent.*

PAGE.

SI matin en campagne ! Où vas-tu, Goton ?

Mad. PAGE.

Où allez-vous, George ? — Nous prenons l'air. — Écoutez. (*Elle le prend ſous le bras, & lui parle*).

Cataïa ou *Cathay*. On donne ce nom à Piſtol à cauſe de ſon adreſſe à filouter ; défaut reconnu du peuple Chinois, dont on dit, que les autres Nations ne voyent qu'avec un œil, & que les Chinois voyent avec deux. *Steevens.*

(†) Ce couplet & les deux précédens de Ford, c'eſt lui qui ſe les dit à lui-même, ſans aucune liaiſon avec les ſentimens de Page, qui fait auſſi ſon commentaire à part, ſans faire attention à Ford. *Steevens.*

Mad. FORD *à son mari.*

Qu'eſt-ce, cher Arthur? Pourquoi êtes-vous mélancolique?

FORD.

Moi mélancolique! Je ne ſuis point mélancolique. — Retournez au logis; allez.

Mad. FORD.

Oh sûrement, vous avez en ce moment quelques lubies en tête. — Souhaitez-vous rentrer, Madame Page?

Mad. PAGE.

Je vous ſuis. — Vous reviendrez dîner, George?

(*Elle rejoint Madame Ford, & lui dit bas, en indiquant Quickly*).

Jetez les yeux vers la haie. Cette femme ſera notre meſſagére auprès de l'imprudent Chevalier.

SCENE V.

Dame QUICKLY *entre.*

Mad. FORD *à Mad.* PAGE.

CROYEZ-MOI; je ſongeois à elle; ſa tournure convient à merveille.

Mad. PAGE *s'avançant vers Quickly.*

Voulez-vous qu'on vous devine? Vous courez chez ma fille?

QUICKLY.

Oui en conscience : & comment se porte, je vous prie, la chère Miss Anne?

Mad. PAGE.

Accompagnez-nous, & venez le voir. Nous en avons pour une heure à jaser ensemble.
(*Mad. Page, Mad. Ford & Quickly sortent*).

SCENE VI.

PAGE & FORD *demeurent.*

PAGE.

QUOI! si rêveur, Monsieur Ford!

FORD.

Vous avez entendu ce que m'a dit cet homme? Ne l'avez-vous pas entendu?

PAGE.

Et vous, vous avez entendu ce que m'a dit son compagnon?

FORD.

FORD.

Les croyez-vous ſincères ?

PAGE.

Fuſtigez-les, s'ils y reviennent, les fourbes. Je ne penſe pas que le Chevalier voulût s'émanciper juſque-là : mais ce couple qui l'accuſe d'un deſſein ſur nos femmes, n'eſt qu'un attelage de fripons qu'il a chaſſés. Ce ſont des vagabonds ſans foi, aujourd'hui qu'ils manquent de ſervice.

FORD.

Ils étoient à ſes gages ?

PAGE.

Eh ! ſans doute.

FORD.

Je n'en goûte pas mieux l'avis qu'ils nous donnent. Sir Jean loge à la Jarretière?

PAGE.

Oui, il y loge. En honneur s'il chaſſe à ma femme, & veut tenter près d'elle une courſe périlleuſe, je conſens à la lâcher ſeule & libre à ſa rencontre : & tout ce qu'il obtiendra d'elle, hors des rebuffades & de mauvais complimens ; tout, mon ami, je le prends ſur mon front.

FORD.

Je n'ai point de mauvais ſoupçons ſur ma femme ; mais je n'aimerois pas à les lâcher toutes deux en pleine liberté. Un mari peut ſe mal trouver d'un excès de confiance : je ne veux rien prendre ſur mon front, moi : je ne ſuis point, comme vous, d'humeur à m'accommoder de cela.

PAGE.

Regardez de ce côté. Voyez notre Hôte bourgeonné qui vient en frédonnant à groſſes notes. Il a du vin dans la tête, ou de l'or dans ſa bourſe, quand il porte une face ſi joyeuſe. — Bonjour, notre Hôte.

SCENE VII.

Les mêmes. L'HOTE & SHALLOW *s'approchent.*

L'HOTE, *à Shallow.*

QU'ES-CE, Cavalier de Juſtice? Vous êtes un Gentilhomme, vraiment, & un bruyant convive.

SHALLOW.

Je vous ſuis, mon Hôte ; je viens après vous. — Vingt fois bonſoir, cher Monſieur Page. Monſieur

Page, voulez-vous venir avec nous? Nous avons une partie de plaisir à deux pas.

L'HOTE.

Contez-la lui, Cavalier de Justice, contez-la lui; bruyant convive.

SHALLOW.

Un combat à mort, Monsieur, un duel entre le Ministre Gallois Évans, & Caïus le Médecin François.

FORD.

Notre cher Hôte de la Jarretière, j'ai un mot à vous dire.

L'HOTE.

Que dites-vous, brave Amphitrion?

(*Ford l'emmène à quelque distance*).

SHALLOW, *à Page.*

Voulez-vous venir avec nous jouir de ce spectacle? Mon joyeux Hôte vient de mesurer les épées: il avoit l'inspection des épées; & il a, je pense, assigné pour rendez-vous aux deux champions, des lieux tout opposés: car on assure, croyez-moi, que le Ministre ne plaisante point. Écoutez-moi, je vous conterai le plaisir que nous allons avoir.

L'HOTE, *à Ford.*

N'avez-vous point d'action judiciaire contre mon Général, mon Chevalier errant?

FORD.

Aucune, je le proteste : mais je vous donnerai un flacon de vin vieux, si vous m'introduisez auprès de lui, & l'assurez que mon nom est Broc (†). Il s'agit d'une badinerie.

L'HOTE.

Votre main, mon maître. Vous aurez vos entrées & vos sorties : dis-je bien? & votre nom sera Broc. — Oh! c'est un joyeux Chevalier. — Partons-nous, partons-nous? Une héritière est le sujet de la querelle.

SHALLOW.

Après vous, mon Hôte.

PAGE.

J'ai ouï-dire que ce François s'escrime bien de sa rapière.

SHALLOW.

Brr! je le dirais mieux que personne. Aujourd'hui,

(†) Les Comédiens, dans leurs éditions, ont changé ce nom en celui de *Bronm. Théobald.*

vous ne faites tous que ferrailler; & vous avez vos feintes, votre art d'égratigner, & vos estocades, & je ne sais quoi.

(*Il se déboutonne*).

C'est au cœur, Monsieur Page; c'est ici, c'est ici. J'ai vu le temps où avec ma longue épée (†), je vous eusse fait fuir tous les trois, découplés comme vous êtes, & vous blottir tous trois dans un terrier.

L'HOTE.

Venez, enfans, venez. Partons-nous?

PAGE.

Nous sommes à vous. — J'aimerois mieux être à table, & les voir faire assaut de leurs langues, que de leurs épées.

(*Page, Shallow, & l'Hôte sortent*).

(†) Avant la courte épée appellée *rapier*, on se servoit d'épées d'une longueur énorme, qu'on levoit quelquefois des deux mains. Shallow, avec la vanité d'un vieillard, censure l'innovation des nouvelles épées, & les règles de l'escrime moderne (2). *Johnson*.



SCENE VIII.

FORD, *seul.*

SI Page eſt une dupe ſi confiante, & ſe repoſe ſi tranquillement ſur ſa fragile moitié, je n'ai point, moi, ſon talent pour me raſſurer l'eſprit ſi vîte. Elle dînoit hier avec Falſtaff chez Madame Page; & ce qui s'y paſſe entre eux, je le ſais moins que l'alcoran. Allons, je veux voir au fond de ceci; mon nom emprunté me ſervira à ſonder Falſtaff. Si je trouve ma femme fidèle, je ſerai bien payé de ma peine : ſi elle vouloit ceſſer de l'être, c'eſt une peine bien employée.

(*Il ſort*).

SCENE IX.

L'HOTELLERIE DE LA JARRETIÈRE.

FALSTAFF & PISTOL *paroiſſent.*

FALSTAFF.

JE ne veux pas te prêter un denier.

PISTOL.

Eh bien donc! je me figure la terre entière comme

une huître (†) qu'il me faut ouvrir avec mon épée. — Pourtant voyez, je vous rembourſerois loyalement ſur la première contrebande.

FALSTAFF.

Pas un denier. J'ai trouvé bon, Sir, de vous prêter mon crédit pour emprunter ou mettre en gage : j'ai harcelé mes bons amis, afin d'obtenir trois répits pour vous & pour Nym votre compagnon (¶) de lit, ſans quoi vous euſſiez tous deux fait la moue à travers une grille, comme une accolade de babouins. Je ſuis damné dans l'enfer, pour avoir juré aux Lords, mes intimes, que vous étiez d'honnêtes gens, de bons ſoldats : & lorſque Madame Bridget perdit le manche (3) de ſon évantail, je pris ſur mon honneur d'affirmer que vous ne l'aviez point.

PISTOL.

Ne partageâtes-vous pas le butin ? N'eûtes-vous pas quinze ſous ?

(†) Alluſion à un proverbe de la Province de Northampton. Le Maire de Northampton ouvre les huîtres avec un coutelas, pour les tenir à une diſtance ſuffiſante de ſon nez ; parce que cette Ville étant à quatre-vingt milles de diſtance de la mer, il y avoit à parier que le poiſſon qu'on y apportoit étoit gâté. *Gray.*

(¶) Les Editeurs modernes liſent, *couch*, compagnon de lit. Les anciennes éditions, *coach*, de coche.

FALSTAFF.

Avec juste raison, impudent, avec juste raison. Penses-tu, que je veuille exposer mon ame gratis? En un mot, cesse de te suspendre à mon haut-de-chausse; je ne suis point le gibet qu'il te faut. — Allez, un poignard & des cordons de bourse. — Allez à votre affut de Pickt-hatch (†). — Partez. — Vous ne voulez pas me porter une lettre, vous, faquin? — Vous vous retranchez sur votre *honneur*! Vous, composé de bassesse infinie. Quoi! c'est tout ce que je puis faire, que de conserver mon *honneur* dans des bornes étroites: moi, moi, moi-même quelquefois laissant la crainte du ciel sur la main gauche, & couvrant ma vertu de ma nécessité, je suis tenté de ruser, de border la haie & de faire une filouterie: & vous, insolent, avec vos haillons, votre œil de renard, vos propos de taverne, vos sermens qui font dresser la chevelure d'un hermite, vous voulez vous cacher sous l'abri de votre *honneur*! Vous ne prétendez pas porter la lettre, vous!

PISTOL.

Je me repens. Que voulez-vous de plus d'un homme? (*Robin entre*).

(†) *Pickt-hatch* étoit un lieu où se rendoient beaucoup de voleurs. *Théobald*. Suivant Warton, c'étoit un quartier de la Ville rempli de mauvais lieux.

ROBIN.

Sir, une femme eſt là qui demande à vous parler.

FALSTAFF.

Qu'elle approche.

SCENE X.

Dame QUICKLY *entre.*

QUICKLY, *d'un air myſtérieux.*

JE préſente le bonjour à votre Seigneurie.

FALSTAFF.

Bonjour, digne femme.

QUICKLY.

Plaiſe à votre Seigneurie, ce nom ne m'appartient pas.

FALSTAFF.

Digne fille, donc.

QUICKLY.

J'en puis jurer; telle encore que l'étoit ma mère le jour que je ſuis née.

FALSTAFF.

J'en crois la perſonne qui jure. Qu'avons-nous à traiter enſemble ?

QUICKLY.

Votre Seigneurie m'accorderoit-elle de lui dire un mot ou deux ?

FALSTAFF.

Deux mille, ma belle. Je vous accorderai même deux oreilles pour vous écouter.

QUICKLY.

Chevalier, il eſt une Dame Ford au monde. — Je vous prie, venez un peu plus près de cette fenêtre. — Moi, je demeure avec le Docteur Caïus.

FALSTAFF.

Bon, pourſuivez. Madame Ford, dites-vous? —

QUICKLY.

Votre Seigneurie dit la vérité. Je vous prie, venez un peu plus près de cette fenêtre.

FALSTAFF.

Je vous réponds que perſonne n'entend. — Ces gens ſont de ma ſuite, de ma propre maiſon.

QUICKLY.

Sont-ils de votre ſuite? Que le ciel les béniſſe, & en faſſe ſes ſerviteurs!

FALSTAFF.

Bon, Madame Ford ! — Quelles nouvelles de ſa part ?

QUICKLY.

Ah ! Sir, c'eſt une douce créature ! Jéſus, Jéſus, votre Seigneurie eſt badine & engageante ! Hélas ! que le ciel vous pardonne, & à chacun de nous ! Je l'en prie tous les jours.

FALSTAFF.

Madame Ford. — Hé bien. — Madame Ford. —

QUICKLY.

Tenez, voici l'affaire au net. Vous l'avez jettée dans un ſi grand trouble, que c'eſt une choſe ſurprenante. Non, le plus huppé des Courtiſans qui fréquentent la Cour de Windſor, n'eût jamais ſu lui cauſer un pareil trouble (†) : & cependant nous avons eu céans des Chevaliers & des Lords, & des Gentilshommes avec leurs caroſſes. Oui, je vous le garantis, caroſſes ſuivoient après caroſſes, lettres ſur lettres, préſens ſur préſens, dans l'or & la ſoie, ſi parfumés qu'ils embaumoient ; ce n'étoit que muſc & roſe : & puis des diſcours ſi flatteurs, des vers ſi coulans, ſuivis de

(†) Canary ; danſe fort vive, d'où ce mot a ſignifié *trouble*. *Johnſon.*

pâtes, de conferves les plus exquifes & les plus belles; il y avoit, je vous affure, de quoi gagner le cœur de quelque femme que ce foit. Eh bien, elle ne fit pas les frais d'une œillade pour les voir. Moi-même je me fuis vu mettre, hier, vingt féraphins blancs dans ma main; mais je défie, comme on dit, tous les féraphins du monde de réuffir autrement que par les voies honnêtes. — Et, je vous affure, le plus fier de tous ces Grands n'en obtint jamais la faveur, même de fucer le petit bord de fa foucoupe, lorf-qu'elle prenoit fon thé. Pourtant on voyoit ici des Comtes : bien plus, des penfionnaires (†) de la Cour. Bon, tout cela ne fait que blanchir auprès d'elle.

FALSTAFF.

Mais que me dit-elle, à moi? Abrégez. Au fait mon cher Mercure femelle.

QUICKLY.

Vraiment elle a reçu votre lettre, dont elle vous remercie mille & mille fois; & elle vous fait annoncer que fon mari fort du logis entre dix & onze.

FALSTAFF.

Dix & onze?

(†) Penfionnaire du Roi, étoit un Gentilhomme toujours fuivant le Prince, la lance en main. *Steevens.*

QUICKLY.

Oui, je vous l'assure : alors vous pourrez venir, & voir, dit-elle, le portrait que vous savez. — Monsieur Ford, son mari, restera tout le jour en Ville. Hélas! la tendre femme passe bien mal sa jeunesse avec lui : cet homme est la jalousie incarnée. La pauvre colombe ! elle mène une triste vie avec lui !

FALSTAFF.

Dix & onze! Femme, dites-lui bien des choses de ma part. Je ne la manquerai pas.

QUICKLY.

Bon, c'est bien dit. Mais j'ai encore une autre commission pour votre Seigneurie. Madame Page vous présente aussi ses gracieux complimens ; &, je vous le dirai à l'oreille, c'est une femme modeste de tout point, civile, vertueuse; une Dame, voyez-vous, qui ne manquera pas plus à sa prière du soir & du matin, que vos dévotes de Windsor, si béates qu'elles puissent être. Celle-ci m'a chargé de dire à votre Seigneurie, que son mari s'absente rarement du logis; mais elle espère qu'il viendra des temps plus heureux. Jamais je n'ai vu femme raffoler à ce point d'un aimable Gentilhomme. Sûrement je pense que vous avez un charme. Avouez, là, oui sûrement.

FALSTAFF.

Moi, non, je vous le proteſte. Si vous mettez à part l'attraction naturelle de mes avantages perſonnels, je n'ai point d'autres charmes.

QUICKLY.

Votre cœur en ſoit béni!

FALSTAFF.

Mais dites-moi une choſe, je vous prie. La femme de Ford & la femme de Page ſe ſont-elles fait confidence de leur amour pour moi?

QUICKLY.

Ce ſeroit vraiment une belle plaiſanterie! J'eſpère qu'elles ont plus de bon ſens en partage; ce ſeroit un beau tour, en effet! Mais Madame Page ſouhaiteroit que vous lui cédaſſiez, quoi qu'il vous en coûte, ce petit bambin (*montrant le Page Robin*) qui trotte par la Ville. Son mari, dit-elle, en eſt entiché; & Monſieur Page eſt un honnête mari, je puis vous l'aſſurer. Cherchez une bourgeoiſe qui mène une vie plus heureuſe que Madame Page : elle fait ce qu'elle veut, dit ce qu'elle veut, reçoit tout, paie tout, ſe couche, ſe lève quand il lui plaît : tout ſe fait comme elle le veut; mais elle le mérite vraiment : car ſi nous voyons une bonne ame autour du Château de Windſor,

en vérité c'eſt elle. Il faut que vous lui envoyiez votre Page; je n'y ſais point d'autre remède.

FALSTAFF.

J'en ferai le ſacrifice très-volontiers.

QUICKLY.

Mais faites-le donc. Vous ſentez qu'il peut dans la ſuite aller & venir entre vous deux : & à tout événement, donnez-vous un mot du guet, afin de pouvoir connoître les ſentimens l'un de l'autre, ſans que le jeune garçon ait beſoin d'y rien comprendre; car il n'eſt pas bon que des enfans aient le mal devant les yeux : vous le ſavez, de vieux matois ont de la diſcrétion, dit un proverbe; ils entendent le train du monde.

FALSTAFF.

Portez-vous bien : recommandez-moi à ces deux belles. Voici ma bourſe, & je reſte votre débiteur encore. — Page, allez avec cette reſpectable femme. — Ces nouvelles m'ont mis en feu.

(*Quickly ſort avec Robin*).

PISTOL, *à part*, *lorgnant & ſuivant Quickly.*

Voilà une flûte équipée pour le commerce de Cupidon, qui ſemble d'aſſez bonne priſe. Donnons-lui chaſſe, pourſuivons, forçons de voiles (†), faiſons

(†) Le mot eſt *fights ;* toiles tendues autour du vaiſſeau, pour cacher à l'ennemi le nombre des hommes. *Jonhſon.*

feu : je vous l'enlève à l'abordage, ou l'Océan coulera à fond l'armement.

Il sort).

SCENE XI.

FALSTAFF, *seul.*

TU fais donc de ces tours, vieux Falstaff? Suis ton chemin. — Je veux tirer parti de ton vieil individu, plus que je n'ai encore fait. Oui! ces femmes jettent vers toi un regard de concupiscence. Dois-tu, après avoir dépensé de si gros fonds dans ta vie, te voir fleurir aujourd'hui & faire fortune? Je te remercie, ami vrai, bon vieux corps. Laissons dire à l'envie, qu'il est construit grossiérement : s'il l'est agréablement, qu'importe?

SCENE XII.

BARDOLPHE *entre.*

BARDOLPHE.

MON Chevalier, un Monsieur Brok est en bas qui désire vous parler & faire connoissance avec vous, & il a envoyé à votre Seigneurie un baril de vin de Canarie.

FALSTAFF.

FALSTAFF.

Broc eſt ſon nom ?

BARDOLPHE.

Oui, Chevalier.

FALSTAFF.

Qu'il monte. De pareils brocs ſont bien venus chez moi, lorſqu'ils contiennent une pareille liqueur. — Ah, Dame Ford & Dame Page, vous ai-je bloquées toutes les deux ? Bravo ! courage.

SCENE XIII.

BARDOLPHE *rentre, amenant* FORD *déguiſé & ſous un autre nom.*

FORD.

QUE Dieu vous garde, Sir.

FALSTAFF.

Et vous auſſi, Sir. Souhaitez-vous me parler?

FORD.

Excuſez, ſi j'oſe m'introduire ainſi chez vous ſans cérémonie.

FALSTAFF *jettant les yeux ſur le baril qu'on apporte.*

Vous êtes le bien venu. Que déſirez-vous? Laiſſe-nous, ſommélier. (*Bardolphe ſort*).

FORD.

Sir, vous voyez un Gentilhomme qui a dépenſé beaucoup d'argent. Je m'appelle Broc.

FALSTAFF.

Cher Monſieur Broc, je déſire de vous connoître plus amplement.

FORD.

Noble Sir Jean, j'ambitionne l'honneur de votre connoiſſance; non que mon deſſein ſoit de vous être à charge: vous ſaurez d'abord que je me crois plus au large & plus en ſituation d'obliger un ami, que vous ne pouvez l'être; & cette raiſon m'a ſemblé un paſſe-port ſuffiſant pour abréger les complimens. On dit, vous ne l'ignorez pas, qu'où l'or frappe, toutes les portes tombent.

FALSTAFF.

Peſte! l'or eſt un bon ſoldat; il fait brèche.

FORD.

Sans doute. (*Il ſoulève ſon manteau*). Et j'ai ici un gros ſac de piſtoles qui me pèſe ſous le bras & m'in-

commode. Si vous voulez m'aider à le porter, à le garder, Sir Jean, prenez-le tout, ou la moitié, pour me soulager du fardeau.

FALSTAFF.

Je ne sais pas, Monsieur.... à quel titre je puis.... Monsieur, mériter d'être votre caissier.

FORD.

Vous l'apprendrez, si vous avez la bonté de m'entendre.

FALSTAFF.

Parlez, cher Monsieur Broc : je serai ravi de vous servir & de vous soulager.

FORD.

Je serai court. J'entends dire de tous côtés, Sir, que vous êtes un homme éclairé, & vous m'êtes connu depuis long-temps, quoique malgré mon désir je n'aie jamais trouvé l'occasion de me faire connoître de vous. Ce que je vais vous découvrir, m'oblige d'exposer au jour mes propres imperfections : mais, cher Sir Jean, en jettant un œil sur mes foiblesses quand vous les entendrez dévoiler, tournez l'autre œil sur le registre des vôtres ; alors j'échapperai peut-être plus facilement au reproche. Personne ne sait mieux que vous, combien les péchés du genre des miens sont faciles.

FALSTAFF.

Très-bien. Pourſuivez.

FORD.

Une certaine Dame habite cette Ville. Son mari ſe nomme Ford.

FALSTAFF.

A merveille.

FORD.

Je l'aimai long-temps. Il me ſouvient, croyez-moi, des ſommes que j'ai prodiguées pour elle. — Avec quelle ardeur vigilante j'ai ſuivi tous ſes pas! mis l'enchère aux moyens de la rencontrer! mandié chaque occaſion qui m'offroit, à la dérobée, le bonheur de la voir une minute! Non content des cadeaux que j'achetois ſans ceſſe, j'ai donné beaucoup autour d'elle, pour ſavoir quels ſeroient les dons qui lui plairoient. Bref, je l'ai pourſuivie comme l'amour me pourſuivoit; c'eſt-à-dire à toute heure, à toute occaſion. Mais quoique j'aie bien mérité, du moins dans mon opinion, une récompenſe, je n'en ai reçu aucune, ou qu'une ſeule, l'expérience. Si c'eſt un tréſor, j'ai acquis celle-ci à grand frais : ce qui m'a inſtruit à dire que,

L'amour, comme notre ombre, fuit
L'objet réel qui la pourſuit;
Pourſuivant toujours qui le fuit,
Et fuyant qui le pourſuit.

FALSTAFF.

N'avez-vous jamais tiré d'elle de promesse de vous satisfaire ?

FORD.

Jamais.

FALSTAFF.

L'avez-vous sollicitée à cet effet ?

FORD.

Jamais.

FALSTAFF.

Diable ! de quelle nature étoit donc votre amour ?

FORD.

Il ressembloit à l'homme qui bâtit une belle maison sur le terrain d'un autre. Ainsi pour m'être mépris de place, j'ai perdu mon édifice & mon argent.

FALSTAFF.

Mais à quel propos m'apportez-vous cette confidence ?

FORD.

Quand je vous l'aurai dit, je vous aurai tout dit, Sir Jean. Suivant certains ouï-dire, cette vertu, si farouche pour moi, s'apprivoisoit en d'autres rencontres; & la belle s'est tellement livrée à toute sa belle humeur, que le public glose assez mal sur sa conduite.

Voici donc, Sir Jean, le fond de mon projet. Vous êtes un homme de rang, d'une éducation accomplie, parlant admirablement bien, voyant les meilleures sociétés, recommandable par votre place & par votre personne, cité pour vos exploits guerriers, votre air de Cour & vos profondes connoissances.

FALSTAFF.

Ah, Monsieur!

FORD.

Croyez-le, & vous le savez bien. Voilà de l'argent; dépensez, dépensez-le; dépensez plus, dépensez tout ce que je possède; & prêtez-moi seulement en échange de ma bourse, autant de votre temps qu'il en faut pour ouvrir une tranchée en forme devant l'honneur de la femme de ce Ford : employez votre art conquérant; forcez-la de se rendre à l'amiable. S'il est un homme qui puisse la vaincre, c'est vous plus que tout autre.

FALSTAFF.

Seroit-ce un moyen de vous guérir de votre amour, que de m'emparer de celle pour qui vous brûlez? Il me semble que vous choisissez vos remèdes bien étranges.

FORD.

Oh! concevez mon but. Notre *auguste* se guinde si haut sur les principes d'honneur, que je crains

ſottement de l'approcher de près. L'objet me ſemble trop ébIouiſſant pour ma vue. Mais ſi j'arrivois devant elle avec quelques preuves de fait en main, mes déſirs auroient un exemple alors, & un titre pour ſe faire valoir : je pourrois alors la forcer dans ſes retranchemens d'honneur, de réputation, de foi conjugale, & mille autres défenſes qui m'en impoſent maintenant, comme une armée en bataille. Que dites-vous de ceci, Sir Jean?

FALSTAFF.

Monſieur Broc, je commence d'abord par uſer ſans façon de votre bourſe; enſuite mettez votre main dans la mienne : enfin, comme il eſt vrai que je ſuis un Gentilhomme d'honneur, ſi Madame Ford vous plaît, je vous la livre.

FORD.

Obligeant Chevalier!

FALSTAFF.

Monſieur Broc, vous l'aurez, vous dis-je.

FORD.

N'épargnez point l'argent, Sir Jean; vous n'en manquerez pas.

FALSTAFF.

Et vous ne manquerez pas d'avoir Madame Ford, Monſieur Broc; vous ne la manquerez pas. Je puis

vous le confier : j'ai un rendez-vous avec elle, à sa prière. Son assistante, ou son entremetteuse, sortoit justement quand vous êtes entré. Comptez sur moi ; je serai bien près de Madame Ford entre dix & onze. Le maudit jaloux, son belître de mari, doit être absent. Revenez me trouver ce soir, vous apprendrez comment j'avance les affaires.

FORD.

Quel bonheur pour moi, que votre connoissance, Sir ! Connoissez-vous le mari ?

FALSTAFF.

Bâtonnez ce misérable, ce pauvre sot. Je ne le connois pas : pourtant je lui fais tort en l'appellant pauvre. On assure que le jaloux possède des monceaux d'or ; ce qui donne à sa femme une taille, un visage, un éclat ! Je la destine à me servir de clef pour puiser au coffre du vieux Hébreu. C'est là qu'est ma moisson & ma terre promise.

FORD.

Je voudrois que le mari vous fût connu, pour que vous pussiez au besoin éviter sa rencontre.

FALSTAFF.

Bâtonnez-le, l'automate, le galopin des halles & des foires. Je veux le faire tressaillir, & lui glacer les sens : je veux le mener en lesse avec ma canne, & la

ſuſpendre comme un météore entre les cornes de l'animal. Monſieur Broc, vous allez voir. Moi, je gouverne l'étoile du manant, s'il a une étoile; & vous, vous aurez ſoin de ſa femme. — Revenez me trouver ſur la brune. Ford eſt un ſot; je prétends charger ſon épitaphe d'un titre de plus. Vous, Monſieur Broc, vous le connoîtrez pour un capricorne & un ſot. Revenez me trouver ſur la brune. (*Falſtaff ſort*).

SCENE XIV.

FORD, *ſeul.*

Vil Épicurien! ſcélérat! monſtre! mon cœur crève d'impatience. Qu'on vienne me dire encore que cette jalouſie eſt abſurde! — Ma femme lui épargne les avances; l'heure eſt fixée; l'accord eſt fait. Qui l'auroit pu penſer? Voyez, quel enfer c'eſt d'avoir une femme perfide! Mes coffres ſeront rançonnés, ma couche ſera ſouillée, mon honneur mutilé, mis en pièces : & pour ſurcroît d'injure, il faut baiſſer la tête ſous une légende d'abominables noms, dont l'auteur même de l'affront me régale. O noms épouventables! quels titres! quels noms! ceux de Satan (†), de

(†) *Amaimon*, *Barbaſon;* noms de démons. *Voyez* Reynaud Scott. Il préſume que *Amaimon* étoit un Roi d'Orient, & *Barbaſon* ou *Barbatos*, un Comte fameux. *Steevens*.

Belzébut ſont doux ; & ce ſont des réprouvés, des démons qui les portent : mais cocu (†), juſte Dieu ! cocu complaiſant ! Le diable même n'a pas un nom ſemblable. — Page eſt un imbécille, un ſot débonnaire : il ſe fie à ſa femme, il dédaigne d'être jaloux ! J'aimerois mieux confier mon beurre à un Flamand, mon fromage à un Miniſtre Gallois, mon flacon d'eau-de-vie à un Irlandois, ma haquenée à un filou pour l'eſſayer dans la campagne, que ma femme à ſa propre garde. Une femme auſſi-tôt médite, elle complotte, elle projette, & ce qu'elle couve dans ſon ame, elle l'exécutera : elle rompra ſon cœur, s'il le faut ; mais elle ſaura l'exécuter. Le Ciel ſoit loué de m'avoir créé jaloux ! — Leur rendez-vous eſt à dix heures. — Je le préviendrai ; je démaſquerai ma femme ; je me vangerai de Falſtaff, & me rirai de Page. — Partons, arrivons — trois heures trop tôt, plutôt qu'une minute trop tard. — Se voir cocu ! cocu ! oh ! fi, fi. — L'enfer ! (*Il ſort*).

(†) Ce mot, qui choque aujourd'hui nos oreilles, ſera ſans doute toléré dans la traduction d'une Comédie faite il y a deux cents ans, comme on veut bien le pardonner encore à Molière. Le ſupprimer ou le changer, ce ſeroit ôter à cette Scène une partie de ſon comique.

SCENE XV.

LE PARC DE WINDSOR.

Le Docteur CAIUS *paroît armé & en habit de combat. Il s'appuie fiérement sur sa grande épée.* RUGBY *est avec lui.*

CAIUS.

JEAN Rugby!

RUGBY.

Mon maître?

CAIUS.

Hum, hum. Quelle heure est-il?

RUGBY, *regardant en haut.*

Oh! la voilà passée l'heure à laquelle Monsieur Hugues avoit promis de se trouver.

CAIUS.

Morbleu! il s'est racheté la vie en ne venant pas. Il a bien prié, bien consulté sa bible pour se dispenser de venir sur le pré. Morbleu! Jean Rugby, il seroit déja mort, s'il eût osé venir.

RUGBY.

Il est prudent, Monsieur; il sait que vous ne lui feriez point de quartier, s'il venoit.

CAIUS.

Morbleu ! la Momie n'eſt pas plus morte que ſa perſonne, quelque part que je le trouve. Rugby, prenez votre rapière : je vais vous montrer comment je veux le tuer.

RUGBY.

Hélas ! je ne ſais pas tirer des armes, Monſieur.

CAIUS.

Faquin ! prenez votre rapière.

RUGBY.

Reſtez coi : voici compagnie.

SCENE XVI.

L'HOTE, SHALLOW, SLENDER & *Monſieur* PAGE *ſe préſentent.*

L'HOTE.

Vive notre bruyant Docteur !

SHALLOW.

Monſieur le Docteur Caïus, je vous baiſe les mains.

PAGE.

Bonjour, honnête Docteur !

SLENDER.

Regardez : je vous salue aussi, moi.

CAIUS.

A quel dessein venez-vous tous de compagnie ; deux, trois, quatre ?

L'HOTE.

Pour vous voir combattre : vous voir parer, riposter, vous voir ici, vous voir là, vous voir pousser vos bottes d'estoc, de taille, puis votre seconde, votre flanconnade. Est-il mort, mon Éthiopien, mon François ? Que dit mon Esculape, mon brave de la vieille (†) roche ? Est-il mort, bruyant Alexandre ? Est-il mort ?

CAIUS *avec dépit, & se promenant fiérement.*

C'est un bélitre de prédicant, un lâche. Morbleu ! il craint de montrer sa tête.

L'HOTE.

Que je meure, mon brave inspecteur des urines (¶),

(†) *Mon cœur de sureau.*

(¶) *Bully-stale*, fanfaron d'urine. Ceux que leur foiblesse & leur crédulité ont enrôlés dans la liste des patiens de cet empyrique Allemand, qui s'appelle le Docteur Alexandre Mayersbach, doivent deviner le fondement de cet épithète. *Steevens.*

ſi vous ne reſſemblez pas ſous les armes à Cœur-de-lyon (†), ou à Hector de Grèce!

CAIUS, *ſe promenant toujours.*

Je vous prie tous, rendez témoignage que je l'ai attendu ſeul, de pié ferme, trois, quatre, cinq heures, & qu'il n'a pas paru.

SHALLOW.

C'eſt qu'il ſe montre le plus ſage, Meſſire Docteur. Il a le département des ames, & vous le département des corps : ſi vous alliez combattre tous deux, vous agiriez contre l'eſprit & le fondement de vos profeſſions. N'eſt-il pas vrai, Monſieur Page?

PAGE.

Vous-même, Monſieur Shallow, vous fûtes un bréteur fameux dans votre temps, quoique vous ſoyez maintenant une colonne de la paix.

(†) *Cardalian*, corruption de, Cœur-de-lyon. *Jonhſon.* D'autres liſent *caſtillan ;* nom de mépris en Angleterre, ſur-tout après l'expédition de l'invincible Armada de Philippe II, déteſté pour ſa cruauté & ſon ambition : d'ailleurs les Caſtillans, comme deſcendant en grande partie des Juifs & des Mores, étoient mépriſés. *Tollet.*

Caſtilllan, *Éthiopien*, *Catayen ;* termes d'inſulte.

(¶) *Mon cœur de ſureau.* Cet arbre n'a point de cœur ; par oppoſition à l'expreſſion commune, *cœur de chêne*, pour cœur loyal & honnête. *Steevens.*

SHALLOW.

Vive Dieu, Monſieur Page; tout vieux que je ſuis aujourd'hui, & Officier de paix, je ne puis voir une épée nue, que les doigts ne me démangent. Je grille de faire deux temps d'aſſaut. (*Il ſe met en poſture, & pouſſe quelques bottes*). L'idée du vieux temps chatouille toujours, Monſieur Page. Quoique nous ſoyons Juges & Docteurs, & Eccléſiaſtiques, nous avons encore en nous quelque levain de notre jeuneſſe. Nous ſommes les enfans des femmes, Monſieur Page.

PAGE.

C'eſt une vérité, Monſieur Shallow.

SHALLOW.

L'expérience l'a prouvée, Monſieur Page. Monſieur le Docteur Caïus, je viens pour vous ramener à votre domicile : je ſuis Juge de paix. Vous venez de vous montrer ſage Médecin; & Monſieur Évans s'eſt montré un ſage & paiſible Eccléſiaſtique. Il faut que je vous ramène, & que vous m'accompagniez, Monſieur Caïus.

L'HOTE, *s'avançant gravement.*

Sous le bon plaiſir de la Juſtice..... Un mot d'avis, fier *Mountebank* (†). (*Il prend Caïus à part; les autres prêtent l'oreille*).

(†) On a ſubſtitué au mot *mockwater* cet équivalent, qui

CAIUS.

Mountebank! Que veut dire ce terme?

L'HOTE.

Mountebank, mon paladin, ſignifie dans notre Anglois, *valeur*, *bravoure.*

CAIUS.

Morbleu! je porte plus de *mountebank* dans les veines, que ce druide Anglois. Moi lui couper les oreilles!

L'HOTE.

Il vous fera une querelle diabolique.

CAIUS.

Que murmurez-vous?

L'HOTE.

Qu'il vous fera une réparation canonique.

CAIUS.

Sans doute, j'y réfléchis; il la fera comme vous le dites: morbleu! je l'exige.

ſignifie, *Charlatan*, *empyrique* en Anglois. *Mockwater*, comme qui diroit, intendant des urines. Caïus n'entend point ce mot, & l'Hôte ſe moque de lui, en lui donnant le change par une fauſſe explication.

L'HOTE.

L'HOTE.

Et je veux l'exciter à la faire, où je le laisse se tirer d'embarras tout seul.

CAIUS.

Je vous remercie.

L'HOTE.

Écoutez encore, mon brave; mais, un moment. —

(*Il laisse là le Docteur, & s'approche des autres*).

Vous, grave convive, & Monsieur Page & vous aussi Cavalier Slender, enfilez tous la grande rue jusqu'à Frogmore.

PAGE.

Sir Hugues y est? Y est-il?

L'HOTE.

Il est là. Voyez de quelle humeur il sera; & moi je viens à travers champs, & vous amène ce Docteur. Est-ce bien raisonner, mes maîtres?

SHALLOW.

Nous le ferons. (*Tous à Caïus*). Adieu, adieu, adieu, grand, vaillant, fameux Docteur.

SCENE XVII.

PAGE, SHALLOW & SLENDER *sortent pour aller trouver le Ministre* ÉVANS *qui est sous les armes du côté opposé, en attendant* CAIUS. L'HOTE, CAIUS & RUGBY *restent.*

CAIUS

HUM, hum : moi vouloir tuer le Prêtre ; car ce pédant veut me supplanter auprès de Miss Page.

L'HOTE.

Qu'il meure : mais rengaînez d'abord votre impatience. (*Il lui montre la rivière voisine*). Jettez de l'eau froide sur votre colère, & venez à Frogmore par le chemin des champs. Miss Nanny dîne à la Ferme à une fête de Village, & vous lui ferez votre cour sous l'ormeau. Topez à ceci. Dis-je bien ?

CAIUS.

Morbleu ! vous me rendez service : morbleu ! je vous en aime ; & morbleu je vous adresserai mes pensionnaires, Ducs, Barons, Chevaliers, Comtes, tous mes patiens. Nous y gagnerons tous deux.

L'HOTE.

Comme de ma part je réponds d'être votre *antagoniste* (†) auprès de Miss Anne. Dis-je bien ?

CAIUS.

C'est bien dit : fort bien.

L'HOTE.

Marchons donc.

CAIUS.

Songez à me suivre de près, Rugby.

(*Ils sortent comme pour aller voir Miss Anne Page dans la Ferme où elle doit dîner*).

(†) L'Hôte affecte toujours d'abuser de l'ignorance du Médecin, qui n'entend pas bien des mots Anglois, & le calme, en le raillant, sans qu'il s'en apperçoive.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Frogmore, lieu qui touche à Windsor.

ÉVANS *paroît en veste, portant un bâton gallois en baudrier, un poignard au côté, & une épée à la main.* SIMPLE *le suit.*

ÉVANS.

Vous, bon serviteur de Monsieur Slender, & connu personnellement par le nom & surnom de Pierre Simple, répondez-moi, je vous prie. Quelle route avez-vous tenu pour chercher le sieur Caïus, qui se qualifie Docteur en Médecine ?

SIMPLE.

D'abord la route du bois, puis la route du cimetière, ensuite la route du bord de l'eau, enfin la route du gravier, avec la route du vieux Windsor; toutes les routes en vérité, à l'exception du grand chemin.

ÉVANS.

Je désire avec véhémence que vous jettiez pareillement la vue de ce côté.

SIMPLE.

J'y vais, Monsieur. (*Simple sort*).

ÉVANS *seul se livre à sa frayeur.*

Dieu de mon ame! à quel point je suis plein de colère!.. Quel tremblement j'éprouve! S'il m'a trompé, j'en... j'en aurai de la joie. Que ma mélancolie devient froide! (*Il tremble*). Si je trouvois un moment opportun, je lui briserois la tête avec sa phiole d'urines. — Que Jésus garde la mienne!

(*Il chante pour s'étourdir*).

(1) Au bord des clairs ruisseaux
Et des grottes profondes,
Où les jeunes oiseaux,
Au murmure des ondes,
Chantent leurs madrigaux.
Là nous ferons des lits de roses:
Et cent chiffres de fleurs,
Exhalant leurs douces odeurs,
Et tout nouvellement écloses.

Au bord des . . . . . .

Miséricorde! je me sens une grande envie de crier!

Où les jeunes oiseaux, —

J'ai des dispositions prochaines à pleurer, chrétiennement.

Chantent leurs madrigaux. —

Un jour que j'étois assis
Près des murs de Babylone....
Et cent chiffres de fleurs. —

Au bord des . . . . . .

SIMPLE, *accourant.*

Le voici, le voici, Sir Huguès; il vient par ce sentier.

ÉVANS, *plein de trouble.*

Il est le bien arrivé.

Au bord des clairs ruisseaux. —

Plaise au Dieu Sabaoth de faire prospérer le bon droit! Quelles armes porte-t-il?

SIMPLE.

Je ne parle pas d'armes, Monsieur. Mon maître & Monsieur Shallow sortent de Frogmore avec un autre Gentilhomme. Les voilà qui passent la haie, derrière ces chênes, & viennent à nous.

ÉVANS.

Je vous prie, donnez-moi ma soutane, ou plutôt gardez-la entre vos bras.

SCENE II.

Monsieur PAGE, SHALLOW & SLENDER *entrent, & feignent d'être surpris de trouver* ÉVANS *dans ce costume, dont ils prétendent ignorer les raisons.*

SHALLOW.

Eh! qui vous savoit ici, cher Ministre? Bien le bonjour, Sir Hugues. Surprenez un joueur sans ses dez, & un Docteur sans ses livres, vous crierez, miracle.

SLENDER, *levant les yeux au ciel* (†).

Oh tendre Anne Page!

PAGE.

Le ciel vous tienne en santé, Sir Hugues!

ÉVANS.

Que Tieu dans sa miséricorde nous donne à tous sa pénédiction!

(†) C'est un geste que l'idiot Slender répète de temps en temps pendant toute cette Scène.

SHALLOW.

Mais qu'eſt-ce que je vois ſous ſon bras ? Quoi ! l'épée & la parole ? Étudiez-vous ces deux arts à la fois, bon Curé?

PAGE.

Et toujours jeune, Sir Hugues. Comment, en veſte & en caleçons dans ce jour humide & nébuleux ?

ÉVANS.

Il y a des cauſes & des raiſons pour cela.

PAGE.

Nous ſommes venus vers vous, digne Curé, pour faire une bonne œuvre.

ÉVANS.

Fort bien : quelle bonne œuvre ?

PAGE.

Certain particulier très-grave que nous quittons là-bas, a reçu ſans doute une inſulte de quelqu'un ; du moins eſt-il ſorti des bornes de la modération, & dans un emportement au-delà de ce que vous pouvez croire.

SHALLOW.

J'ai eſſuyé ſeptante hivers & plus ſur cette tête chenue ; mais je n'ai jamais vu un homme de ſon

état, de sa gravité & de sa science, oublier ainsi tout ce qu'il se doit à lui-même.

ÉVANS.

Quel est-il ?

PAGE.

Je crois que vous le connoissez : c'est Monsieur le Docteur Caïus, notre célèbre Médecin François.

ÉVANS.

Carreaux de Dieu ! Par les commotions de mon ame.... j'aimerois mieux que vous me parlassiez de la monture de Balaam (†).

PAGE.

Pourquoi ?

ÉVANS.

Il a moins lu qu'elle Hybocrate ou Galien, & elle avoit plus de pravoure que lui. Je vous le donne pour le poltron le plus fieffé que vous puissiez désirer de connoître.

PAGE.

Vous pouvez m'en croire, Monsieur Shallow : voilà l'homme même qui devoit se battre avec lui.

SLENDER, *levant les yeux au ciel dans une extase niaise.*

Ah ! douce Anne Page !

(†) D'un plat de poreaux.

SCENE III.

CAIUS, L'HOTE & RUGBY *paroissent de loin.*

SHALLOW.

En effet, ses armes l'indiquent. (*Il s'écrie*). Jettez-vous entr'eux deux; retenez-les tous deux. — Le Docteur Caïus s'approche.

PAGE.

Allons, mon vénérable Pasteur, rengaînez votre coutelas.

SHALLOW.

Et vous le vôtre; Monsieur le Docteur.

L'HOTE.

Désarmons-les, puis laissons-les disputer ensemble. Qu'ils conservent leurs membres sains & entiers, & qu'ils hachent, qu'ils estropient notre pauvre Anglois!

(*Ils laissent aller les combattans en feignant de les retenir & de les désarmer*).

CAIUS, *bas à son ennemi.*

Souffrez, s'il vous plaît, que je confère un moment avec vous. — (*Haut*). Bélitre, pourquoi ne vous trouvez-vous pas sur le pré?

ÉVANS, *bas.*

Je vous conjure, usez de commisération. (*Haut*). Je vous joindrai en temps & lieu.

CAIUS, *haut.*

Vous êtes un poltron, un automate, un vrai jocrisse.

ÉVANS, *bas.*

Je vous supplie, ne servons point de pierre de scandale, ni de jouet à la malice des autres : je désire votre amitié ; d'une manière ou d'une autre, je vous ferai satisfaction. (*Haut, & montrant son bâton*). Je vous fendrai le chef avec ma canne, pour vous apprendre à comparoître, quand vous donnez des rendez-vous & des assignations.

CAIUS, *haut.*

Comment? comment? Jean Rugby, mon Hôte de la Jarretière, ne l'ai-je pas attendu pour le tuer? N'ai-je pas fait sentinelle à la place indiquée?

ÉVANS, *haut.*

Comme j'ai une ame chrétienne, voici incontestablement la place indiquée. Voyez, j'en prends à serment mon Hôte de la Jarretière.

L'HOTE.

Allons, la paix tous les deux, Gallois & Gaulois,

Docteur des Gaules & Prêtre de Galles, Médecin de l'ame & Médecin du corps.

CAIUS.

Vraiment, le détour est rare! excellent!

L'HOTE.

Paix; vous dis-je; écoutez votre Hôte de la Jarretière. Suis-je politique? Suis-je subtil? Suis-je un Machiavel? Perdrai-je mon Docteur? Non, il me donne les décoctions & les potions. Perdrai-je mon Curé, mon Ministre, mon Sir Hugues? Non, il me donne les paraboles & les dispenses. (*A Évans*). Vous, prêtez-moi votre main céleste : bon. (*A Caïus*). Et vous, prêtez-moi votre main terrestre : bon. — Enfans de l'art, je vous ai trompés tous deux ; je vous ai adressés à deux places différentes. Vos cœurs sont fiers, vos membres sont sains : que la bouteille soit la fin de tout ceci : venez, mettez vos épées en gage : suivez-moi, enfans de la paix; venez, venez, venez.

SHALLOW.

C'est là ce qui s'appelle un Hôte jovial! Suivons, braves gens, suivons, suivons.

SLENDER, *toujours avec son air extatique & niais.*

O belle Anne Page!

(*Shallow, Slender; Monsieur Page & l'Hôte sortent*).

CAIUS, *rêvant.*

Hum, tiens-je le nœud de l'énigme? Auroit-il fait de deux Docteurs deux idiots de sa façon?

ÉVANS.

Tout est bien, parfaitement bien! Il nous avoit postés comme deux pions du jeu d'échets, qui fut inventé par .... Mais passons. — Je souhaite ardemment que nous devenions amis, & nous creuserons conjointement nos deux cerveaux, pour tirer vengeance de l'Hôtellier de la Jarretière, de cet excommunié, ce mécreant qui vend à fausse mesure.

CAIUS.

De tout mon cœur, morbleu. Il m'a conduit ici sous prétexte d'y voir Mademoiselle Page, & morbleu il m'a trompé.

ÉVANS.

Soit: je veux lui casser la tête. — Rentrons fraternellement, je vous prie.

(*Ils sortent pour aller signer la paix en buvant bouteille*).



SCENE IV.

La grande rue de Windsor, avec une partie de la halle.

Madame PAGE & ROBIN *paroissent en chemin pour aller chez Madame* FORD.

Mad. PAGE.

Avancez, vous, petit fripon : vous aviez le poste de suivant, mais vous voilà devenu guide. Que préférez-vous d'employer vos yeux devant moi à me montrer le chemin, ou de les tenir attachés sur les talons de votre maître ?

ROBIN.

J'aime mieux, foi de Page, vous servir comme un homme, que de le suivre comme un nain.

Mad. PAGE.

Oh ! vous êtes un jeune flatteur : je le vois, vous ferez un courtisan.



SCENE V.

Monſieur FORD *entre.*

FORD.

Heureuse rencontre, Madame Page ! Où allez-vous ?

Mad. PAGE.

Sans préambule, voiſin, chez votre femme. Eſt-elle au logis ?

FORD.

Oui, & ſi ennuyée, ſi embarraſſée de ſon exiſtence, qu'elle ſe pendroit volontiers par le chagrin de ſe voir ſeule. — Je penſe que ſi vos maris étoient morts, vous vous marieriez toutes les deux.

Mad. PAGE.

Soyez-en sûr, à deux autres maris.

FORD, *montrant le Page.*

Où ayez-vous fait l'emplette de ce joli Jouvenceau?

Mad. PAGE.

Un Chevalier, un Sir, Sir..... l'a prêté à Monſieur Page. Foin de ma mémoire ! j'ai peine à retrouver comment le Chevalier s'appelle. — Jeune enfant, vous, nommez votre maître....

ROBIN.

Sir Jean Falstaff.

FORD.

Sir Jean Falstaff?

Mad. PAGE.

Lui-même, lui-même; je ne me familiariserai jamais avec son nom. Mon digne époux & Sir John se sont épris d'une belle amitié. — Ainsi votre femme reste chez elle?

FORD.

Je vous l'ai dit.

Mad. PAGE.

Excusez: je sèche, je languis d'impatience de la voir. (*Madame Page sort, & continue son chemin avec Robin*).

SCENE VI.

FORD *s'avance sous la halle.*

FORD.

PAGE a-t-il ses yeux & sa tête? Sent-il? Pense-t-il? Non, tout dort chez lui, tout est mort. Quoi! ce jeune galant porteroit une lettre à dix lieues, aussi sûrement que le mousquet décoche une balle à dix toises.

toises. Mon imbécille voisin favorise lui-même le penchant de sa femme ; il prête à ses goûts, à sa folie, des commodités, des moyens. — La voilà maintenant qui s'achemine chez la mienne, & le courier de Falstaff la suit. Oh ! j'entends siffler le vent qui m'annonce un orage. — Le courier de Falstaff la suit ! — O les bons complots ! — Tout est arrangé : nos moitiés rebelles s'exhortent gaiement à goûter du fruit défendu, & à se damner de compagnie. —Va, suborneur, je te surprendrai ! Je donne ensuite la torture à ma femme ; je déchire le voile modeste de l'hypocrite Madame Page ; j'affiche Page lui-même pour un Vulcain dupe & content, & tous mes voisins applaudiront en chœur à cette vengeance. L'horloge me donne le signal, & l'assurance du fait justifie mes perquisitions, qui me préparent plus de complimens que de railleries. J'ai barre sur Falstaff : Falstaff est sous mon toît, aussi sûr qu'il l'est, que la terre est matière. — J'y vais.



SCENE VII.

Monsieur PAGE, SHALLOW, SLENDER, L'HOTE, ÉVANS, CAIUS & RUGBY *entrent.*

SHALLOW.

Monsieur Ford lui même ! Hé bonjour : nous vous trouvons bien à propos.

FORD.

Fort bien ; bonne compagnie, sur ma foi. J'ai bonne chère au logis ; & je vous prie, venez tous dîner avec moi.

SHALLOW.

Quant à moi, il faut que vous m'en dispensiez, Monsieur Ford.

SLENDER.

Il faut bien que vous m'excusiez aussi. Miss Anne, depuis ce matin, espère dîner avec moi. Je ne la tromperois pas, vraiment, pour deux fois plus d'argent que je n'en sais compter encore.

SHALLOW.

Nous avons un mariage en train entre le neveu Slender & cette agréable personne. Nous avons

langui (†), nous avons ſoupiré, & nous recevrons aujourd'hui notre réponſe déciſive.

SLENDER.

Beau-père Page, je compte avoir votre conſentement.

PAGE.

Vous l'avez, Monſieur Slender; je me déclare en votre faveur. — Ma femme, Monſieur le Docteur Caïus, s'intéreſſe toujours pour vous.

CAIUS.

Oui morbleu; & la jeune fille eſt épriſe de moi : ma gouvernante Quickly me l'aſſure.

L'HOTE.

Hé! que deviendra le jeune élégant Fenton, lui qui danſe, qui pirouette, qui a les yeux fripons de la jeuneſſe, qui fait des vers, qui parle en beau ſtyle (¶), & qui ſent les parfums comme un ſoir du mois de

(†) Ils n'avoient pas langui long-temps, puiſque la propoſition de ce mariage avoit été faite la veille par Sir Hugues : mais Shallow le dit, afin de mieux s'excuſer, lui & Slender, de ce qu'ils n'acceptent pas l'invitation de Ford dans un jour où il s'agit de conclure cette alliance. *Steevens.*

(¶) *Il parle en ſtyle de jour de fête ;* expreſſion tirée de l'ancienne coutume de repréſenter les jours de fêtes les farces à myſtères ou des moralités, qui étoient écrites en ſtyle ampoulé. *Warburton.*

Mai? Allez, c'eſt lui qui l'aura; ſes boutons ont fleuri (†). C'eſt lui qui l'aura.

PAGE.

Jamais de mon aveu, je vous le promets. Ce jeune homme n'a rien : il eſt de la ſociété du Prince de Galles & de Poins : il eſt d'une ſphère trop élevée, il en ſait trop. Non, il ne remplira jamais les vuides de ſa fortune avec les revenus de ma Seigneurie. Si ma fille ſe donne, qu'il la prenne toute nue. Le bien que j'ai, tient à mon conſentement, & mon conſentement n'eſt point pour Monſieur Fenton.

FORD.

Que du moins quelques-uns de vous acceptent la partie. Venez au logis, de grace. Sans compter la bonne chère, vous vous amuſerez. Je veux vous faire voir un monſtre : vous ſerez des nôtres, Monſieur Page; vous en ſerez, cher Docteur; & vous auſſi, Miniſtre Évans.

(†) *Ses boutons ont fleuri ;* alluſion à une ancienne coutume des jeunes payſans, qui pour deviner leurs ſuccès auprès de leurs maîtreſſes, portoient dans leur poche une plante nommée, *boutons de bachelier*, de l'eſpèce des lychnis, & dont la fleur reſſemble à un bouton d'habit. Ils jugeoient de leur bon ou mauvais ſuccès, ſelon que ces boutons s'épanouiſſoient ou ne s'épanouiſſoient pas. *Smith.*

SHALLOW.

Adieu donc; bien du plaisir. — Nous en ferons l'amour plus à notre aise chez Madame Page.

CAIUS.

Jean Rugby, retournez m'attendre au logis; je vous rejoindrai bientôt.

L'HOTE.

Adieu, mes cœurs; je vais trouver mon preux Chevalier Falstaff. Il s'agit de sabler avec lui d'un nouveau vin de Canarie.

FORD, *bas.*

Je lui prépare avant une boisson propre à la danse : je lui ferai danser une Canarie (†). — Venez-vous, mes amis?

ÉVANS.

De bon cœur; allons voir ce monstre.

(*Ils sortent*).

(†) *Canarie ;* nom d'un vin & d'une danse. *Tyrwhitt.*



SCENE VIII.

LA MAISON DE FORD.

Madame FORD *& Madame* PAGE *paroiſſent enſemble ; des Domeſtiques portent un grand pannier couvert.*

Mad. FORD.

AVANCEZ, Jean ; & vous, Robert.

Mad. PAGE.

Vîte, vîte, le grand pannier. —

Mad. FORD.

Le voilà. — (*Appellant*). Robin ! — Il tarde trop ; je m'impatiente.

Mad. PAGE.

Paſſez ici, vous autres, dans ce coin.

Mad. FORD.

Poſez-donc le pannier.

Mad. PAGE.

Donnez vos ordres à vos gens : le temps nous preſſe.

Mad. FORD.

Rappellez - vous bien ce que je vous ai preſcrit,

Jean, & vous, Robert. Tenez-vous prêts dans la brasserie voisine ; & dès que je vous donnerai le signal, paroissez : vous chargerez sans hésiter, sans délai, ce pannier sur vos épaules : portez-le toujours courans vers l'abreuvoir (2) où l'on blanchit le linge de ménage, & vuidez-le dans le fossé près du bord de la Tamise.

Mad. PAGE.

Vous exécuterez ceci de point en point ?

Mad. FORD.

Je le leur ai dit & redit ; ils savent toute leur leçon par cœur. — Sortez, pour revenir dès que vous m'entendrez vous appeller.

(*Les domestiques sortent*).

SCENE IX.

Madame PAGE.

AH ! j'apperçois le petit Robin. (*Robin entre*).

Mad. FORD.

Hé bien ! mon petit espion (3), quelles nouvelles en poche ?

ROBIN.

Sir Jean, mon maître, est à la porte de derrière. Madame Ford, il désire votre compagnie.

Mad. PAGE.

Regardez-moi, petit patelin : nous avez-vous été fidèle ?

ROBIN.

Oui, je le jure : mon maître ignore que vous soyez ici. Il m'a menacé même d'une éternelle liberté, si je vous contois les nouvelles ; car, m'a-t-il dit, il me chasseroit pour toujours.

Mad. PAGE.

Vous êtes un joli enfant. Votre discrétion vous habillera : vous aurez un habit neuf ; mais je vais me cacher.

Mad. FORD.

Partez. — Toi, cours à ton maître : dis-lui que je suis seule. Chère Page, souvenez-vous de votre rôle.
(*Robin sort*).

Mad. PAGE.

Je vous le promets. Si j'y manque, sifflez-moi.
(*Madame Page sort pour se cacher*).

Mad. FORD.

Allez, allez. — Nous allons donc berner ce vieux pécheur corrompu, & rafraîchir cette grosse éponge. — Il faut lui apprendre à distinguer les tourterelles des pies effrontées.



SCENE X.

FALSTAFF *entre.*

FALSTAFF *tendant les bras.*

AH ! eſt-ce vous que j'embraſſe, mon bijou, mon ange : je mourrois maintenant ſans regret. N'ai-je pas aſſez vécu ? C'eſt ici le terme de mon ambition. O bienheureux quart-d'heure !

Mad. FORD.

O Chevalier trop cher !

FALSTAFF.

Madame Ford, je ne ſais point coqueter ni flatter. O Madame Ford ! je vais pécher par un ſouhait qui m'échappe : plût à Dieu que votre mari fût en terre ! Je vous prendrois d'une main en face du plus vain des Lords, & vous crééroìs Mylady.

Mad. FORD.

Moi votre Lady, Sir Jean ! Hélas ! je ne ſerois jamais qu'une pauvre Lady bourgeoiſe.

FALSTAFF.

Que la Cour de France m'en préſente une égale à vous. Je vois le bel œil qui fait éclipſer le luſtre du

diamant : vous avez deux ſourcils arqués comme la lune naiſſante ; un front, ah ! qui ſoutiendroit la coëffure en portrait, la coëffure à queue, la coëffure à voiles : oui, toute eſpèce de coëffure en point de Veniſe.

Mad. FORD.

Un bonnet ſimple, Sir Jean : mon front ne ſoutient qu'un bonnet, & le ſoutient aſſez mal encore.

FALSTAFF.

Vous êtes traitreſſe à vous-même, quand vous parlez ainſi. Voulez-vous faire de moi un courtiſan complet ? Comme le pié que vous cachez termineroit avec grace cette ſuite de formes élégantes, s'il étoit emboité dans une mule circulaire ! Je vois trop ce que vous êtes, ce que vous feriez ſans la fortune, votre ennemie. La belle nature eſt votre amie ; allons, vous ne pouvez le cacher.

Mad. FORD.

Croyez-moi, je ne me connois point tous ces charmes.

FALSTAFF.

Hé qui donc me fait vous aimer ? C'en eſt aſſez pour vous convaincre que vous avez en vous quelque choſe d'extraordinaire. Allons, je ne puis flatter ni dire que vous êtes ceci, que vous êtes cela : je ne puis reſ-

ſembler à ces papillons en coque, ces mignons à l'eau roſe qui font (†) des collections de phraſes comme les Herboriſtes cueillent des ſimples dans la ſaiſon; ces femmelettes déguiſées en hommes : non, ce n'eſt point là le genre du Chevalier Falſtaff : mais je vous aime, je n'aime que vous, & vous le méritez.

Mad. FORD.

Ah! ne me trahiſſez pas, Sir Jean! Je crains que vous n'aimiez Madame Page.

FALSTAFF.

Vous pourriez tout auſſi bien dire, que j'aime à me promener devant la porte d'un créancier, qui m'eſt plus odieuſe que la gueule d'un four à chaux.

Mad. FORD.

En ce cas, le ciel connoît l'amour que j'ai pour vous; & vous l'éprouverez un jour.

FALSTAFF.

Perſévérez dans ces bons ſentimens, je le mérite.

Mad. FORD.

Et moi, je dois vous dire, méritez-le toujours, ou je ne perſévérerois pas toujours dans ces ſentimens.

(*Robin ſe fait entendre du dedans*).

(†) Qui ſentent comme Bucklers-bury; c'étoit un quartier où habitoient beaucoup d'Herboriſtes & de Droguiſtes. *Steevens.*

ROBIN, *appellant.*

Madame Ford! Madame Ford! — On frappe à la porte : c'eſt Madame Page, toute rouge, toute eſſouſflée, roulant des yeux hagards : elle veut vous parler à l'inſtant.

FALSTAFF.

Diable, il ne faut pas qu'elle me voie : je vais me cacher derrière la tapiſſerie.

Mad. FORD.

Oui, de grace : cette femme eſt la médiſance même. (*Falſtaff s'enfonce ſous la tapiſſerie*).

SCENE XI.

Madame PAGE *entre en courant.*

Mad. FORD *pourſuit.*

EH bien, de quoi s'agit-il?

Mad. PAGE.

O Madame Ford, qu'avez-vous fait? Vous êtes déshonorée, vous êtes perdue, perdue pour jamais!

Mad. FORD.

De quoi s'agit-il, chère voiſine Page?

Mad. PAGE.

O fatale imprudence, Madame Ford!... ayant un mari si honnête homme, lui donner un pareil sujet de soupçon! —

Mad. FORD.

Quel sujet de soupçon?

Mad. PAGE.

Quel sujet de soupçon! — Rougissez. — Que vous m'avez trompée!

Mad. FORD.

Comment? Hélas! encore une fois, de quoi s'agit-il?

Mad. PAGE.

Votre époux va paroître avec toute la Justice de Windsor: il vient, dit-il, à la piste d'un amant qui met à profit son absence, d'un misérable que vous tenez maintenant caché dans la maison. Vous êtes perdue, perdue!

Mad. FORD.

(*A part*). Parlez plus haut. —J'espère que l'histoire n'est pas vraie.

Mad. PAGE.

Plaise au ciel qu'il ne soit pas vrai que vous ayez un homme ici! Du moins est-il certain que votre époux

arrive avec la moitié de la Ville pour y chercher ce galant. J'accourois vous en avertir : si vous vous sentez innocente, oh! j'en suis charmée. Mais si vous avez en effet un doux ami dans ce lieu, procurez, procurez sa fuite au plutôt. —Vous pâlissez : ne restez point interdite ; rappellez vos sens, défendez votre réputation, ou dites adieu pour la vie à la bonne renommée.

Mad. F O R D.

Que ferai-je? Ma chère amie, j'avoue qu'un Gentilhomme que j'aime est ici dans la maison, & je crains bien moins ma propre honte que le danger qui le menace. Je sacrifierois ma vie pour le sauver.

Mad. P A G E.

Au nom de la honte, laissez-là vos phrases oiseuses, je *sacrifie*, & je *sacrifierois*, quand voilà votre époux qui frappe. — Songez donc à quelque moyen de le faire évader. —Je ne trouve ni caveau ni trappe pour cacher votre favori. — A quel point vous m'avez déçue! — Mais j'apperçois un pannier. — Il pourroit s'y loger, à moins qu'il ne soit d'une taille surnaturelle. Nous l'ensevelirons dans ce linge, comme un paquet, & envoyez-le par vos gens aux blanchisseuses de la Ville.

Mad. F O R D.

Hélas! il est trop gros : jamais il n'y tiendra. Que deviendrai-je?

(*Falſtaff accourt tout éperdu*).

FALSTAFF.

Laiſſez-moi le voir, laiſſez-moi eſſayer : oh! laiſſez-moi voir. — (*Il conſidère le pannier*). Oui, j'y tiendrai. — Suivez le conſeil de votre amie. — J'y tiendrai.

Mad. PAGE.

Eh quoi? Sir Jean Falſtaff! Chevalier, eſt-ce là votre lettre?

FALSTAFF.

Je vous aime tendrement. — Pour Dieu, ſecourez-moi. — Je puis me raccourcir. (*Il eſſaie d'y entrer*). Jamais de ma vie.... Non, jamais. (*Il ſe raccourcit & s'entaſſe dans le pannier qu'on acheve de couvrir de linge*).

Mad. PAGE, *appellant.*

Robin, aidez-nous à bien couvrir votre maître. (*Robin entre*). Appellez vos valets, Madame Ford. — Ah! perfide Chevalier!

Mad. FORD, *touſſant.*

Jacques, Robert, venez vîte. (*Les deux domeſtiques entrent*). Jacques, enlevez ce mannequin : paſſez une perche dans l'anſe. — Comme vous chancelez! Prenez garde. Il faut le porter à l'abreuvoir de Datchet : vîte, on l'attend. (*Ils ſoulèvent le pannier avec effort*).

SCENE XII.

Les mêmes. Monsieur FORD, *Monsieur* PAGE, CAIUS & ÉVANS *entrent.*

FORD, *aux autres.*

Faites cercle de grace. Si j'ai soupçonné sans cause, vous aurez droit de me bafouer : que vos railleries amères pleuvent sur moi; je les mérite. (*Aux valets*). Arrêtez. Où portez-vous ceci?

ROBERT.

Vraiment, à la rivière.

Mad. FORD.

Eh ! qu'avez-vous besoin de savoir où ils le portent? Sont-ce là vos affaires? Il vaudroit bien mieux que vous vinssiez vous mêler de la lessive.

FORD.

A blanchir? S'il étoit au pouvoir de l'eau qui lave mes serviettes, de laver aussi les taches de mon honneur! Oui, oui, les maudites taches! Vous en allez voir une bien honteuse, je vous le cautionne. (*Les valets sortent emportant le pannier*). Messieurs, j'ai rêvé cette nuit; je vous dirai mon rêve. Commençons par chercher mes clefs; les voilà. Montez, parcourez, visitez

visitez mes chambres, furetez par-tout; notre renard est pris, j'en suis garant : laissez-moi fermer d'abord cette issue, & maintenant battez le buisson.

PAGE.

Cher Monsieur Ford, épargnez-vous l'éclat ; c'est trop vous faire injure à vous-même.

FORD.

Soit, Monsieur Page, soit. Montons, Messieurs ; vous aurez bientôt une scène comique. Suivez-moi, vous dis-je.

ÉVANS.

Ce sont là des visions, des vapeurs de jalousie.

CAIUS.

Morbleu! ce mal est hors de mode en France : on ne voit point de jaloux en France.

PAGE.

Suivons-le, puisqu'il le veut : voyons le fruit de ses recherches.

(*Tous les hommes sortent*).



SCENE XIII.

Madame PAGE & *Madame* FORD *demeurent.*

Mad. PAGE.

L'AVENTURE n'eſt-elle pas doublement réjouiſſante?

Mad. FORD, *riant.*

J'ignore ce qui me plaît le mieux de l'erreur de mon mari, ou du tour joué à Sir Jean.

Mad. PAGE, *riant.*

Dans quelles tranſes il devoit être, quand Monſieur Ford a demandé : « Que contient ce pannier » ?

Mad. FORD.

Ah ! dans des tranſes mortelles. Je crois que nous lui avons rendu ſervice en l'envoyant au bain.

Mad. PAGE.

Point de quartier pour cet inſolent. Que ne puis-je voir dans la même angoiſſe chaque ſcélérat de même étoffe !

Mad. FORD.

Je crois pourtant que mon mari avoit en effet quel-

que ſoupçon violent du Chevalier renfermé. Je ne lui vis jamais un accès de jalouſie ſi marqué.

Mad. PAGE.

J'imagine un moyen d'en ſavoir la vérité, & de rire encore plus aux dépens de Falſtaff. Son mal opiniâtre aura beſoin d'une médecine plus forte.

Mad. FORD.

Lui députerons-nous Dame Quickly au ton benin, avec un paquet d'excuſes ſur ce bain matinal? Un peu d'eſpérance nouvelle lui rendra toute ſon ardeur pour ſubir une nouvelle correction.

Mad. PAGE.

C'eſt bien penſé. Envoyons-la demain à huit heures lui porter nos excuſes.

SCENE XIV.

Monſieur FORD, *Monſieur* PAGE *& les autres reparoiſſent à quelque diſtance.*

FORD.

IL eſt introuvable. — Peut-être le fat s'eſt-il vanté de choſes qui paſſoient ſon pouvoir.

Mad. PAGE, *à ſon amie.*

Entendez-vous ?

Mad. FORD.

Oui, oui, paix. (*A ſon mari*). Vous en uſez bien avec moi, Monſieur Ford ; fort bien. —

FORD, *bruſquement.*

Oui, oui, Madame.

Mad. FORD.

Que le ciel rende vos actions plus juſtes que vos penſées !

FORD.

A la bonne heure.

Mad. PAGE.

Monſieur Ford, vous vous donnez un grand ridicule.

FORD, *bruſquement, & honteux.*

C'eſt bon, c'eſt bon, Madame... je le ſupporte.

ÉVANS.

Si l'on trouve un chrétien dans l'édifice ou dans les chambres, dans les coffres & dans les armoires, que le ciel me pardonne au jour du grand jugement !

CAIUS.

Hum, j'en dis de même : il n'y a pas une ame ici.

PAGE.

Eh! fi, Monſieur Ford, ne rougiſſez-vous pas? Quel démon vous ſuggére ces chimères inſenſées? Je ne voudrois pas pour tout Windſor & ſon Château, avoir un grain du travers que vous avez.

FORD.

C'eſt ma faute, Monſieur Page; j'en ſubis la peine.

ÉVANS.

Vous éprouvez la ſyndéreſe d'une mauvaiſe conſcience. Votre compagne eſt une chaſte épouſe, telle que je déſirerois trouver la pareille entre mille; & cinq cents de plus.

CAIUS.

Par tous les ſymptômes, je vois qu'elle eſt très-honnête femme.

FORD.

A la bonne heure. Enfin, Meſſieurs, ceci du moins ne change rien à notre partie. Venez en attendant vous promener dans le parc, & daignez me pardonner. Vous connoîtrez un jour ce qui m'a engagé dans de pareilles démarches. — Allons, ma

femme. Allons, Madame Page, obtenez-moi ma grace. Je vous en conjure, accordez-moi mon pardon.

PAGE.

Allons, amis, entrons. (*A part, à Madame Ford*). Nous ſaurons tancer le jaloux. (*Haut*). Et moi, je vous invite à venir déjeûner chez moi, & après à la chaſſe à l'oiſeau. J'ai un faucon admirable pour le bois. Amis, eſt-ce choſe dite?

FORD.

Je ſuis à vous.

ÉVANS.

S'il y en a un, je ferai le ſecond.

CAIUS.

Morbleu! s'il y en a un ou deux, je veux être le troiſième.

FORD.

Monſieur Page, venez, je vous en prie.

(*Ils ſortent. Évans & Caïus demeurent ſeuls*).

ÉVANS.

Préſentement je vous exhorte à rappeller demain en votre mémoire ce méchant Hôtellier qui nous a joués.

CAIUS.

C'eſt bien dit, vraiment, de bon cœur.

ÉVANS.

Voilà un plaisant Tabarin pour essayer sur nous ses farces & ses tours !

(*Ils sortent*).

SCENE XV.

LA MAISON DE PAGE.

FENTON & *Miss* ANNE PAGE *paroissent ensemble.*

FENTON.

JE vois trop que je ne pourrai jamais gagner l'amitié de votre père. Douce Nancy, cessez donc de me renvoyer à lui.

Miss ANNE.

Hélas ! comment donc faire ?

FENTON.

Osez être vous-même, lorsqu'il le faut. Il m'objecte ma trop grande naissance ; il dit que mon amour n'est qu'un plan raisonné ; que j'adresse mes vœux à sa bourse, pour réparer ma fortune ruinée par mes dépenses ; il va chercher par-tout des armes contre moi ; il me reproche d'anciennes erreurs, mon goût

pour les fociétés libres. Le cruel ! il m'accufe de n'aimer en vous qu'une riche héritière (†).

Miſſ A N N E.

Peut-être qu'il dit vrai.

F E N T O N.

Non ; j'en jure devant le ciel fur tout mon bonheur à venir. Il eft vrai, je l'avouerai, que la richeffe de votre père fut le premier motif qui m'attira auprès de vous : mais en vous faifant ma cour, je vous trouvai d'un bien plus grand prix que les lingots d'or, ou les fommes preffées dans des facs. (*Il lui prend la main*). C'eft le tréfor de votre perfonne, que je recherche, que j'aime feul aujourd'hui.

Miſſ A N N E.

Honnête Monfieur Fenton, je vous crois fincère. Ne vous laffez pas pourtant de rechercher la bienveillance de mon père : Monfieur Fenton, recherchez-la toujours. Si la foumiffion & les plus humbles prières ne peuvent rien, alors... peut-être... alors.... N'entendez-vous pas venir quelqu'un ? (*Fenton & Miſſ Anne fe retirent à quelque diſtance*).

(†) Fenton, dans les objections du père de Miff Anne, peint bien ici les diffipateurs de qualité, qui vont dans la Capitale chercher des époufes qui réparent les ruines de leur fortune, en acceptant les reftes de leur jeuneffe. *Miſtriſſ. Griffith.*

SCENE XVI.

SHALLOW, SLENDER & QUICKLY *entrent.*

SHALLOW.

DAME Quickly, rompez leur colloque : mon neveu parlera pour lui-même.

SLENDER.

Allons, je veux tirer ici deux ou trois coups d'arbalête (†). Allons, à l'aventure.

SHALLOW.

Ne soyez pas épouvanté, neveu.

SLENDER.

Oh! elle ne m'épouvantera pas; je ne la crains pas. Tout ce qui m'afflige, c'est que je tremble.

QUICKLY, *de loin à Miss Anne.*

Écoutez, Miss Anne, voilà le jeune Monsieur Slender qui voudroit vous dire deux mots.

(†) Allusion au proverbe. *Le trait d'un fou est bientôt lancé : un fol a bientôt dit sa pensée.* Gray.

Miſſ ANNE.

J'y vais, ma bonne. (*A Fenton, & montrant Slender*). C'eſt là le choix de mon père! Quelle foule de diſgraces & de défauts ſont cachés, même embellis par trois cents guinées de rente! (*Ils ſe rapprochent tous deux*).

QUICKLY.

Et comment ſe porte le beau Monſieur Fenton? Jéſus! pourrai-je vous gliſſer une parole à l'oreille? (*Elle écarte Fenton*).

SHALLOW.

Elle vient. Ferme, neveu! Allez au-devant d'elle. O jeune homme, vous aviez un père....

SLENDER.

J'avois un père, Miſſ Anne. Mon oncle peut vous dire de bons tours de lui. — Mon cher oncle, je vous conjure, racontez à Miſſ Anne l'hiſtoire des trois oies que mon père tua d'un ſeul coup.

SHALLOW.

Belle Miſſ, mon neveu vous aime.

SLENDER.

Oh! oui je vous aime, autant qu'aucune femme de tout le Comté de Gloceſter.

SHALLOW.

Il ne vous refusera rien de la parure qui convient à une fille de votre rang.

SLENDER.

Oh ! non. Vienne tout autre qu'un Écuyer à courte ou longue robe me disputer la magnificence....

SHALLOW.

Il vous donnera cent livres sterling de douaire dans le contrat.

Miss ANNE.

Bon Monsieur Shallow, laissez-le me parler lui-même.

SHALLOW.

Ah ! très-volontiers. Je vous remercie de cette réponse ; je vous en remercie. Bonne espérance, neveu ! Elle vous appelle : je vais vous laisser.

Miss ANNE.

Eh bien, Monsieur Slender ?

SLENDER.

Eh bien, Miss Anne ?

Miss ANNE.

Expliquez votre volonté (†).

(†) Équivoque sur *will*, qui signifie *volonté* & *testament*.

SLENDER.

Ma volonté ! Ah ! Miſſ, la plaiſanterie eſt bonne ! Grace au ciel, je ne l'ai jamais faite encore, ma volonté : ou ſi vous parlez de ma dernière volonté, je ne me ſens pas encore aſſez malade, grace au ciel.

Miſſ ANNE.

Je demande ſeulement ce que vous me voulez.

SLENDER.

Quant à moi en mon particulier, je ne vous veux rien, ou peu de choſe. Votre père & mon oncle ont concerté quelque choſe enſemble : ſi cela réuſſit, j'y conſens ; ſinon, je m'en conſole. Ils peuvent vous dire mieux que moi, comment les choſes vont. Tenez, demandez à votre père ; le voilà qui vient. (*Il s'éloigne en s'eſſuyant le front qui eſt rouge & moite de ſueur*).

SCENE XVII.

Monſieur & Madame PAGE *entrent.*

PAGE.

Hé bien, cher Slender ? Ma fille, apprenez à l'aimer. — Que vois-je ? Que fait ici ce M. Fenton ? — Vous m'offenſez, Monſieur, d'obſéder ainſi ma

maiſon. Je vous ai dit, ce me ſemble, que j'avois diſpoſé de ma fille.

FENTON.

Calmez-vous, Monſieur.

Mad. PAGE.

Monſieur Fenton, ceſſez d'importuner ma Nancy.

PAGE.

Ma fille n'eſt point pour vous.

FENTON.

Daignerez-vous m'entendre ?

PAGE.

Non, Monſieur Fenton. — Entrons ; Monſieur Shallow : mon fils Slender, paſſez dans ma chambre. — Inſtruit comme vous l'êtes de mes vues, vous me manquez, Monſieur Fenton. (*Monſieur Page entre dans la maiſon avec Shallow & Slender*).



SCENE XVIII.

Madame PAGE, *Miss* ANNE, FENTON, QUICKLY.

QUICKLY, *à Fenton.*

ADRESSEZ-VOUS à Madame Page.

FENTON.

Digne Madame Page, l'amour tendre que j'ai pour votre fille, dans les vues honnêtes que je me propose, m'apprend à dévorer les procédés, les dédains, les duretés que je reçois. Je persévère & ne me retire point. Daignez m'appuyer de votre secours!

Miss ANNE.

Ma tendre maman, ne me mariez pas à cet idiot qui sort.

Mad. PAGE.

Ce n'est pas mon intention : je vous cherche un meilleur époux.

QUICKLY.

Oui-dà vraiment, c'est le Docteur François, mon maître.

Miss ANNE.

Hélas! j'aimerois mieux descendre vivante dans ma tombe (†) (4).

QUICKLY.

A condition d'en tenir un petit coin ouvert pour lorgner encore ce bas monde.

Mad. PAGE.

Monsieur Fenton, vous me connoissez franche. Écoutez; je ne suis ni votre amie ni votre adversaire. J'interrogerai les sentimens de ma fille, & son inclination n'influera pas peu sur mon choix. Jusques là, adieu, Monsieur: il faut que Nancy rentre; son père s'offenseroit de la voir s'arrêter. (*Madame Page & Miss Anne entrent dans la maison*).

SCENE XIX.

FENTON, QUICKLY.

QUICKLY.

C'est mon affaire maintenant. — Comment, lui dirai-je, voulez-vous vendre votre fille à un Médecin ou à un sot? Avez-vous bien regardé le gentil Monsieur Fenton? Non. Regardez-le donc. — C'est mon affaire.

(†) *Et être jouée à la boule, jusqu'à la mort, avec des navets;* proverbe des Provinces du Midi. *Collins.*

FENTON.

Vous m'obligerez ; & je vous prie, ce ſoir, dans quelque momens, donnez cette bague à ma chère Miſſ Anne. (*Il lui donne de l'argent*). Et voilà pour reconnoître vos peines.

(*Fenton ſort*).

SCENE XX.

QUICKLY, *ſeule.*

VA, que le ciel t'envoie le bonheur ! Quel bon cœur il a ! Une femme paſſeroit à travers l'eau & le feu pour ſervir un ſi bon cœur. Mais pourtant je voudrois que mon maître obtînt Miſſ Anne ; ou je voudrois que Monſieur Slender l'obtînt ; ou en vérité je voudrois que ce fût Monſieur Fenton. Je ferai mon poſſible pour tous les trois, car je l'ai promis : je veux tenir ma parole ; mais ſur-tout agiſſons chaudement en faveur de Monſieur Fenton. — Bon, bon, quelle idiote je ſuis ! Nos Dames m'ont donné une autre commiſſion pour le Chevalier Sir Jean Falſtaff : quelle ſottiſe à moi de m'amuſer ici !

(*Elle ſort*).



SCENE XXI.

SCENE XXI.

L'HOTELLERIE DE LA JARRETIÈRE.

FALSTAFF *paroît.*

FALSTAFF, *frappant du pié.*

Bardolphe! hola, Bardolphe!

BARDOLPHE, *entrant.*

Le voilà, Chevalier.

FALSTAFF.

Va me chercher une pinte de Canarie, avec une rôtie dedans. (*Bardolphe ſort*). Ai-je vécu ſi longtemps pour être porté ſur la civière comme une pyramide de chairs de rebut, & me voir jetté dans la Tamiſe? Va, ſi jamais je m'expoſe à pareil tour, je veux bien être trépané, & léguer ma cervelle au premier rat pour ſes étrennes. Les coquins m'ont renverſé dans le canal avec auſſi peu de remords, que s'ils euſſent noyé les aveugles petits d'un dogue de baſſecour, quinze à la fois : & on peut juger à ma taille, que je plonge avec quelque vélocité. Le fond touchât-il aux enfers, je l'atteindrois en un clin-d'œil. Heureuſement que la rivière ſe trouvoit baſſe & claire en cet endroit. J'aurois été noyé : une mort que j'abhorre,

car l'eau fait enfler un homme : & voyez ce que ce feroit de moi, fi ma perfonne alloit enfler encore ! Je deviendrois une montagne anatomique. (*Bardolphe entre avec la bouteille*). Le vin eft-il tiede, fommélier ?

BARDOLPHE.

Écumant. Il y a là-bas une femme qui veut abfolument vous parler.

FALSTAFF.

Avalons d'abord ceci ; verfons un peu de vin chaud fur l'eau de la Tamife. Mon eftomac eft auffi glacé, que fi j'avois avalé des pelottes de neige en guife de pillules, pour me rafraîchir le fang. (*Il avale la bouteille d'un trait*). Appelle la Dame.

BARDOLPHE.

Femme, montez.

SCENE XXII.

QUICKLY *entre.*

QUICKLY.

Avec votre permiffion. — Je vous crie grace & miféricorde. Je donne le bonjour à votre Seigneurie.

FALSTAFF.

Sommélier, ôte-moi ce calice : fais dégourdir encore pareille mesure du même vin.

BARDOLPHE.

Avec des œufs, Sir ?

FALSTAFF.

Non, simple, naturel. Je ne veux point de germe de poulet dans mon breuvage. — (*Bardolphe sort*). Eh bien ?

QUICKLY.

Sous votre bon plaisir, je viens chez votre Seigneurie de la part de Madame Ford.

FALSTAFF.

Madame Ford ! J'en ai assez de *ford* (†), parbleu ! j'en ai pour la vie ; j'en ai le ventre plein.

QUICKLY.

Hélas ! quel jour malencontreux ! La pauvre femme, ce n'est pas sa faute : elle en a fait des reproches à ses gens : ils se sont mépris sur ses ordres. (*S'essuyant les yeux*).

FALSTAFF.

Moi aussi, je me suis grossiérement mépris, quand je me suis fié à la folle promesse d'une femme.

(†) Ford, signifie *rivière* ; d'où le jeu de mots de Falstaff.

QUICKLY.

Ah! Sir : elle en eſt déſolée. Si vous pouviez la voir, elle vous feroit ſaigner le cœur. — Son Argus va chaſſer ce matin à l'oiſeau : elle vous conjure de venir une ſeconde fois chez elle entre huit & neuf : elle m'a chargé de vous le faire ſavoir promptement : elle vous dédommagera de votre aventure, je vous le cautionne.

FALSTAFF.

Eh bien, je conſens à l'aller viſiter. Dites-lui de réfléchir ſur ce que vaut un homme. Qu'elle conſidère ſa propre fragilité, & qu'elle apprécie mon mérite.

QUICKLY.

Je l'y ferai ſonger.

FALSTAFF.

Ne l'oubliez pas. Entre huit & neuf, dites-vous ?

QUICKLY.

Huit & neuf, Sir.

FALSTAFF.

Bon, retournez. Elle peut compter ſur moi.

QUICKLY.

Que la paix habite avec vous, Sir! (*Quickly ſort*).

FALSTAFF.

Jè m'étonne de ne point voir paroître Monſieur Broc : il m'avoit recommandé de l'attendre chez moi ; j'ai beaucoup d'amitié pour ſes piſtoles. Ah ! le voici qui entre.

SCENE XXIII.

Monſieur FORD *entre.*

FORD.

CHEVALIER, je vous ſalue.

FALSTAFF.

Ah ! vous voilà, Monſieur Broc : vous venez ſans doute pour ſavoir ce qui s'eſt paſſé entre Madame Ford & moi ?

FORD.

C'eſt en effet l'objet qui m'amène, Sir Jean.

FALSTAFF.

Monſieur Broc, ce n'eſt pas à vous que je déguiſerai la vérité. Je me rendis chez elle à l'heure marquée.

FORD

Oui, Sir : & vous avez réuſſi ?

FALSTAFF.

Fort malheureusement, Monsieur Broc.

FORD.

Comment donc ? Auroit-elle changé de sentiment?

FALSTAFF.

Elle ? Non, Monsieur Broc; mais ce lièvre que la jalousie tient éveillé & dans de continuelles alarmes, le *Signor cornuto*, Monsieur Broc, fond sur nous au moment de l'entrevue. A peine s'étoit-on reconnu, approché, embrassé. Nous abrégions le prologue de notre comédie ; la scène alloit s'ouvrir : survient une escouade de satellites, amentée par son mal importun ; & ma foi tous accouroient pour faire dans la maison perquisition de l'amant de sa femme.

FORD.

Quoi ! tandis que vous étiez là ?

FALSTAFF.

Tandis que j'étois là.

FORD.

Et Ford vous a-t-il cherché sans pouvoir vous trouver ?

FALSTAFF.

Vous l'apprendrez. Par une bonne fortune arrive à

point nommé une Madame Page : celle-ci nous donne avis de l'approche de Ford ; & moi entre ces deux femmes.... par le conseil de l'une, tandis que l'autre étoit dans le trouble, elles me firent entrer au fonds d'un monstrueux pannier.

FORD.

D'un pannier ?...

FALSTAFF.

D'un pannier à linge, cher Monsieur Broc. Après avoir été foulé sous un fatras de langes, de tabliers, de cornettes & de..... &c. Ah ! fi.... n'en parlons plus : jamais odeur plus infecte.....

FORD.

Mais restâtes-vous long-temps dans cette situation ?

FALSTAFF.

Vous allez entendre, M. Broc, tout ce que j'ai souffert pour mettre cette femme à mal en votre considération. Étant ainsi cantonné dans le pannier, n'entendis-je pas deux grands coquins de valets de ménage entrer à la voix de leur maîtresse, & recevoir l'ordre de me porter à l'abreuvoir sous le nom de hardes immondes ? Ils me prirent au croç, & me voilà parti. Mais je n'avois pas encore doublé le seuil de la porte, que le jaloux Cerbère nous heurte en face, & demande par deux fois : « Qu'avez-vous-là dans votre pannier » ?

Je frissonnois de peur que cet enragé de lunatique n'ordonnât la visite du pannier. Pourtant le destin qui a décrété qu'il seroit cocu, retint sa main ! il entra dans la maison pour commencer sa recherche, & moi je sortis paquet de linge. Mais observez la suite, Monsieur Broc : je souffris les angoisses de trois morts différentes; d'abord la frayeur inconcevable de me voir découvert par notre bélier à deux jambes; ensuite l'agonie d'un patient à la gêne, plié des piés à la tête, comme une excellente lame d'Espagne, contourné, roulé comme des oublies dans la circonférence du panier; & enfin le danger d'étouffer sous l'impur fardeau qui m'oppressoit. Figurez-vous un homme de mon volume & de mon embonpoint, plus fondant que le beurre ou un melon d'eau dans sa maturité, un pareil homme mis en vendange sous ce pressoir. Pensez à cela : ce fut par miracle que j'échappai à la suffocation. Puis au plus haut point de cette chaleur, lorsque je fondois comme neige, zeste! je sens un tour de main...... & me voilà poisson, poisson de la Tamise : englouti dans un fleuve glacé, au moment où mon corps fumoit comme la fournaise! Pensez à cela, — fumant comme la fournaise! — Pensez à cela, Monsieur Broc.

FORD.

Du fond de mon ame, Sir, je suis pénétré de tous les maux que vous avez soufferts pour m'obliger. Il

en résulte la perte de mes espérances : vous ne daignerez plus faire aucune tentative auprès de la Dame.

FALSTAFF.

Mons Broc, je consens d'être jetté dans l'Etna, comme je l'ai été dans la Tamise, quand vous me verrez lâcher ainsi ma proie. Le mari va courir le gibier aux champs ce matin, & moi je suis honoré d'un second rendez-vous. On m'attend de huit à neuf, Monsieur Broc.

FORD.

Il est déja huit heures, Sir.

FALSTAFF.

En vérité? Je pars pour le rendez-vous qui m'est assigné. Revenez tantôt à votre loisir; vous apprendrez de mes faits, & vous couronnerez l'œuvre en possédant la Nymphe. Adieu, Mons Broc, vous cueillerez la pomme. Mons Broc, ménagez-vous pour couronner Ford. (*Falstaff sort*).

SCENE XXIV.

FORD, *seul.*

Est-ce une vision? Est-ce un songe? Éveillez-vous, Monsieur Ford, éveillez-vous : on gâte votre plus bel habit. Voilà ce que c'est que le mariage :

voilà ce que c'eſt que d'avoir des panniers & du linge à blanchir. — Et je n'afficherois pas ce que je ſuis aux quatre coins du monde ? Le miſérable ! il eſt dans ma maiſon ! Oh ! du moins ne peut-il s'évader cette fois : je crois impoſſible qu'il le puiſſe. Il eſt trop gros pour couler dans une bourſe, ſe gliſſer dans la poivrière, ou ſe tapir dans un étui de poche. Cependant de crainte que Lucifer, ſon ſuppôt, ne lui prête ſon ſecours, je veux fouiller les trous, les fentes impraticables. Puiſque je ne puis éviter d'être ce que je ſuis, la certitude de l'être ne me donnera pas des mœurs douces. Si l'animal qui porte cornes (†) eſt ſouvent forcené, hé bien, que ce proverbe s'accompliſſe ſur moi, je ſerai furieux.

(*Il ſort*).

(†) Il n'eſt point d'image que Shakeſpear affectionnât davantage que celle des cornes d'un cocu : on la trouve par-tout dans ſes caractères du bas étage. Peut-être que comme il compoſoit pour le théatre bien plus que pour la preſſe, il ne s'eſt pas apperçu de cette fréquente répétition ; ou que voyant que ce badinage faiſoit toujours ſon effet, il n'a pas jugé néceſſaire de le corriger. *Johnſon.*



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MAISON DE PAGE.

Madame PAGE *paroît avec* WILLIAMS ; *son jeune fils*, & QUICKLY.

Mad. PAGE.

LE croyez-vous déja rendu chez Madame Ford ?

QUICKLY.

Il y est déja, ou bien prêt à s'y rendre : mais il étoit en furie de ce qu'on l'avoit jetté dans la mare. Madame Ford vous recommande de venir tout-à-l'heure.

Mad. PAGE.

Je serai chez elle dans un moment : je ne voulois que conduire mon jeune garçon à l'école. Voici son maître. — Ha ! ha ! je vois bien que c'est aujourd'hui un jour de congé. (*Evans entre*). Eh bien, Sir Hugues, vous n'avez donc pas de classe aujourd'hui ?

ÉVANS.

Non. Monſieur Slender veut que l'on conſacre la journée aux jeux & aux divertiſſemens.

QUICKLY.

Que ſon cœur en ſoit béni ! (†) (*Tous ſortent*).

SCENE II.

LA MAISON DE FORD.

Madame FORD *paroît avec* FALSTAFF.

FALSTAFF.

DAME Ford, votre douleur a effacé le ſouvenir de mes ſouffrances. Je le vois, vous m'aimez tendrement : je fais vœu de vous rendre autant d'amour, poids pour poids, ſans qu'il s'en manque un grain : & non content, Madame Ford, de m'aquitter par le ſimple ſentiment, je vous promets les dépendances, les alentours, toutes les cérémonies de l'amour. (*Il va*

(†) Il y a ici une ſcène entre le pédant & l'enfant, qui eſt inutile à la pièce, dont on peut la retrancher ſans rien déranger : au reſte Shakeſpear ſavoit bien ce qui plaiſoit de ſon temps. Il falloit que ces ſcènes fuſſent goûtées alors ; car dans toutes les anciennes pièces, on trouve des ſcènes de pédans inſtruiſans leurs écoliers. *Steevens*. On trouvera cette ſcène dans les notes (* 2).

pour l'embrasser). Mais êtes-vous sûre qu'aucun mari ne reviendra nous troubler ?

Mad. FORD.

Celui que vous craignez est à la chasse, tendre Sir Jean. (*Madame Page s'écrie du dedans*).

Mad. PAGE.

Hola, chère amie ! Voisine Ford, hola !

Mad. FORD.

Eh vîte, Sir Jean ; passez dans cette alcove.

SCENE III.

Madame FORD & *Madame* PAGE.

Mad. PAGE.

BONJOUR, ma belle. Dites-moi, qui avez-vous au logis ?

Mad. FORD.

Quoi ? Personne que nos gens.

Mad. PAGE.

Bien sûr ?

Mad. FORD.

Sans doute. (*Bas*). Élevez la voix.

Mad. PAGE, *plus haut.*

J'en ſuis ravie : oh! je ſuis ravie que vous n'ayez point ici d'étranger.

Mad. FORD.

Hé pourquoi donc?

Mad. PAGE.

Pourquoi? Votre époux eſt retombé dans ſes lunatiques manies. Il faut l'entendre défiler ſa litanie à Monſieur Page, ſe déchaîner contre tous les maris de l'univers, faire pleuvoir ſes malédictions ſur les petites filles d'Eve, de quelque couleur, de quelque complexion qu'elles ſoient, & les damner toutes : il faut le voir ſe frapper le front en criant, *percez, paroiſſez* (†); avec de telles imprécations, que la plus violente folie paroîtroit ſage & calme auprès de ſa frénéſie. Je vous félicite bien de n'avoir pas au logis le gros Chevalier. —

Mad. FORD.

Comment? Parle-t-il de lui?

Mad. PAGE.

Ciel! il ne parle que de lui. Le traître, s'écrie-t-il en jurant, — le traître, dit-il, étoit ici hier caché

(†) Apoſtrophe à ſon front.

dans un pannier : il proteſte, à mon mari, qu'il y eſt encore aujourd'hui : il lui a fait quitter la chaſſe, ainſi qu'au reſte de la ſociété, & il les entraîne tous pour leur prouver la juſtice de ſes ſoupçons. Mais quel bonheur que le Chevalier ne ſoit pas ici ! Votre époux va voir ſa démence.

Mad. FORD.

A quelle diſtance eſt-il, Madame Page ?

Mad. PAGE.

Tout près, au bout de la rue : il va arriver dans l'inſtant.

Mad. FORD.

Je ſuis perdue, le Chevalier eſt ici.

Mad. PAGE.

Oh! vous êtes une femme perdue ſans reſſource ; & je tiens le Chevalier pour mort. Vous êtes une femme trop étonnante. — Qu'il fuie, qu'il fuie ; il vaut mieux courir, que périr.

Mad. FORD.

Et comment fuir ? Par où ſortira-t-il ? Comment le cacherai-je ? Aurons-nous recours encore au pannier ?



SCENE IV.

Les deux femmes. FALSTAFF *rentre tout-à-coup.*

FALSTAFF.

NON, plus de pannier; non, morbleu, plus de pannier. Ne puis-je m'évader, avant qu'il arrive?

Mad. PAGE.

Hélas! j'oubliois que trois frères de Monſieur Ford, armés de carabines, gardent la porte, afin que rien ne ſorte : ſans cela, vous auriez pu vous échapper, avant qu'il vienne. — Mais que faites-vous céans?

FALSTAFF.

Que ferai-je? — Ah! je vais grimper dans la cheminée.

Mad. FORD.

C'eſt là qu'ils viennent tous en rentrant décharger leurs fuſils de chaſſe. Deſcendez dans le four.

FALSTAFF.

Où eſt-il?

Mad. FORD.

Non, Ford vous y chercheroit encore, ſur ma vie. La maiſon n'a pas une loge, une voûte, un bouge, appenti, ſoupirail,

s'pirail, dont il ne tienne un état par écrit pour s'en souvenir dans l'occasion; & il fait la revue d'après sa note. Vous ne pouvez rester caché dans le logis.

FALSTAFF.

Il faut donc sortir?

Mad. FORD.

Si vous sortez, & que vous soyez reconnu, vous êtes mort. — A moins que vous ne sortiez déguisé.... Comment le déguiserons-nous?

Mad. PAGE.

Hélas! en vérité, je n'en sais rien. Il n'est point de robe au monde assez large pour lui, sans quoi l'affublant d'un fichu & d'une gorgerette, d'un chapeau de femme, peut être on le sauveroit encore.

FALSTAFF.

Ah! bons cœurs, bons cœurs; imaginez quelque expédient: tout, tout, plutôt qu'un meurtre n'advienne.

Mad. FORD.

Attendez. La tante de ma chambrière, la grosse femme de Brainford, a laissé une robe dans le grenier.

Mad. PAGE.

Sur ma parole, c'est là notre affaire. La vieille

eſt hydropique & auſſi groſſe que lui. Vous avez auſſi ſon chapeau de friſe & ſon vertugadin. — Courez là-haut, Sir Jean.

Mad. FORD.

Courez, courez, tendre Sir Jean, tandis que Madame Page & moi vous chercherons quelque coëffure à votre tête.

Mad. PAGE.

Vîte, & vîte, cruel Chevalier. On va vous monter un bonnet. Paſſez toujours la robe.

SCENE V.

FALSTAFF *ſort & court.*

Mad. FORD, *riant.*

JE voudrois bien que mon mari le rencontrât ſous cette maſcarade. Il ne peut ſouffrir la vieille femme Brainford (†), qu'il traite de ſorcière. Il l'a vingt fois menacée de l'aſſommer, s'il la revoyoit chez lui.

Mad. PAGE.

Que le ciel guide Falſtaff ſous le bâton de votre mari; & après, que le diable guide ſon bâton !

(†) On trouve pluſieurs anciennes balades ſur la vieille femme de Brainford. *Steevens.*

Mad. FORD.

Mais Ford vient-il, férieufement ?

Mad. PAGE.

Oui, très-férieufement, il eft très-férieux. Il parle même de l'aventure du pannier. Comment la fait-il ? c'eft ce qui me paffe.

Mad. FORD.

Nous verrons à le découvrir. Je vais faire rapporter le pannier par nos gens. Je veux qu'il le rencontre à la porte comme la dernière fois.

Mad. PAGE.

Dépêchons donc; car il va fondre ici dans l'inftant. Songeons à la toilette de la forcière de Brainford.

Mad. FORD.

Laiffez-moi d'abord donner mes ordres à mes gens pour le pannier. Montez; je vous porterai du linge à l'inftant.

Mad. PAGE.

Ah! l'infâme Satyre, pourroit-on trop le maltraiter? Nous laifferons une preuve dans ce que nous allons faire, que les femmes peuvent en même temps être joyeufes & vertueufes. Nous ne faifons pas toujours ce dont on nous voit rire & plaifanter. Le vieux

proverbe a dit vrai : « L'eau qui dort est la plus traîtresse ».

Mad. FORD.

Robert, James, retournez quérir le pannier; votre maître est à la porte : s'il veut le voir ouvert, obéissez. — Allons, dépêchez. (*James va à la porte, & traîne le pannier dans la salle. Madame Page & Madame Ford sortent*).

JAMES.

Viens, toi; soulevons notre charge.

ROBERT.

Dieu veuille qu'il ne soit pas rempli encore d'un Chevalier !

JAMES.

J'espère que non. J'aimerois autant porter un Chevalier de plomb.

SCENE VI.

Monsieur FORD *entre brusquement avec Monsieur* PAGE, SHALLOW, CAIUS, *&* ÉVANS.

FORD.

— D'ACCORD, Monsieur Page. Mais si la chose est prouvée, avez vous des secrets pour me laver de

l'affront d'un sot? — A bas le pannier, marauts. — Qu'on appelle ma femme! — Il y a un jeune galant dans le pannier. — O vous, suppôts d'infamie! — Une bande, une ligue, une cabale, une conspiration est formée contre moi; mais le diable en aura la honte. Hola, ma femme; ma femme, dis-je, sortez, paroissez: qu'on vuide ce pannier en votre présence; venez voir l'honnête paquet que vous envoyez au blanchissage.

PAGE.

Oh! ceci passe les bornes, Monsieur Ford: il ne faut plus vous laisser à vous-même: vous devez porter la lisière.

ÉVANS.

Oh! cet homme est lunatique; il est fou comme la folie même.

SCENE VII.

Madame FORD *entre.*

SHALLOW.

CELA n'est pas bien, Monsieur Ford; cela n'est pas bien.

FORD.

Je dis comme vous, Messieurs. Avancez ici;

Madame Ford, l'honnête femme, l'épouſe modeſte, la vertueuſe créature qui a un viſionnaire pour mari; avancez. J'ai tort de vous ſoupçonner : n'eſt-il pas vrai ?

Mad. F O R D.

Le ciel me ſoit témoin que vous êtes injuſte, ſi vous me ſoupçonnez de rien de malhonnête.

F O R D.

Vous parlez haut, front d'airain : ſoutenez ce ton. — Qu'on me vuide le pannier.

P A G E.

Cela eſt trop fort.

Mad. F O R D, *arrêtant ſon mari.*

Eh, Monſieur ! comment ? Vous reſpectez-vous ſi peu ?

F O R D.

De la réſiſtance ? — Je te trouverai bientôt.

É V A N S.

Cela n'eſt pas raiſonnable. Quoi ! vous voulez fouiller le linge de votre femme ? Allons, laiſſez, laiſſez.

F O R D.

Renverſez les hardes, vous dis-je.

Mad. FORD.

Mais à quoi bon? Monſieur....

FORD.

Monſieur Page, comme j'honore la vérité, un homme ſe ſauva hier de ma maiſon dans ce même pannier. Pourquoi ne peut-il pas s'y trouver encore aujourd'hui? J'ai la certitude qu'il eſt dans la maiſon. Mes avis ſont ſûrs; ma jalouſie eſt fondée en raiſon. Otez juſqu'à la dernière juppe. (*Le pannier eſt vuidé*).

Mad. FORD.

Si vous trouvez un homme ici, vous pouvez le tuer comme un moucheron.

PAGE.

Il n'y a point là d'homme.

SHALLOW.

Par la fidélité de feue Madame Shallow, vous vous faites injure, Monſieur Ford.

ÉVANS.

Monſieur Ford, vous devriez prier, jeûner, & ne pas vous livrer ainſi aux chimères de votre imagination : ce ſont là des accès de jalouſie.

FORD, *embarrassé.*

Quoi ! eh bien . . . . eh bien . . . . je l'avoue. Celui que je cherche n'eſt pas là.

PAGE.

Et n'exiſte que dans votre cervelle bleſſée.

FORD.

Aidez-moi à fouiller par-tout cette ſeule fois. Si je ne trouve rien, vous êtes diſpenſés d'excuſer ma folie ; c'eſt à moi de fournir à jamais matière aux ſarcaſmes des tables. Conſacrez tous ce refrein à jamais : « Auſſi » jaloux que Ford, qui ouvrit la coquille d'une noix » creuſe pour y trouver le galant de ſa femme ». Mais veuillez me ſatisfaire encore une fois ; une dernière fois cherchez avec moi.

Mad. FORD, *appellant.*

Ma voiſine, Madame Page, deſcendez ; amenez la vieille femme avec vous : mon mari veut monter.

FORD.

La vieille femme ? Oh ! oh ! qui eſt-elle ?

Mad. FORD.

C'eſt cette pauvre femme de Brainford, la tante de notre ſervante.

FORD.

Qui, la forcière, la mégère, la vieille fée, qui fait commerce d'œuvres immondes? Ne lui ai-je pas interdit ma porte? C'eft-à-dire qu'elle vient ici rendre quelque meffage. Pauvres maris! nous fommes fi fimples! Nous ne favons pas tout ce qui nous arrive, qui paffe ou qui fort, grace à la profeffion des conteufes de bonne aventure. Celle-ci, par fes charmes, fes preftiges, fes figures, & autres myftères diaboliques, au-delà de notre portée, nous aveugle; nous n'y connoiffons rien. Defcends, vieille mégère; defcends, vieux monftre femelle, viens, que je t'affomme.

Mad. FORD.

Non, cher ami; arrêtez, Meffieurs, empêchez-le de frapper la vieille femme.

SCENE VIII.

FALSTAFF *paroît habillé en femme avec une coëffe rabattue, & les yeux baiffés.* Madame PAGE *eft avec lui.*

Mad. PAGE.

VIENS, maman *Prat*, ne crains rien: donne-moi la main.

FORD.

Viens, viens, que je te careſſe. Hors d'ici, vieille infâme. (*Il bat Falſtaff à grands coups*). Vieux ſerpent, vieux bagage, voilà comme je te conjure, moi: va dire la bonne aventure au diable. (*Falſtaff ſe ſauve*).

Mad. PAGE.

N'êtes-vous pas honteux? Ah! vous avez tué la digne femme.

Mad. FORD.

Ma foi, j'en ai peur. — Oh! ce trait vous fera honneur.

FORD.

Au gibet, la ſorcière!

ÉVANS.

Ma foi, par les règles de la magie, je crois véritablement cette vieille femme ſorcière. Je n'aime pas qu'une femme porte une grande barbe: j'ai obſervé une longue barbe ſous la cape de celle-ci.

FORD.

Meſſieurs, voulez-vous me ſuivre? Je vous en conjure, ſuivez-moi: tout va ſe découvrir. En cas que je vous mène ſur une fauſſe trace, ne m'en croyez jamais à la chaſſe ni à la guerre.

PAGE, *aux autres.*

Allons, prêtons-nous encore une fois à sa foiblesse. Venez, Messieurs.

(*Ils sortent*).

SCENE IX.

Madame FORD & *Madame* PAGE *demeurent seules.*

Mad. PAGE.

POUR le coup, votre galant s'en va pitoyablement accoutré.

Mad. FORD.

Dites donc, impitoyablement.

Mad. PAGE.

J'opine que le bâton soit béni & suspendu sur l'autel : il a servi à une action méritoire.

Mad. FORD.

Qu'en dites-vous, ma chère? Pouvons-nous, avec la bienséance du sexe, pouvons-nous, en conscience, méditer encore d'autre vengeance contre Falstaff?

Mad. PAGE.

Cet exorcisme a dû chasser de son corps l'esprit li-

bertin. A moins qu'un lutin amoureux ne le tienne à la tête avec des pinces d'acier, nous en voilà défaites ; & il ne songera plus à attenter à notre honneur.

Mad. FORD.

Régalerons-nous nos époux des tours que nous lui avons joués ?

Mad. PAGE.

Sans doute, ne fût-ce que pour détruire les soupçons que le vôtre a conçus. S'ils jugent que notre gros & épais Chevalier ne soit pas encore assez puni, nous serons toutes deux les ministres de leur vengeance.

Mad. FORD.

Sûrement ils voudront que sa honte soit publique. Quant à moi, je pense que sa folie n'aura point de fin, si on ne l'en corrige avec éclat.

Mad. PAGE.

Allons, inventez, imaginez. J'aime à battre le fer, tandis qu'il est chaud.

(*Elles sortent*).



SCENE X.

Le Théatre change.

L'HOTELLERIE DE LA JARRETIÈRE.

L'HOTE & BARDOLPHE *entrent.*

BARDOLPHE.

HOTE, les Allemands vous demandent trois bidets de selle. Leur Duc, en personne, arrive demain à la Cour, & ils vont au-devant de lui.

L'HOTE.

Qu'est-ce ? Quel est ce Duc ou Archiduc qui chemine si incognito ? Je n'en entends point parler à la Cour ni sous la Halle. Fais-moi raisonner avec ces étrangers : ils parlent Anglois ?

BARDOLPHE.

Maître, je vais vous les envoyer.

L'HOTE.

Ils auront mes haquenées, mais ils les payeront bien ; je les épicerai. Ils ont arrêté ma maison depuis huitaine, & j'ai délogé pour eux mes autres hôtes. La carte sera bonne : je veux les pressurer comme gens d'outre-mer. Allons, viens. (*Ils sortent*).

SCENE XI.

LA MAISON DE FORD.

Monsieur PAGE, *Monsieur* FORD ; *Madame* PAGE, *Madame* FORD, & ÉVANS *paroissent.*

ÉVANS.

Ce sont bien là les femmes les plus discrètes que j'aie jamais vues de mes deux yeux.

PAGE.

Quoi, il vous écrivit en même temps deux lettres pareilles ?

Mad. PAGE.

Dans le même quart-d'heure.

FORD.

Pardon, ma femme. Allez, venez désormais sans en rendre compte qu'à vous même. Je taxerai plutôt le soleil de froidure, que vous d'infidélité. J'étois hérétique ; vous m'avez converti. Il ne me reste plus qu'une foi aveugle à votre vertu.—

PAGE.

En voilà assez ; brisez-là : en voilà assez. Ne soyez

pas aussi extrême dans la réparation, que dans l'offense : songeons plutôt à notre complot. Nos femmes proposent d'offrir à ce vieux fou une dernière entrevue. S'il est assez vain pour s'y rendre, comment rendrons-nous publiques son insolence & sa disgrace?

FORD.

Je ne vois point de meilleure idée que la leur.

PAGE.

Quoi, de lui faire dire qu'elles l'attendent à minuit dans le parc? Allons donc : il ne s'y fiera jamais.

ÉVANS.

Vous dites, qu'il a essuyé une immersion dans la rivière, & qu'il vient d'être fessé rigoureusement sous l'accoutrement d'une vieille femme. Il doit, ce me semble, avoir des terreurs qui l'empêcheront de venir. Sa chair, je pense, est mortifiée ; il n'aura plus de désirs.

PAGE.

Je le juge de même.

Mad. FORD.

Imaginez seulement ce qu'on peut faire de lui, quand il y sera, & nous nous chargeons d'imaginer les moyens de l'y amener.

Mad. PAGE.

Attendez. — Je ſonge à une vieille hiſtoire que mon aïeule contoit autrefois. Herne le veneur, diſoit-elle, garda de ſon vivant la forêt de Windſor; & maintenant ſon fantôme revient toutes les nuits, vers l'heure de minuit. On l'apperçoit armé de cornes, ſe promenant autour d'un chêne qui porte ſon nom: & dans ſa ronde, il flètrit l'arbre, enſorcèle le bétail, change le pur lait des vaches en un ſang noir, & ſecoue des chênes avec un bruit effroyable. Pluſieurs de vous ont entendu parler de cet Eſprit: & vous ſavez que nos bons aïeux, crédules & ſuperſtitieux, y ajoutoient foi, & qu'ils ont tranſmis à notre âge, comme une vérité, le conte de Herne le chaſſeur.

PAGE.

Nous ne manquons point de gens encore qui n'oſeroient dans la nuit paſſer auprès de ce chêne fameux. Mais qu'en peut-il réſulter?

Mad. FORD.

Le voici. Qu'il faut que Falſtaff vienne nous trouver au pié du chêne. Nous lui manderons de ſe rendre dans la forêt équipé comme Herne, avec une paire de cornes énormes ſur ſon front.

PAGE.

Soit; admettons qu'il y vienne. Quand vous le tiendrez

tiendrez ſous cette gentille figure, qu'en voulez-vous faire? Quel eſt votre plan?

Mad. P A G E.

Nous y avons ſongé, & le voici. Il faudroit joindre à ma Nancy & à mon fils, trois ou quatre jeunes gens de la Ville; les déguiſer en Elves, en Sylphes, en Farfadets, en Lutins, avec des habillemens blancs & verds, des mêches flambantes ſur leurs têtes, & des ſonnettes dans leurs mains. On les cacheroit dans quelque foſſé des environs, d'où, au moment où Falſtaff, elle & moi s'aborderoient, ils ſortiroient tout-à-coup, prononçant des ſons ſauvages propres à glacer l'ame. A leur conflit, nous fuirions toutes deux dans la terreur; ils entoureroient le fantôme, feindroient de preſſentir, par l'art des Fées, l'incontinence du profane: & l'un d'eux lui demanderoit, d'une voix rauque & effrayante, comment il oſe, ſous cette figure profane, troubler l'aſyle & l'heure de leurs magiques ébats.

Mad. F O R D.

Puis nos Génies ſuppoſés le pinceroient à la ronde; ſi mieux on n'aime le chauffer avec les mêches, juſqu'à ce qu'il confeſſe ſes fautes.

Mad. P A G E.

Après ſes aveux, nous paroîtrons tous. Herne ſera

berné, dépouillé de ſes cornes, & nous le ramènerons en triomphe à Windſor.

FORD.

Vivent les femmes! Mais ſi nos jeunes gens ne ſont bien inſtruits, ils ne rendront jamais leur rôle.

ÉVANS.

Laiſſez-moi donner mes documens à ces tendres élèves. Vous me verrez moi-même, comme un jeune égrillard, vous larder le ſpectre avec ma torche.

FORD.

Cela ſera charmant. Je me charge d'acheter les maſques.

Mad. PAGE.

Ma fille ſera la Reine des Génies, vêtue de damas blanc ſans tache.

PAGE.

Dont je vais faire l'emplette : (*à part*) & dire en ſecret à Slender d'enlever Nancy dans ce tumulte, pour l'aller épouſer à Éaton. (*Haut*). Allons, envoyez à l'inſtant chez Falſtaff.

FORD.

Non, j'y retourne d'abord ſous mon nom de Broc. Je ſaurai tout ce qu'il a dans l'ame : nous le tenons à coup ſûr.

Mad. PAGE.

Sans nul doute. Partez; songez à vous pourvoir de tout l'équipage des lutins.

ÉVANS.

Allons, mettons-nous à l'ouvrage. Ce plaisir sera un plaisir admirable : c'est une espiéglerie fort innocente. (*Ford, Page, & Évans sortent*).

SCENE XII.

Madame PAGE.

VOISINE, il vous reste le soin de prévenir Quickly. Vous savez.... Sir Jean a besoin qu'on relève son courage. (*Madame Ford sort*). Pour moi, je vais chez le Docteur; il a mon agrément. Toute réflexion faite, il nous convient; & lui seul sera mon gendre. Slender, si riche en terres, le bon Monsieur Slender, dont mon mari s'entête, n'est qu'un idiot. Caïus a des écus & de bons amis à la Cour. Il aura ma fille, dussent mille autres partis, meilleurs que lui, venir la demander.

(*Elle sort*).



M ij

SCENE XIII.

L'Hôtellerie de la Jarretière. On voit au fond un escalier & des fenêtres.

L'HOTE *paroît, & rencontre* SIMPLE *qui regarde en l'air.*

L'HOTE.

QU'Y a-t-il, héron au long cou? Que demandez-vous, balourd? Qu'est-ce? Remuez, parlez, soufflez, narrez : allons, vîte, prompt, éclatez.

SIMPLE.

Vraiment, Monsieur l'Hôte, je souhaiterois parler à Sir Jean Falstaff, de la part de Monsieur Slender.

L'HOTE, *montrant une fenêtre.*

Voilà sa chambre, sa maison, son château, son lit de maître & son lit inférieur (†). Sur la muraille est peinte l'histoire de l'Enfant prodigue, toute fraîche.

(†) On couchoit alors dans des lits doubles ou à deux étages, comme on en voit encore sur les yachts & autres bâtimens de transport. Le lit élevé étoit celui du maître : le valet couchoit dans un coffre, ou lit courant, placé au-dessous. Voyez la chronique de Hall.

Allez, grattez, appellez : il vous répondra du dedans comme un antropophaginien (†). Frappez, vous dit-on.

SIMPLE.

Une vieille femme, une vieille & grosse femme est montée dans sa chambre. J'aurai la hardiesse de demeurer jusqu'à ce qu'elle descende : véritablement c'est à elle que je viens parler.

L'HOTE.

Ah ! une grosse femme ! Le Chevalier pourroit être volé. Je vais l'avertir. — Bruyant paladin, bruyant Sir Jean, parlez du creux de vos poumons militaires. Etes-vous là ? C'est votre Hôte, votre Majordome qui appelle.

SCENE XIV.

FALSTAFF *paroît au haut de l'escalier.*

FALSTAFF.

Que diable voulez-vous, mon Hôte ?

(†) Mot employé pour étonner Simple, & qui n'a point de sens, pas plus que celui d'*Éphésien* employé plus bas. *Steevens.*

L'HOTE.

Voyez-vous ce tartare Bohémien (†)? Il attend le loisir de la grosse femme qui est avec vous : laissez-la descendre, Paladin, laissez-la descendre. Mes appartemens sont honnêtes. Fi du particulier! fi! (*Falstaff descend*).

FALSTAFF.

Mon Hôte, j'avois tout-à-l'heure une vieille & grosse femme avec moi; mais elle est partie.

SIMPLE.

Ah! je vous prie, Sir; n'étoit-ce pas la sage vieille de Brainford?

FALSTAFF.

Eh oui (*faisant signe à Simple de fermer la bouche qu'il tient ouverte*), coquille de moule (¶). Que voudriez-vous d'elle?

SIMPLE.

Mon maître, Sir, Monsieur mon maître Slender l'a vue passer dans la rue : « va la trouver, a-t-il dit,

(†) Vagabonds, que les Allemands appellent *Tartares* & *Zigens*; les François, *Bohémiens*, & les Anglois, *Gypsies*. *Mezeray*.

(¶) Il l'appelle ainsi, parce qu'il a la bouche ouverte comme une moule qui baille. *Steevens*.

pour ſavoir ſi un certain Nym, qui m'a eſcroqué une chaîne, a la chaîne ou non ».

FALSTAFF.

J'ai parlé de cette affaire à la vieille femme.

SIMPLE.

Et, Sir, que dit-elle, je vous prie?

FALSTAFF.

Ma foi, dit-elle, l'homme qui prit à Monſieur Slender ſa chaîne, eſt précisément le même qui l'a dérobée.

SIMPLE.

J'aurois voulu pouvoir parler à la femme en perſonne. J'avois d'autres choſes à lui demander encore de ſa part.

FALSTAFF.

Quelles choſes? Sachons-les.

L'HOTE.

Vîte, allez; vous êtes avec vos amis.

SIMPLE.

Je pourrois ne les pas cacher.

FALSTAFF.

Cache-les, ou tu meurs.

SIMPLE.

Quoi Sir ? il ne s'agit que de Miſſ Anne Page ; de ſavoir ſi c'eſt le ſort de mon maître, d'avoir Miſſ ou non.

FALSTAFF.

Oui, oui, c'eſt ſon ſort.

SIMPLE.

Quoi, Sir ?

FALSTAFF.

D'avoir Miſſ ou non. Allez, rapportez que la vieille femme vous l'a dit ainſi.

SIMPLE.

Puis-je être aſſez hardi pour redire cela, Sir ?

FALSTAFF.

Sans doute, apprentif ; comme l'homme le plus hardi.

SIMPLE.

Nous vous remercions, Sir. Je réjouirai mon maître par ces bonnes nouvelles. (*Simple ſort*).

L'HOTE.

Vous êtes expert : vous êtes expert, Sir Jean. Eſt-il réellement entré une vieille femme chez vous ?

FALSTAFF.

Oui, une ſage & vieille femme, mon Hôte, laquelle m'a communiqué plus d'eſprit que je n'en avois eu dans toute ma vie ; & je n'ai rien payé pour cette ſcience : c'eſt moi qu'on a payé (†) pour apprendre.

SCENE XV.

BARDOLPH *entre.*

BARDOLPH.

Foin du métier ſans la bonne foi. Pure eſcroquerie, Hôte! eſcroquerie!

L'HOTE.

Rends-moi bon compte de mes chevaux ? Où ſont mes chevaux ?

BARDOLPH.

Partis avec les filoux. Auſſi-tôt que nous avons dépaſſé Éaton.... j'étois en croupe derrière l'un d'eux ; un autre me prend, me jette dans une ornière : tous trois piquent, & prrr, enfilent la plaine comme trois diables Allemans, trois Docteurs Fauſtus (¶).

(†) Alluſion aux coups de bâton qu'il a reçus. *Steevens.*

(¶) Le Docteur Fauſt étoit Allemand.

L'HOTE.

Oui, pour joindre plutôt leur Duc. Coquin, ne dis point qu'ils ont pris la fuite : les Allemands ſont gens de bien.

SCENE XVI.

Les mêmes. ÉVANS *entre.*

ÉVANS, *bas en s'avançant.*

JE ſens certaine joie de vengeance à lui notifier la nouvelle. — Où eſt notre Hôte ?

L'HOTE.

Qu'y a-t-il, mon Miniſtre ?

ÉVANS.

Tenez l'œil à vos écots. Un de mes intimes, entré naguères dans cette cité, m'apprend que trois égrefins arpentent la route de Briſtol. Ce trio a dérobé des chevaux ou de l'argent à tous les Hôtes de Réadings, de Colebrook. Je vous en informe par bonne volonté pure : paſſons. Vous êtes prudent ; vous abondez en reparties & en ſaillies. Il ne convient pas que vous ſoyez dupé : & Dieu vous tienne en paix ! (*Evans ſort*).



SCENE XVII.

Les mêmes. CAÏUS *entre.*

CAIUS.

MORBLEU ! je cherche notre Hôte de la Jarretière.

L'HOTE.

Le voici, Docteur, dans la perplexité; &, ce dit-on, dans un *dilemme* fort obscur.

CAIUS.

Hum, je n'entends pas ce mot : mais j'entends dire que vous approvisionnez votre auberge pour un Duc de Germanie. Que je perde ma science, s'il doit venir un Duc à la Cour. Je vous dis ceci par bonne volonté. Adieu. (*Caïus sort*).

L'HOTE.

A la force ! haro ! Cours, traître ! — Assistez-moi, Chevalier ! Je suis ruiné. Cours. — Criez haro, criez au meurtre. Traître, je suis ruiné. (*L'Hôte & Bardolph sortent*).



SCENE XVIII.

FALSTAFF, *seul.*

JE voudrois que le monde entier fût dupé, puiſque je l'ai été, moi. — Parlons bas, — & battu de bonne ſorte. Si la Cour apprenoit jamais comment je me ſuis vu métamorphoſé, & comment ma perſonne ou ma métamorphoſe s'eſt vue baignée & bâtonnée, tous ces jolis Seigneurs exprimeroient ma quinteſſence goutte à goutte au feu de leurs bons mots. On liquéfieroit Falſtaff en goudron pour enduire les barques; ou ma foi! il ſeroit balotté, canoné de tous les coins du cercle, juſqu'à ce qu'on l'eût applati comme une poire tapée. Je n'ai jamais proſpéré depuis le jour où je trichai à la triomphe (†). — Oui, ſi j'avois ſeulement aſſez longue haleine pour dire mes prières, je ferois pénitence. —

(†) Dans l'Anglois, au *primero*, *la prime ;* jeu de cartes à la mode dans ce temps-là.



SCENE XIX.

QUICKLY *entre.*

FALSTAFF.

Encore! De quelle part venez-vous?

QUICKLY.

De la part des deux Dames, je vous jure.

FALSTAFF.

Que le diable prenne l'une, & sa femme l'autre: elles seront toutes deux bien pourvues. J'ai plus souffert pour l'amour d'elles, que la foible & misérable constitution de l'homme n'en peut supporter.

QUICKLY.

Et n'ont-elles rien souffert? Toutes deux ont pâti, je vous assure. L'une d'elles, sur-tout Madame Ford, innocente personne, n'a pas grand comme cela sur le corps, que vous ne puissiez voir tout bleu & noir de coups.

FALSTAFF.

Que me parlez-vous de bleu & de noir? Ce ne seront jamais que deux couleurs, tandis que toutes celles de l'arc-en-ciel sont peintes sur le mien. J'ai risqué même d'être pris, appréhendé au corps pour la sorcière

de Brainford. Sans mon admirable présence d'esprit qui m'a délivré, en m'inspirant de contrefaire la femme imbécille, ce gredin de Connétable m'envoyoit aux ceps sous le nom de sorcière, aux ceps du marché !

QUICKLY.

S'il vous plaît me donner, en tout honneur, audience dans votre chambre, vous apprendrez le dessous des cartes, & vous ne resterez pas mécontent, je vous assure. Ce poulet que je tiens, vous en dira quelque chose. Tendres cœurs, que de peines il en coûte pour vous unir ! Sûrement l'un de vous ne sert pas bien le ciel, puisque vous êtes si traversés.

FALSTAFF.

Voyons donc : entrez dans ma chambre. (*Ils montent dans la chambre de Falstaff*).

SCENE XX.

L'HOTE *entre avec* FENTON.

L'HOTE.

NE me parlez point, Monsieur Fenton : j'ai trop de chagrin : je quitterois le métier pour une épingle.

FENTON.

Écoutez-moi seulement ; secondez mon dessein.

Foi de Gentilhomme, je paierai ta perte, & cent pièces au-delà.

L'HOTE.

Parlez, parlez, Monſieur Fenton. Faites fonds ſur le ſecret.

FENTON.

Je t'ai confié par fois ma tendreſſe pour Miſſ Anne Page, & mon Hôte apprendra le premier, qu'Anne a répondu à mes ſoins, autant que la bienſéance pouvoit le lui permettre. Voici une lettre d'elle (*montrant un écrit*), où ſon jeune cœur s'ouvre avec une candeur, dont tu ſerois émerveillé. Mais les aveux qui cauſent ma joie, y ſont tellement mêlés au récit de nos affaires, que je ne puis entamer l'un ſans dévoiler les autres. Le gras Falſtaff ſe trouve engagé dans une aventure. ... Il ſeroit long de la décrire. (*Lui montrant une lettre*). Je vais te lire toute l'hiſtoire : prête l'oreille, mon cher Hôte.—Tu ſauras que ma charmante Maîtreſſe doit ſe rendre vers minuit au chêne d'Herne, pour y repréſenter la Reine des Génies. Le but eſt écrit ici. Que ſon père lui a commandé de s'eſquiver ſous ſon déguiſement avec Abraham Slender, dans l'inſtant où chacun ſeroit le plus occupé des autres parties de la ſcène ; & de ſe laiſſer conduire à Éaton pour y être mariée dans l'inſtant. Elle a feint de conſentir. — En même temps ſa mère, déclarée contre cet hymen & fidèle à ſon protégé Caïus, a de même

conseillé au Docteur d'enlever la jeune personne au milieu de la confusion des rôles. Ses soins ont été jusqu'à faire tenir le Doyenné ouvert, où un Prêtre l'attend pour la marier sur l'heure; & Anne, soumise en apparence, a aussi donné sa promesse au Docteur. Mais écoute le reste. Le père croit fermement que sa fille sera habillée toute en blanc. C'est par là que Slender doit, dans le moment favorable, la reconnoître; & la prenant par la main, lui dire à voix basse de le suivre. La mère, au contraire, travaillant pour son Docteur qui viendra dans le bois masqué comme tous les autres, a commandé à sa fille d'y paroître en habit verd. Une robe flottante, des cheveux épars, des rubans dénoués & badinans sur la tête, serviront de signal à Caïus pour s'approcher, pour prendre la chère créature par la main; & la jeune fille a tout promis.

L'HOTE.

Et qui Miss compte-t-elle tromper, son père ou sa mère?

FENTON.

Tous les deux, bon Hôte, pour se donner à moi. Elle les trompera tous deux, si tu veux engager le Vicaire à m'attendre dans l'Église après minuit, pour unir deux tendres cœurs du lien d'un heureux & légitime mariage.

L'HOTE.

L'HOTE.

Oh, du légitime! Je ſuis à vous, mon convive; Menez bien votre complot, amenez la jeune fille, je vous réponds du Prêtre.

FENTON.

Tu rendras ma reconnoiſſance éternelle. Dès-à-préſent je t'en donne un gage.

(*Ils ſortent*).

SCENE XXI.

FALSTAFF *reparoît avec* QUICKLY.

FALSTAFF.

TRÈVE, de grace : c'eſt aſſez bavardé. Adieu; je m'y rendrai. Voici la troiſième tentative; j'ai foi au nombre *trois*. Allons, on dit qu'il y a une providence & une chance magique dans les nombres impairs, tant pour la naiſſance que pour la fortune, ou le genre de mort. Adieu.

QUICKLY.

Comptez ſur la chaîne de notre puits. Je vais faire de mon mieux pour vous procurer une paire de cornes.

FALSTAFF.

Trève, vous dis-je : vous ne connoissez pas le prix du temps. Adieu ; levez la tête, & rengorgez-vous.

(*Quickly sort*).

SCENE XXII.

FORD *entre*.

AH vous voilà, Monsieur Broc? Monsieur Broc ; nous finirons ce soir, ou jamais. Trouvez-vous vers minuit dans le parc : le chêne de Herne vous montrera des merveilles.

FORD.

Vous ne me parlez point d'hier. Auriez-vous manqué à l'entrevue?

FALSTAFF.

J'y allai en homme déja vieux, tel que vous me voyez, Monsieur Broc : j'en reviens en vieille femme. Le coquin de Ford a le plus fin démon de jalousie dans sa manche pour l'avertir de tout, quelque loup-garou des plus malins qui puissent gouverner la frénésie d'un mari. Je ne sais rien vous céler, Monsieur Broc. Il m'a battu comme plâtre dans mon état de

femme; car dans mon état d'homme, je ne craindrois pas Goliath, une aune de Tisserand en main : je sais trop bien que la vie n'est qu'une navette. Je suis pressé, venez avec moi ; je ne veux rien vous céler, Monsieur Broc. Depuis le temps que j'ai plumé la poule, mené la vie de fainéant & de libertin, & fouetté le sabot, je n'avois jamais su ce que c'est que des coups, hormis les coups d'armes à feu. Venez donc : j'ai des choses étonnantes à vous apprendre sur le bourreau d'hypocondre, & j'en médite d'étonnantes pour nous venger cette nuit. Votre expédition est réglée ; j'ai la Ford dans mes mains. Suivez-moi ; d'étranges affaires se préparent, Monsieur Broc ! Suivez moi.

(*Ils sortent*).



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Il est nuit. La Scène représente une partie couverte du Parc de Windsor. On entrevoit dans l'éloignement une touffe de grands arbres.

Monsieur PAGE, SHALLOW & SLENDER *arrivent.*

PAGE.

Venez, venez. Il faut nous tapir dans ces fossés du Château, jusqu'à ce que les flambeaux de nos lutins nous donnent le signal. Mon gendre Slender, songez à ma fille.

SLENDER.

Oh qu'oui. J'ai jasé avec elle, & nous sommes convenus d'un petit mot de tendresse pour nous connoître l'un l'autre. Je viens à elle : elle sera en blanc, & je crie, *hem ;* & elle crie, *bouget :* &, voyez-vous, par-là nous nous connoissons l'un l'autre.

SHALLOW.

Voilà qui est bien. Mais qu'avez-vous besoin de votre *hem* ou de son *bouget?* Le blanc l'annoncera & la désignera de reste. Il est déja onze heures sonnées.

PAGE.

La nuit est noire. Des follets, des lumières y figureront au mieux. Que le ciel protège notre plaisanterie ! Personne ici ne songe à mal que le diable, & nous le reconnoîtrons à ses cornes. — Voilà la route : suivez moi. (*Ils s'éloignent & entrent dans les fossés*).

SCENE II.

Madame PAGE, *Madame* FORD & CAIUS *arrivent.*

Mad. PAGE.

DOCTEUR, votre future est en verd. Dès que vous trouverez votre moment, prenez son bras, menez-la au Doyenné, & hâtez la cérémonie. Entrez toujours dans le Parc : nous sommes tous deux de l'arrière-garde.

CAIUS.

Adieu ; je sai ce que j'ai à faire.

Mad. PAGE.

Bon succès, Docteur. (*En souriant*).

(*Caïus sort*).

SCENE III.

Les deux Femmes.

MON mari se réjouira moins du tour qu'on prépare à Falstaff, qu'il ne se gendarmera du mariage de Nancy avec Caïus. Qu'importe ? Mieux vaut essuyer un peu d'humeur, que de sentir un long crève-cœur pour avoir mal établi ma fille.

Mad. FORD.

Où est-elle votre fille, menant sa troupe de farfadets ; & notre diable montagnard, le Prêtre Évans ?

Mad. PAGE.

Leur bande est assise dans une ravine voisine du chêne de Herne (†), avec des lanternes sourdes. Au moment où Falstaff viendra nous joindre, tout va se lever dans la nuit sombre, tout se déploiera à la fois.

(†) On montre encore le chêne de Herne dans la forêt de Windsor.

Mad. FORD.

Il sera sûrement bien étonné !

Mad. PAGE.

S'il n'est pas surpris, il sera honni sans miséricorde. S'il est surpris, il sera mieux honni encore ; & châtié dans tous les sens.

Mad. FORD.

Quelle conjuration pour trahir un pauvre amant!

Mad. PAGE.

Punir de tels pendarts & leurs vices, n'est point une trahison.

Mad. FORD.

L'heure approche. Au chêne, au chêne. (*Elles sortent*).

SCENE IV.

ÉVANS *paroît à la tête de Lutins & de Fées.*

ÉVANS.

Trottez, trottez, petites Fées : venez, & souvenez-vous bien de vos rôles. De la hardiesse, je vous prie. Suivez-moi sous la ramée. Quand j'enton-

nerai les mots myſtérieux, agiſſez comme je vous l'ai enjoint. Allons ; cheminez, cheminez.

(*Ils ſe cachent. Tout reſte en ſilence*).

SCENE V.

FALSTAFF *paroît habillé en revenant, en loup-garou, portant des cornes de bouc, & traînant une chaîne.*

FALSTAFF.

L'HORLOGE de Windſor a ſonné minuit ; & les minutes courent. — Dieux au ſang amoureux, aſſiſtez-moi maintenant. Souviens-toi, Jupiter, que tu devins taureau pour ton Europe : l'amour s'aſſit entre tes cornes. Souverain amour ! d'une bête tu fais ſouvent un homme ; & plus ſouvent encore tu changes l'homme en bête : tu le ſais, Jupiter, toi qui te changeas en cygne pour une autre donzelle. Oh tout puiſſant amour ! combien le Dieu alors ſe rapprochoit de la nature des oiſons ! Dieu pétulant, le premier péché te mit ſur quatre piés. O Jupiter ! quelle métamorphoſe ! Mais le ſecond, plus brutal encore, traveſtit ta Déïté en volaille. Souviens-t-en, bon Jupin. — Quand les Dieux ſont ſi laſcifs, que feront les pauvres humains ? Quant à moi, je ſuis cerf de

Windsor, & je puis dire que cette forêt n'en vit jamais de si gras. Jupin, rafraîchis & calme mon automne, ou ne trouve pas mauvais que je dépense l'excès de mon embonpoint. Qui vient ici? Est-ce ma biche?

SCENE VI.

Madame FORD *paroît. Madame* PAGE *s'arrête à quelques pas.*

Mad. FORD.

SIR JEAN, est-ce vous, mon joli cerf, mon beau cerf?

FALSTAFF.

Oui, ma biche aux piés blancs. Pleuvez, patates (†). Ciel, tonne comme cent canons! Qu'il tombe une grêle de dragées, avec une neige de prunes confites (¶) & de panicots (§) blancs! Vienne une tempête d'amour! Voilà mon asyle; je me sauve sous cet abri.

(†) Lorsque les premières patates furent apportées en Angleterre, on les regardoit comme de puissans Stimulans. *Steevens.*

(¶) *Kissing-confits;* confitures de baisers, parce qu'elles parfumoient l'haleine. *Steevens.*

(§) Sorte d'herbe.

Mad. FORD.

Savez-vous, aimable lutin, que Madame Page m'accompagne? (*Madame Page s'avance*).

FALSTAFF.

Tendres belles, divifez-moi comme un fauve offert à deux Juges; prenez chacune une hanche. Je garde mes flancs pour moi-même, mes épaules pour mes rivaux (†) de ce bois. Quant à mes cornes, je les légue à vos maris. Ha, ha : fuis-je l'homme du bois? Sais-je imiter Herne le chaffeur? — Allons, l'enfant Cupidon a quelque confcience; il fait reftitution. — Comme il eft vrai que je fuis un efprit loyal; comptez fur un joyeux accueil! (*Un cri éloigné*).

Mad. PAGE.

Hélas! qu'ai-je entendu?

Mad. FORD.

O ciel! pardonne-nous nos fautes!

FALSTAFF, *effrayé.*

Qu'eft-ce? Quoi donc? Qu'eft-ce?

(†) *Pour le Garde du bois.* C'eft à lui que cette partie appartient, comme le prix de fon induftrie. *Gray.*

Mad. FORD & *Mad.* PAGE.

Fuyons, fuyons. (*Les deux femmes se sauvent en courant*).

FALSTAFF, *seul.*

Je pense que le grand diable ne veut pas me voir damné. Il craint, sans doute, que l'huile contenue dans ma personne ne cause un incendie en enfer; autrement, il ne me traverseroit pas ainsi.....

(*Le bruit redouble; Falstaff se cache derrière un arbre*).

SCENE VII.

Sir HUGUES *se présente le premier, paroissant d'une taille plus qu'humaine, & vêtu en Satyre. Un moment après,* QUICKLY *survient sous la forme d'une Fée.*

QUICKLY.

Vous follets (†) au teint roux, gris, ou verd de prairie,
Danseurs si gais, folâtre compagnie
Du clair de lune & de la nuit :

(†) Il y avoit quelque chose d'agréable, & sur-tout de très-moral dans l'ancienne superstition, qui supposoit que les actions des hommes étoient veillées par certains Etres supérieurs, qui distribuoient à l'instant la récompense ou le châtiment.

Vous Sylphes, peuple de Féerie,
Enfans adoptifs du destin,
Commencez votre rôle, & suivez le lutin,
Qui décrit en criant son cercle de magie.

(*Tous les génies & les lutins paroissent déguisés avec des torches à la main*).

ÉVANS.

Oudins, soyez attentifs à vos noms :
Silence, frêles compagnons,
Enfans de l'air, ombres vaines :
Vous, grillon (†), quittant ces plaines,
Vous ramperez aux foyers de Windsor.
Quand vous verrez un feu qui brûle encor,
Les cheminées
Mal nettoyées ;
Pincez nos soubrettes au lit,
Tant que le blanc de leur sein flétri
Soit plus bleu que la violette.

QUICKLY.

Notre Reine aux doux rayons,
Hait la paresse, hait ces souillons (¶)
Qui laissent le balai pour écouter fleurette.

(†) Vers pris de la vieille balade, *Robin Good-Fellow*. *Gray*.

(¶) Les esprits passoient pour avoir la mal-propreté en horreur. *Steevens*.

FALSTAFF, *bas, tremblant.*

Ce sont des lutins ! Diantre, quiconque les espionne ou leur parle, mourra de mort subite. Retiens ton souffle, Falstaff, si tu peux, & feins de dormir. (*Il se laisse tomber, & demeure le visage collé contre terre*).

ÉVANS.

Pede (†) est-il prêt ? — Cours, vole, guette,
Où tu trouveras la fillette,
Qui trois fois avant son sommeil
A dit sa prière secrette.
Fais là sourire à son réveil.
Que tous ses sens assoupis & tranquilles,
Du sommeil d'un enfant (¶) dorment jusqu'au matin.
D'un air frais caresse son sein;
Mais pour les filles,
Qui ronflent sans penser à leurs honteux péchés
Cachés,
Pique-leur de vives aiguilles,
Les bras, les flancs, le cou, le pié, la main.

QUICKLY.

Répandez-vous alentour;
De Windsor cherchez la tour :

(†) Nom d'un lutin.

(¶) C'est une peinture allégorique de la différence du sommeil que goûte une conscience pure & sans remords, de celui d'une conscience coupable. Celle-ci est une méchante compagne de nuit. *Mistriss. Griffith.*

Visitez-en l'entrée,
Et les cours & chaque salle habitée :
Versez-y par-tout le bonheur;
Que ce château plein de splendeur;
Égale ce monde en durée;
Et que la Reine de notre cœur,
Y règne long-temps honorée!

ÉVANS.

Frottez. . . . . . (*Il reste court*).

PISTOL, *soufflant tout bas*.

des Chevaliers.

ÉVANS.

des Chevaliers. . . .

PISTOL.

les stalles.

ÉVANS.

Frottez (†) des Chevaliers (¶) les stalles jaunissantes;
Du doux parfum des fleurs de ce bois enchanté.
Que les cimiers, les cottes brillantes
Reçoivent ce blason : *Amour, fidélité.*

(†) C'étoit autrefois un article de luxe en Angleterre, de frotter les tables d'herbes aromatiques. Pline dit que les Romains en faisoient autant pour chasser les mauvais Génies. *Steevens.*

(¶) Description curieuse de l'Ordre de la Jarretière & de la Chapelle de Saint-George de Windsor, où ils étoient instalés. *Gray.*

Et vous entonnerez
Vos chants des prés;
La nuit, dansant en ligne circulaire,
Comme le rond de la Jarretière,
Vous chanterez vos chants divers,
Tracés en caractères verds,
Plus frais à l'œil que les prés d'Angleterre.

On y doit lire sur un champ d'émeraude, certains mots brodés en fleurs bleues, incarnates, blanches, rivales des perles & des saphirs. On y doit lire : *Honni soit qui mal y pense ;* termes fameux, fixés avec l'acier sous le genou courbé de la Chevalerie. Les Fées écrivent avec des fleurs. (*Un grand bruit*).

QUICKLY.

Allons, dispersez-vous. —

(FALSTAFF *relève furtivement la tête, & écoute*).

Mais avant l'aube du matin,
N'oublions pas notre danse ordinaire,
Autour du chêne du chasseur.

ÉVANS.

Allons, vîte, enlaçons nos mains;
Allons suspendre au chêne d'Herne,
Cent vers luisans en guise de lanterne, —
Pour éclairer nos pas & nos jeux enfantins. —
Mais arrêtez! je sens un mortel de la moyenne terre (†).

(†) Les Fées, suivant l'opinion reçue, habitoient sous la terre : les Esprits dans l'air, & les Hommes au milieu. *Johnson.*

FALSTAFF.

Que les cieux me défendent de ce loup-garou Gallois, crainte qu'il ne me transforme en boule de fromage. (*Falstaff cherche à s'esquiver en rampant : on l'attrape*).

ÉVANS.

Malheureux vermisseau,
Tu fus maudit dès ton berceau.

QUICKLY.

Esprits, que chacun le pique :
Touchons ses doigts du feu magique ;
Du feu léger.
Si l'homme est pur, la flamèche égarée,
Descendra sur la terre en lame renversée,
Sans le blesser :
Mais si sa peau reste offensée ;
Sa chair est le fourreau d'une ame gangrénée.

ÉVANS.

Une épreuve. — Esprits de ce lieu ;

(*Ils approchent leurs flambeaux de Falstaff, qui crie : ils le brûlent & le pincent de tous côtés*).

ÉVANS.

Ce bois ne prendra-t-il pas feu ?

FALSTAFF, *mugissant.*

Oh ! oh ! oh !

QUICKLY.

QUICKLY.

Impur, souillé, pêtri de vils désirs;
Qu'il soit lutiné : vengeance!
Mes sœurs, au chant d'une romance,
Pinçons le toutes en cadence,
Pour le punir de ses honteux plaisirs.

ÉVANS.

Ce traitement est équitable. Le patient est plein de vices & d'obscénités.

UNE FÉE CHANTE.

Air.

Honte à la débauche coupable,
A la grossière volupté :
C'est un feu follet allumé
Par une fièvre criminelle,
Nourri dans l'ame mortelle,
Dont l'ardeur croît & monte au gré
De l'esprit qui la souffle ou qui la renouvelle.
Pincez d'accord,
Pincez fort.
Arrachons-lui ses voiles:
Vexez, pincez, brûlez : soyons tous ses bourreaux;
Tant que luiront la lune & les étoiles,
Et le feu pétillant de nos sacrés flambeaux.

(Durant ce chant, on danse en rond autour de Falstaff, on le pince, on le grille en cadence. Le Docteur Caïus arrive d'un côté; il enlève une personne masquée

& habillée de verd. Slender vient par une autre route, & enlève une personne vêtue de blanc. Fenton paroît aussi, & gagne pays à petit bruit avec Miss Anne Page. Un bruit de chasse se fait entendre : toutes les Fées s'enfuient. Falstaff arrache ses cornes de bouc : il veut se sauver).

SCENE VIII.

Messieurs PAGE *&* FORD *entrent; ils arrêtent* FALSTAFF. *Mesdames* PAGE *&* FORD *suivent. Tous les esprits reparoissent successivement sans masque.*

PAGE.

NON, non, beau chasseur, ne fuyez pas ainsi. — Je crois que nous vous avons bien attrapé cette fois. Ne pouvez-vous faire d'autre rôle que celui de Herne le chasseur ?

Mad. PAGE.

Je vous prie, venez : mettons fin à la comédie. (*Elle se démasque*). Eh bien, Sir Jean, que dites-vous maintenant des femmes de Windsor ? Et vous, époux, qui voyez ces emblêmes (*montrant les cornes*

dans la main de Falstaff), ne conviennent-ils pas mieux à la forêt, qu'à la ville & dans nos familles ?

FORD.

Eh bien, Sir, qui de nous deux est le sot ? Que va dire le pauvre Monsieur Broc ? Je l'entends dire: » Vous êtes un fat, Sir Falstaff ; vous êtes un poltron & » un capricorne, Sir Falstaff : en voilà l'armure dans » vos mains ». Et qu'avez-vous hérité de Monsieur Ford, que son pannier à lessive, son bâton, & vingt-livres sterlings d'argent, qu'il faudra rendre à M. Broc ? Ses chevaux sont saisis pour gage, M. Broc.

Mad. FORD.

Parbleu, Sir Jean, le malheur nous en veut bien ; nous n'avons jamais pu parvenir à un rendez-vous paisible. Allons, je ne vous prendrai plus pour mon galant ; mais vous serez toujours mon beau cerf de Windsor.

FALSTAFF, *tout confus.*

Je commence à voir qu'on a fait de moi.... un baudet.

Mad. FORD.

Oui ; & un bouc aussi : en voilà les preuves visibles. (*Montrant les cornes*).

FALSTAFF.

Et voilà donc ces Fées? J'ai eu deux ou trois fois

O ij

l'idée que ce n'étoient rien moins que des Fées ; & cependant les remords (†) de ma conscience, le saisissement soudain de toutes mes facultés, m'ont aveuglé sur la grossiéreté du piége, & m'ont fait croire, dur comme fer, en dépit du bon sens & de la raison, que c'étoient des Fées. Voyez donc comme l'esprit peut faire de nous un sot, quand il est mal employé.

ÉVANS.

Allez, Sir Jean Falstaff; servez Dieu, je vous le conseille ; renoncez à vos désirs impurs, & les Fées ne vous pinceront plus.

FORD.

Bien dit, beau génie !

ÉVANS *à* FORD.

Et vous, renoncez à vos jalouses fureurs, je vous en prie.

FORD.

Jamais il ne m'arrivera de me défier de ma femme, que lorsque vous serez en état de lui faire votre cour en bon Anglois.

(†) La nature de la crainte ou du crime, est de troubler quelquefois notre raison & nos sens, jusqu'à nous faire prendre les apparences pour des réalités. *Mistriss. Griffith.*

FALSTAFF.

Me ſuis-je donc deſſéché, brûlé le cerveau au ſoleil, au point qu'il n'y reſte pas aſſez de ſens pour échaper à un piége auſſi groſſier? Un ours Gallois ſera donc mon maître & m'aura fait ſa dupe? Et faudra-t-il que je ſois coëffé d'un bonnet de fol de ſa façon? Il ſeroit grand temps qu'on m'étranglât avec une boule de fromage grillé.

ÉVANS.

Le fromage n'eſt pas bon avec le beurre; & votre ventre eſt de beurre.

FALSTAFF.

Fromage & beurre! Ai-je tant vécu, pour ſervir de jouet à un imbécille qui eſtropie notre Anglois? En voilà plus qu'il ne faut pour ruiner de réputation par tout le Royaume, la débauche & les courſes nocturnes.

Mad. PAGE.

Hé quoi, Sir Jean, penſez-vous que quand même nous aurions banni la vertu de nos cœurs, pour donner tête baiſſée dans le vice, & que nous aurions voulu nous damner ſans ſcrupule, le Démon eût jamais pu nous rendre amoureuſes de vous?

FORD.

Oui, d'une énorme baleine, d'un balot d'étoupes ſoufflées?

Mad. PAGE.

D'un homme essoufflé & asthmatique?

PAGE.

Vieux, glacé, flétri, & d'une bedaine intolérable.

FORD.

Et d'un vaurien qui a une langue de satan!

PAGE.

Et aussi pauvre que Job!

FORD.

Et aussi méchant que l'étoit sa pigriéche de femme.

ÉVANS.

Et livré aux fornications, aux tavernes, au vin, à la crapule, aux liqueurs fortes; toujours buvant, jurant, dans les orgies & les disputes de cabaret.

FALSTAFF.

Fort bien, je suis votre jouet: vous avez l'avantage sur moi; je suis confondu; je ne suis pas même en état de répondre à ce bélître de Gallois, & l'ignorance même me foule aux pieds. Traitez-moi comme il vous plaira.

FORD.

Vraiment, Sir, nous allons tout uniment vous

conduire à Windsor, à un Monsieur Broc à qui vous avez filouté de l'argent, & dont vous avez consenti à vous faire l'infâme agent. Avec tout ce que vous avez déja souffert, j'imagine que rendre cet argent sera pour vous une peine cruelle.

Mad. FORD.

Allons, mon époux, laissez-lui cet argent pour dédommagement : abandonnez-lui cette somme ; & comme cela nous serons tous amis.

FORD, *offrant sa main à Falstaff.*

Allons, soit ; voilà ma main : qu'il n'en soit plus question ; tout est pardonné.

PAGE.

Consolez-vous, Chevalier, je veux vous régaler ce soir chez moi (†), & je désire vous y voir rire aux dépens de ma femme (¶), comme elle rit maintenant aux vôtres : dites-lui à l'oreille, que Monsieur Slender vient d'épouser sa fille.

(†) *D'un posset ;* breuvage à l'Angloise, composé de vin sec, de crême, de muscade, d'œufs bien battus & de sucre.

(¶) Les deux intrigues sont bien liées ensemble, & la transition qui mène à la solution de la seconde se fait très-heureusement dans ce Dialogue. *Johnson.*

Mad. PAGE, *à part.*

Le Docteur en doute : s'il est vrai qu'Anne Page soit ma fille, elle est aussi l'épouse du Docteur Caïus.

SCENE IX.

Les mêmes. Arrivé SLENDER.

SLENDER.

OH ! oh ! oh ! mon beau-père M. Page.

PAGE.

Hé bien, mon fils, tout est-il fait ?

SLENDER.

Oui, fait....Je défie le plus habile homme de tout le Comté de Glocestre d'y rien connoître, ou je veux être pendu, là, voyez-vous.

PAGE.

Et de quoi s'agit-il donc, mon fils ?

SLENDER.

J'arrive là-bas à Éaton pour épouser Mademoiselle Anne Page ; & au lieu d'elle, c'est un grand & gros garçon. Oh, s'il n'avoit pas été dans l'Église comme

il y étoit, je vous l'aurois étrillé, ou il m'auroit étrillé. Si je n'avois pas cru que c'étoit Anne Page, que je ne bouge jamais de la place ; & c'est un fils de Maître de Postes !

PAGE.

Sur ma vie, vous vous êtes donc mal adressé ?

SLENDER.

Eh! qu'avez-vous besoin de me le dire? Je le sais bien, morbleu ! puisque j'ai pris un garçon pour une fille. Si je m'étois marié à lui ! Non, je ne voudrois pas de lui pour tout ce qu'il avoit sur lui de parure de femme.

PAGE.

C'est votre sottise. Ne vous avois-je pas dit comment vous reconnoîtriez ma fille à la couleur de ses habits ?

SLENDER.

Je me suis adressé à celle qui étoit vêtue de blanc ; je lui ai crié *hom*, & elle m'a répondu *bouget*, comme nous en étions convenus, Miss Anne & moi ; & cependant ce n'étoit pas Miss Anne, mais le fils d'un Maître de Postes.

ÉVANS.

Cheshu ! Est-ce que vous n'avez pas d'yeux : pour aller épouser un garçon ?

PAGE.

Oh ! je ſuis cruellement affecté. Que ferai-je ?

Mad. PAGE.

Cher George, ne prenez pas d'humeur, je ſavois votre deſſein : en conſéquence, j'ai changé l'ordre, & fait habiller ma fille en verd ; & je puis vous aſſurer qu'elle eſt maintenant au Doyenné avec le Docteur, & que là ils s'épouſent tous les deux.

SCENE X.

Les mêmes. Arrive le Docteur CAIUS, *courant.*

CAIUS.

OU eſt Miſſ Anne Page ? Morbleu ! je ſuis attrapé ; j'ai épouſé un garçon, un payſan ; ce n'eſt point Anne Page. Mort de ma vie, je ſuis attrapé.

Mad. PAGE.

Quoi ! ne vous êtes-vous pas adreſſé à la Fée vêtue de verd ?

CAIUS.

Eh ! ſans doute : & c'eſt un garçon. Par l'enfer, tout Windſor le ſaura. (*Il ſort furieux*).

FORD.

Voilà qui eſt étrange ! Qui donc aura emmené la véritable Anne Page ?

PAGE.

J'ai un certain preſſentiment. . . . Voici M. Fenton qui vient.

SCENE XI.

Les mêmes. Arrivent Monſieur FENTON *& Miſſ* ANNE PAGE.

PAGE.

HÉ BIEN ; Monſieur Fenton ?

Miſſ ANNE, *ſe proſternant à genoux.*

Pardon, mon bon père ; ma tendre mère, pardon.

PAGE.

Quoi ? Mademoiſelle, comment arrive-t-il que vous ne ſoyèz pas avec M. Slender ?

Mad. PAGE.

Par quel haſard n'êtes-vous pas avec M. le Docteur, jeune fille ?

FENTON.

Vous la consternez : écoutez-moi, vous allez savoir la vérité de tout. Chacun de vous la marioit misérablement, sans qu'il y eût aucun amour mutuel. La vérité est, qu'elle & moi, depuis long-temps, voués l'un à l'autre, sommes maintenant si sûrs de notre union, que rien ne peut la rompre. La faute qu'elle a commise est vertu ; & cette fraude innocente ne doit point être traitée, ni de supercherie criminelle, ni de désobéissance, ni de manque de respect, puisque par elle, votre fille évite des jours de malheur & de malédiction, que lui auroit fait passer un mariage forcé.

FORD, *à Page.*

Allons, ne restez pas interdit ; il n'y a pas de remède contre l'amour : c'est le ciel qui guide les cœurs ; l'argent achete les terres, le sort donne les femmes.

FALSTAFF.

Je suis content de voir qu'en ne voulant que tirer sur moi seul, quelques-uns de vos traits sont retombés sur vous.

PAGE, *à sa femme.*

Allons, en effet quel remède (†) ? — Allons,

(†) Dans la première esquisse de cette Pièce, il y a un sentiment que l'Auteur ou les Comédiens ont supprimé, & que

M. Fenton, que le ciel vous fasse prospérer ! Il faut bien accepter ce qu'on ne peut éviter.

ÉVANS.

Je me promets de danser & de me régaler de dragées à vos nôces.

FALSTAFF.

Quand les chiens de nuit courent, toutes espèces de bêtes sont prises.

Mad. PAGE, *regardant sa fille.*

Allons! je me rends aussi. — M. Fenton, que le

---

regrette Johnson. Au moment où Fenton amène sa jeune épouse, voici quel étoit le Dialogue :

Mad. *Ford.* Allons, Madame Page, il faut que je vous déclare ma pensée : il y a de la cruauté à vouloir séparer deux amans qui s'aiment si tendrement.

Mad. *Page*, *à part.* Quoique je sois trompée dans mes vues, je sens du plaisir à voir mon mari éconduit dans les siennes. — Allons, M. Fenton, prenez ma fille, je vous la donne.

Évans. Allons, Monsieur Page, il faut bien que vous y consentiez.

Ford. Sûrement, M. Page. Allons, vous voyez que votre femme en est contente.

Page. Je ne sais trop.... Cependant, mon cœur est un peu soulagé ; & ce qui me console, c'est que le Docteur est éconduit. Allons, approchez, M. Fenton ; & vous aussi, ma fille ; venez, soyez heureux.

ciel vous accorde de longs & heureux jours! Mon cher époux, allons tous au logis, & allons nous réjouir devant un feu pétillant, tous ensemble; & Sir Jean sera aussi de la nôce.

FORD.

Soit fait. — Allons, Chevalier, vous avez tenu parole au pauvre M. Broc : il couchera ce soir avec Madame Ford.

(*Tous sortent*).

Fin du cinquième & dernier Acte.

Observations générales sur cette Pièce.

Il y a sur cette Pièce une tradition conservée par M. Rowe : c'est qu'elle a été composée d'après l'ordre de la Reine Élisabeth, qui fut si enchantée du caractère de Falstaff, qu'elle souhaita le revoir encore dans d'autres pièces. Pour varier son rôle, elle conseilla au Poëte de le présenter amoureux. Il n'est point de tâche plus difficile que celle d'écrire d'après les idées d'autrui. Shakespear prévoyoit ce que la Reine ne savoit pas ; en donnant à Falstaff une passion sérieuse, c'étoit lui ôter son amour personnel, sa gaieté abandonnée, son indolence & son penchant à la débauche. Falstaff ne pouvoit aimer, sans cesser d'être Falstaff : il pouvoit tout au plus contrefaire l'amour, & il falloit exciter ses facultés, non par l'espérance du plaisir, mais par celle de l'argent. De cette manière, le Poëte approcha aussi près qu'il étoit possible, de la tâche qui lui étoit imposée. Cependant comme il avoit peut-être rempli complétement, dans les premières pièces, toute son idée sur ce caractère, il paroît qu'il lui fut impossible de lui donner dans celle-ci le même piquant & la même gaieté.

Cette Comédie est remarquable par le nombre & la variété des personnages, qui offrent peut-être plus de caractères distincts & bien prononcés, qu'aucune autre pièce.

Je ne puis décider avec certitude, si Shakespear est le premier qui ait introduit sur le Théatre Anglois l'idée de corrompre & d'estropier la langue & son accent par une prononciation provinciale ou étrangère. Dans les trois Ladys de Londres, en 1584, il y a le caractère d'un Marchand Italien, fortement marqué par une prononciation

étrangère. Le Docteur d'Odypole, dans la Comédie qui porte son nom, est comme Caïus, un Médecin François. Dans plusieurs autres pièces plus anciennes que la première de Shakespear, on trouve de pareils caractères provinciaux introduits sur la scène. *Steevens.*

Evans parle la Dialecte Galloise : circonstance qui, dans l'original, répand un ridicule de plus sur ses discours, & devoit le rendre plaisant pour le peuple Anglois, comme l'est sur notre scène un Anglois qui estropie le François. Ce ridicule n'a pu passer dans la traduction Françoise, ni être remplacé par un langage trivial. J'ai seulement, pour l'indiquer, changé le *b* en *p*, & quelques autres lettres, dans la prononciation de ce Curé Gallois. Cette espèce de ridicule ne peut faire d'honneur qu'au premier Inventeur; car elle ne demande ni esprit ni jugement. Son succès dépend presque en entier de l'Acteur : mais lorsqu'il est manié avec un organe & un art convenables, il fait impression même sur celui qui le méprise.

La conduite de ce Drame est un peu défectueuse : l'action commence & finit souvent avant la conclusion, & l'on pourroit en déplacer différentes parties, sans beaucoup d'inconvénient. Mais son effet général, ce pouvoir par lequel il faut enfin juger tous les ouvrages du génie, est tel que peut-être il n'y a jamais eu de Lecteur ni de Spectateur qui n'ait trouvé que la pièce finissoit trop vîte. Elle a beaucoup de jeu de Théatre, d'incidens & de caractères. *Johnson.*



NOTES.

NOTES.

ACTE PREMIER.

(1) IL y a quelques incidens dans cette Comédie, qui peuvent avoir été empruntés de quelque vieille traduction du *Il pecorone* de Jean Fiorentino. On trouve une histoire à-peu-près semblable, dans les *Piacevoli notti di Straparola.* Les aventures de Falstaff peuvent avoir été tirées de l'histoire des *Amans de Pise*, dans une ancienne pièce appellée, *les Nouvelles du Purgatoire*, par Tarleton.

M. Warton observe qu'il n'est pas probable que cette pièce ait été composée avant 1607.

(2) C'est à l'ordre de la Reine Elisabeth que nous devons cette Comédie. M. Gildon dit être bien sûr, qu'elle fut faite en quinze jours : mais sûrement il n'entend que la première & imparfaite esquisse de la pièce. *Pope & Théobald.*

(3) Cette Pièce est la première de celles de Shakespear, où un Ministre soit appellé *Sir*. Anciennement ce titre étoit commun aux Chevaliers & aux Ecclésiastiques qui étoient dans les ordres sacrés. Fuller remarque qu'autrefois, en Angleterre, il y avoit plus de *Sirs* que de Chevaliers. *Hawkins.*

(4) Allusion à un statut fait sous le règne de Henri IV, qui porte : Que les Juges de Paix, au nombre de deux ou trois, avec le Shériff, certifieront devant le Roi & son Conseil, toutes les circonstances du délit, nommément du *Riot* (violence de libertins) ; & que ce certificat auroit la même valeur que la dénonciation de douze Juges. *Gray.*

(5) *Cotsale ;* bévue de l'idiot Slender, au lieu de *Cotswold*, dans le Comté de Glocester. Au commencement du règne de Jacques premier, un nommé Dover, Avocat de Barton, par permission du Roi, institua sur les collines de Cotswold des jeux annuels, qui étoient des exercices rustiques de différente espèce. Il y présidoit en personne, revêtu de vieux habits royaux : ces jeux furent célèbres. La Noblesse & les Paysans y venoient de plus de soixante mille à la ronde : ils durèrent jusqu'à la grande rébellion, qui abolit tout établissement honnête. Ceci donne l'explication d'un autre passage, où Falstaff appelle un homme robuste, un *homme de Cotswold*. Il s'ensuit de ce fait, que cette Comédie n'a pas été composée avant 1607.

On a une collection de Poëmes, où ces jeux sont décrits sous ce titre, *the Cotswold muse*. *Warton*.

(6) Si, comme il y a toute probabilité, c'est par l'ordre d'Elisabeth que Shakespear a composé cette Comédie, il paroît qu'elle doit être postérieure à 1598.

Cette mention qu'il fait de la Guyane, que les Anglois n'ont découverte que fort tard, étoit un compliment à Sir Walter Raleigh, qui ne commença son expédition dans la mer du Sud qu'en 1595, & revint en 1596, avec une relation avantageuse des richesses de la Guyane. Ce trait devoit faire une vive impression sur les Spectateurs, tout échauffés de cette nouvelle découverte, & de l'espérance des trésors qu'on y annonçoit. *Théobald*.

(7) *Escheátour ;* Officier de l'Échiquier, chargé de recueillir les Droits d'Aubaine, & mal voulu du petit peuple. *Warburton*.

ACTE II.

(1) C'est un sentiment très-naturel pour une ame honnête qui se voit essuyer un affront de cette espèce. Il convient, en pareille occasion, de descendre dans sa conscience, pour examiner quelle

partie de notre conduite, quelle imprudence pourroient avoir encouragé l'offenfe : & fur un examen impartial, nous trouverons plus fouvent, que c'eft plutôt notre indifcrétion que nos appas, qui provoquent l'attaque. *Miftriff. Griffith.*

(2) Le traître Rolland York, qui livra Deventer aux Efpagnols, en 1587, étoit de Londres. Il étoit fameux parmi les tapageurs de fon tems, pour avoir introduit une nouvelle méthode de fe battre à la pointe avec une courte épée. On admira fa hardieffe. Avant lui, l'ufage étoit de fe battre avec de petits boucliers & de larges épées, dont on frappoit au lieu de pointer; & l'on ne pouvoit, fans fe déshonorer, frapper au-deffous de la ceinture. *Malone.*

(3) Du tems du Poëte, les éventails étoient d'un plus grand prix qu'aujourd'hui, & d'une forme différente : ils étoient faits de plumes d'Autruche ou d'autres auffi longues & auffi mobiles, qui étoient réunies & fixées dans un manche. Les beaux étoient d'or, d'argent ou d'ivoire, avec un riche travail. Cette mode avoit été probablement apportée d'Italie, avec quantité d'autres, fous le règne de Henri VIII, ou même de Richard II. On préfenta à la Reine Elifabeth, pour préfent du nouvel an, un éventail dont le manche étoit garni de diamans. Ces éventails coûtoient quelquefois quarante guinées. *Malone* & *Warton.*

ACTE III.

(1) Ce que chante Evans, fait partie d'un joli petit Poëme de Shakefpear, que le Lecteur ne fera pas fâché de trouver ici en entier.

Le Berger amoureux, à fa Bergère.

Viens vivre avec moi, & fois ma Bergère; & tout ce qu'il y a de plaifirs fur les côteaux, les vallons & les plaines, & fur le penchant des montagnes efcarpées, nous les goûterons enfemble.

Là, tous deux assis sur un même rocher, nous contemplerons les Bergers faisant paître leurs troupeaux : au bord des clairs ruisseaux, près des cascades de leurs ondes, nous entendrons les mélodieux oiseaux chanter leurs tendres chansonnettes. Là, sur le gazon, je te ferai des lits de roses, mille devises odorantes, un chapeau de fleurs, un voile tressé de feuilles de myrthe, une robe tissue de la plus fine laine que donne la toison de nos jeunes agneaux, de jolies mules brodées pour le froid des hivers, avec des boucles de l'or le plus pur, une ceinture tissue de paille & de boutons de lierre, avec des agraffes de corail & des clous d'ambre. Tous les jours des plats d'argent, remplis de mets aussi délicieux que ceux qu'on sert à la table des Dieux, seront servis sur une table d'ivoire, pour ma Bergère & moi. Si ces plaisirs peuvent te toucher, viens vivre avec moi, & sois ma Bergère. Les Bergers chanteront & formeront des danses pour t'amuser, chaque matin du mois de Mai. Si ces plaisirs peuvent toucher ton cœur, viens vivre avec moi, & sois ma Bergère.

Réponse de la Bergère.

Si le monde & l'amour étoient jeunes, & si la vérité étoit toujours sur la langue des Bergers, ces doux plaisirs pourroient me toucher & m'engager à vivre avec toi, & à être ta Bergère : mais le tems chasse les troupeaux de la plaine à la bergerie, quand les rivières s'enflent courroucées, & que les rochers se couvrent de glaces : alors le rossignol est muet, & tout les Etres se plaignent des maux à venir. Les fleurs se flêtrissent, & la plaine, n'aguères riche & voluptueuse, rend un compte rigoureux au farouche hiver. Une langue de miel, un cœur de fiel. Beaux rêves de l'imagination, qui finissent par les chagrins!

Quant à tes robes, ta chaussure, ton lit de roses, ton chapeau, ta ceinture, & tes devises flatteuses; les unes s'usent, les autres se flêtrissent, les autres s'oublient. Les plaisirs fleurissent dans l'âge de la folie, & se

corrompent dans l'âge de la raiſon. Ta ceinture de joncs, de paille, & tes boutons de lierre, tes agraffes de corail & tes clous d'ambre, tous ces appas ne peuvent me toucher ni m'engager à vivre avec toi, & à être ta Bergère. Mais ſi la jeuneſſe pouvoit toujours durer, & que l'amour pût toujours croître; que les plaiſirs n'euſſent point de terme, ni la vieilleſſe de beſoins, alors ces plaiſirs pourroient me toucher, & je pourrois vivre avec toi, & je ſerois ta Bergère.

(2) Il eſt aſſez probable que Shakeſpear pourroit avoir eu envie ici de lancer quelques traits contre la corpulence & l'intempérance de Benjonſon dont on raconte le trait ſuivant. M. Lambden l'avoit recommandé à Sir Walter Raleigh, qui lui confia l'éducation de ſon fils aîné. Le jeune Walter, d'un caractère pétulant, ne pouvoit ſouffrir la dureté de ſon maître. Malheureuſement, Ben, qui aimoit la joie & les ſociétés de bouteille, avoit contracté l'habitude de boire juſqu'à s'enivrer au dernier excès; & c'étoit un des vices que Sir Raleigh abhorroit le plus, & contre lequel il avoit le plus déclamé. Un jour que Ben en avoit pris outre meſure, & qu'il étoit tombé dans un ſommeil profond, le jeune Raleigh le fit mettre dans un pannier par deux hommes, qui ayant paſſé un bâton dans l'anſe, le chargèrent ſur leurs épaules, & le portèrent ainſi au père, en lui diſant, que leur jeune maître lui envoyoit ſon Gouverneur. *Steevens.*

(3) *Eyas-Musket.* Eyas, eſt un jeune Faucon pris au nid, ſans plume; de l'Italien, *Niaſo.* C'eſt de-là que les François ont pris leur mot *niais*, qui avoit d'abord les deux ſignifications; celle d'un jeune oiſeau, & celle d'un jeune garçon imbécille. *Musket*, ſignifie un *Faucon-moineau*, ou de la plus petite eſpèce : il vient auſſi de l'Italien *Muſchetto*, petit Faucon, & qui originairemen ſignifioit une petite mouche importune, & armée d'un dard. Ce nom eſt plaiſamment donné au jeune Page de Falſtaff. *Warburton.*

(4) *J'aimerois mieux être mise toute vive dans la terre*, &c. Allusion à une horrible coutume du Mogol. L'Empereur ayant surpris une de ses femmes surannées & un de ses eunuques s'embrassant, il ordonna qu'on l'enterrât toute vive jusqu'à la tête, qui resteroit exposée à un soleil brûlant : elle vécut un jour & une nuit dans cet horrible tourment, & poussant les cris les plus affreux. L'eunuque fut haché en pièces dans le même lieu, sous les yeux de cette malheureuse. *Gray.*

ACTE V.

Scène V, page 200.

Shakespear avoit peut-être en vue l'argument que Chérée emploie dans une circonstance semblable, dans le troisième acte de l'Eunuque de Térence.

Quia consimilem luserat
Jam olim ille ludum, impendio magis animus gaudebat mihi,
Deum sese in hominem convertisse, atque per alienas tegulas
Venisse clanculum per impluvium, fucum factum mulieri.
At quem Deum? Qui templa cœli summa sonitu concutit.
Ego homunicio hæc non facerem? Ego verò illud ità feci, ac lubens.

RETRANCHEMENS dans la Comédie des Femmes joyeuses de Windsor.

(*) Ce passage est un des plus obscurs de tous ceux du Poëte : il a fait le tourment des Commentateurs. M. Eschemburg, dans sa traduction Allemande, l'a totalement passé, comme inintelligible & intraduisible. On a substitué ici une espèce d'équivalent, d'après l'idée du Poëte & l'esprit de la Scène. Le voici tel qu'il est dans l'original, en mettant des mots François sur les mots Anglois, sans même répondre de leur justesse, ni que cela fasse quelque sens pour un Lecteur François.

Slender. Ceux qui viendront après lui, peuvent le faire. Ils peuvent mettre une douzaine de *Luces* blanches dans leur casaque.

Shallow. C'est une vieille casaque!

Évans. Une douzaine de *Louses* blancs conviennent fort bien à une vieille casaque. (Équivoque de *Luce*, *Brochet*, avec Louse, qui signifie, *poux*, *vermine*). Cela va fort bien ensemble : c'est une bête familière à l'homme, & signifie, *amour.*

Shallow. La Luce est poisson frais; & le poisson salé est une vieille casaque.

Voyons à présent ce que disent les Commentateurs.

Je ne vois aucune liaison dans cette réponse. Peut-être faut-il lire : Le poisson salé n'est pas une vieille casaque; c'est-à-dire, le poisson frais est la casaque d'une famille ancienne, & le poisson salé est une casaque d'un Marchand enrichi par le commerce de mer. *Johnson.*

Shakespear, en donnant à entendre que les armes des Shallows & des Lucys étoient les mêmes, montre par-là qu'il n'avoit pas oublié son ancien ami Thomas Lucy, qu'il désigne sous le caractère du Juge Shallow. Pour en donner une preuve sans réplique, Shakespear nous donne ici un signe caractéristique, qui démontre que Sir Thomas étoit la personne même représentée dans le rôle de Shallow. Pour redresser la méprise d'Évans, Shallow lui dit que la *Luce* n'étoit pas la *Louse*, mais le poisson frais ou le Brochet : équivoque dont le vrai sens est, si je ne me trompe, que la famille des Charlcott avoit originairement du poisson salé dans ses armoiries. Mais lorsque Guillaume, fils de Walter de Charlcott, prit le nom de Lucy, sous le règne de Henri III, il prit les armes des Lucys. Cette conjecture n'est pas sans fondement : car nous trouvons que, lorsque Maud Lucy légua ses biens aux Percy, ce fut sous la condition qu'ils joindroient ses armes avec les leurs. Guillaume de Charlcott prit le nom de Lucy pour

obliger ſa mère ; & il eſt probable qu'avec le nom il en prit auſſi les armes. *Smith.*

Je ne ſuis point ſatisfait de tout ce que dit M. Smith ſur ce paſſage difficile. Je ne ſache point que le poiſſon ſalé ait jamais été porté dans le blaſon. J'imagine que la dernière partie de ce diſcours doit être mis dans la bouche de Sir Huges. Shallow avoit dit auparavant, la caſaque eſt une vieille caſaque ; & aujourd'hui c'eſt la *Luce*, le poiſſon frais. — Non, répond le Miniſtre, elle ne peut être vieille & fraîche à la fois : le poiſſon ſalé eſt une vieille caſaque. Je crois d'autant plus à cette mépriſe, qu'elle ſe trouve plus bas, où le mot *pauca*, que répond le caporal Nym, doit être donné à Évans. Une mépriſe ſemblable ſe trouve encore ailleurs. *Farmer.*

Shakeſpear paroît ici ſe jouer ſur le blaſon, avec le deſſein d'être obſcur & preſque inintelligible. *Tollet.*

M. Guillaume Oldys, un des Auteurs de la Biographie Britannique, parmi les anecdotes qu'il a laiſſées pour ſervir à la vie de Shakeſpear, dit qu'il y avoit dans le voiſinage de Stratford un vieillard fort âgé, qui outre la tradition conſervée dans le pays, ſe ſouvenoit auſſi de la première ſtance d'une balade ſatyrique que Shakeſpear avoit compoſée contre ſon vindicatif Gentilhomme, dont le ſens conſiſte dans l'équivoque de *Lucy* & *Louſy* (*pouilleux*). *Steevens.*

ACTE IV.

Scène première, page 156.

(*2) Mad. *Page.* Sir Hugues, mon mari prétend que mon fils n'apprend rien au monde, & qu'il ne fait pas un mot de ſon livre. Je vous prie, faites-lui quelques queſtions ſur ſon rudiment.

Évans. Venez-çà, Williams. — Allons, tenez votre tête droite. — Venez.

Mad. *Page*. Approchez, enfant; tenez votre tête droite, répondez à votre maître. Ne vous intimidez point.

Évans. Williams, combien y a-t-il de nombres dans les noms?

Williams. Deux.

Quickly. En vérité, je croyois qu'il y en avoit encore un de plus, à cause....

Évans. Trève de babil, bonne Quickly. En latin, *beau*, Williams?

Williams. Pulcher.

Quickly. Poulcats (†)! Il y a de plus belles choses dans le monde que des poulcats, j'en suis sûre.

Évans. Vous êtes une femme bien simple : je vous prie, faites silence. Et que signifie *lapis*, Williams?

Williams. Une pierre.

Évans. Et qu'est-ce que c'est qu'une pierre, Williams?

Williams. Un caillou.

Évans. Non, c'est une pierre. Je vous prie, mettez bien cela dans votre tête.

Williams. Lapis.

Évans. Bon; cela est fort bien, Williams. — Qu'entend-on par les articles?

Williams. Les articles sont empruntés du pronom, qui se décline ainsi : singulariter nominativo, *hic*, *hæc*, *hoc*.

Évans. *Hig*, *hag*, *hog*. Je vous prie, faites bien attention : génitivo, *hujus*. Et l'accusatif, quel est-il?

(†) Quickly, au lieu de *pulcher*, entend poulcats ou polecats, qui signifie, *putois*.

Williams. Accusatif, *hunc.*

Évans. Je vous prie, enfant, souvenez-vous bien, *hung, hang, hog.*

Quickly. Hang, hog (suspendez le cochon) est, je vous le jure, du latin de cuisine. (De jambon, *Bacon* (†)).

Évans. Cessez vos propos, femme. Quel est le cas vocatif, Williams ?

Williams. O, vocativo, *o.*

Évans. Souvenez-vous bien, enfant; le vocatif est *caret* (¶). (Le vocatif manque).

Quickly, qui prend caret pour carotte. C'est une fort bonne racine.

Évans. Femme, taisez-vous donc.

Mad. *Page.* Faites silence.

Évans. Quel est votre génitif pluriel ?

Williams. Le génitif.

(†) *Hog*, signifie cochon, & *Bacon*, jambon.

Nicolas Bacon étant Juge du Territoire du Nord, condamnoit un jour des malfaiteurs au supplice : un d'eux l'importunoit par toutes sortes de raisons & de prières, & le conjuroit de lui sauver la vie. Voyant que tout ce qu'il pouvoit dire étoit inutile, il finit par demander sa grace, sous prétexte qu'il étoit parent du Juge. Ah ! de grace, lui dit Bacon, par quel hasard sommes-nous parens ? Le voici, Milord, répondit-il; votre nom est Bacon (jambon), & le mien est Hog (cochon); & de tout tems, hog & bacon furent parens inséparables. Fort bien, répliqua le Juge: mais vous & moi ne pouvons être parens qu'après que vous serez pendu ; car le cochon ne devient jambon qu'après qu'il est pendu. *Apophtegmes de Lord Bacon.*

(¶) *Caret* est un mot latin qui signifie *manque*, & qu'on trouve dans le rudiment au cas du vocatif, lorsque le nom n'a point de vocatif : & l'imbécille de pédant Évans prend ce mot pour le vocatif même ; & la consonance de ce mot donne lieu à l'équivoque de Quickly.

Évans. Oui.

Williams. Génitif, *horum*, *harum*, *horum.*

Quickly prenant *horum* pour *whore*, *une prostituée.* Cela crie vengeance, d'enseigner ces vilains mots à un enfant : ne les prononcez jamais, mon enfant.

Évans. N'avez-vous pas de honte, femme extravagante ?

Quickly. Vous avez le plus grand tort de lui apprendre ces sottises, *hiok*, *hack* : ils apprendront assez tôt à en dire ou à en faire d'eux mêmes : fi ! c'est honteux.

Évans. Quoi ! êtes-vous possédée ? N'avez-vous nulle notion de vos cas & du nombre des choses ? Vous êtes la créature chrétienne la plus bornée qu'on puisse trouver !

Mad. *Page à Quickly.* De grace, laissez-nous en paix.

Évans. A présent, Williams, montrez-nous quelques déclinaisons de vos pronoms.

Williams. En vérité, je les ai oubliées.

Évans. C'est *ki*, *kæ*, *kod* : après. — Si vous oubliez vos pronoms *ki*, *kæ*, *kod*, vous méritez le fouet. — Allons, allez jouer ; partez.

Mad. *Page.* Il est meilleur écolier que je ne pensois.

Évans. Il a une mémoire excellente. — Adieu, Madame Page.

Mad. *Page.* Cher Ministre, je vous remercie de vos soins. — Allez, petit garçon. — Allons, Quickly, je m'arrête trop long-temps (†).

(†) Le ridicule de cette Scène est dans le discours de Quickly, qui, dans l'Anglois, interrompt de temps en temps le maître d'Ecole, & entend mal les mots latins, à la place desquels elle met des mots Anglois qui ont le même son, tout-à-fait dans le goût de *Cyrilla*, dans l'*Horribilicribrifax* de Gryphen. Mais il est impossible de bien traduire ce discours ; on ne peut qu'en indiquer les équivoques.

Note d'un Anglois, sur le mot humour.

Humour eſt, ſuivant la définition de Dryden, dans ſon eſſai ſur la Poéſie Dramatique, la ridicule extravagance de converſation par laquelle un homme diffère des autres. Suivant moi, dit le Docteur Sewell, *humour* eſt ce que les anciens & Ariſtote entendoient par ridicule; & ſuivant Ariſtote, il conſiſte dans ces vices & folies, tant de l'eſprit que de la converſation, qui portent avec eux une apparence ridicule. Les paſſions & les vices du genre-humain ont deux faces différentes; l'une eſt propre à la Tragédie, & l'autre à la Comédie. L'exemple ſeroit peut-être plus propre à éclaircir ce mot que le précepte : je conſeillerois donc à un Auteur comique qui veut diſtinguer & ſaiſir ces deux faces, d'étudier à fond le *miroir des Muſes* de Randolph. Je crois qu'il y trouvera la ſource de toutes les *humours* qui ſont dans la Nature : & de ces originaux, il pourra former d'agréables compoſés, qui divertiront le Peuple & rempliront ſa bourſe, en lui faiſant honneur : du moins ſuis-je bien ſûr que perſonne ne peut me montrer ſur le Théatre aucune *humour*, un peu digne d'attention, que je ne la lui montre dans le *miroir des Muſes;* ce qui prouve que l'Auteur a puiſé à la ſource même des choſes, puiſque ceux qui ne l'ont jamais lu, ſe ſont rencontrés avec les *humours* qu'il a peintes. Randolph étoit un des enfans du fameux Benjonſon, & Membre du Collége de Cambridge.

Voyez la lettre de M. Dryden à M. Dennis, ſur ce ſujet.

Fin des Notes

